



# Université d'Ottawa - University of Ottawa

## PERMISSION DE REPRODUIRE ET DE DISTRIBUER LA THÈSE

## PERMISSION TO REPRODUCE AND DISTRIBUTE THE THESIS

<b>NOM DE L'AUTEUR / NAME OF AUTHOR:</b>	JOLY, ÉRIC
<b>ADRESSE POSTALE / MAILING ADDRESS:</b>	1415 AVENUE JAMISON ORLÉANS ON K1E1J7
<b>GRADE / DEGREE:</b>	<b>ANNÉE D'OBTENTION / YEAR GRANTED</b>
M.A. (Géographie)	2003
<b>TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS:</b> L'IDENTITÉ CULTURELLE DES JEUNES FRANCO-AMÉRICAINS <del>DE</del> BERLIN, NEW HAMPSHIRE	

DE AV

L'auteur permet, par la présente, la consultation et le prêt de cette thèse en conformité avec les règlements établis par le bibliothécaire en chef de l'Université d'Ottawa. L'auteur autorise aussi l'Université d'Ottawa, ses successeurs et cessionnaires, à reproduire cet exemplaire par photographie ou photocopie pour fins de prêt ou de vente au prix coûtant aux bibliothèques ou aux chercheurs qui en feront la demande.

The author hereby permits the consultation and the lending of this thesis pursuant to the regulations established by the Chief Librarian of the University of Ottawa. The author also authorizes the University of Ottawa, its successors and assignees, to make reproductions of this copy by photographic means or by photocopying and to lend or sell such reproductions at cost to libraries and to scholars requesting them.

Les droits de publication par tout autre moyen et pour vente au public demeureront la propriété de l'auteur de la thèse sous réserve des règlements de l'Université d'Ottawa en matière de publication de thèses.

The right to publish the thesis by other means and to sell it to the public is reserved to the author, subject to the regulations of the University of Ottawa governing the publication of theses.

N.B. LE MASCULIN COMPREND ÉGALEMENT LE FÉMININ

18 fev. 03  
\_\_\_\_\_  
DATE

\_\_\_\_\_  
(AUTEUR) SIGNATURE (AUTHOR)



Université d'Ottawa • University of Ottawa



# Université d'Ottawa - University of Ottawa

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ET  
POSTDOCTORALES

FACULTY OF GRADUATE AND  
POSTDOCTORAL STUDIES

JOLY, Éric

AUTEUR DE LA THÈSE - AUTHOR OF THESIS

M.A. (Géographie)

GRADE - DEGREE

Géographie

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT - FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

TITRE DE LA THÈSE - TITLE OF THE THESIS

L'identité culturelle des jeunes franco-américains  
de Berlin, au New Hampshire

Anne Gilbert

DIRECTEUR DE LA THÈSE - THESIS SUPERVISOR

EXAMINATEURS DE LA THÈSE - THESIS EXAMINERS

Y. Thériault

M. Brosseau

J.-M. De Koninck, Ph.D.

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES ÉTUDES  
SUPÉRIEURES ET POSTDOCTORALES

SIGNATURE

DEAN OF THE FACULTY OF GRADUATE  
AND POSTDOCTORAL STUDIES



# L'IDENTITÉ CULTURELLE DES JEUNES FRANCO-AMÉRICAINS DE BERLIN, AU NEW HAMPSHIRE

Éric Joly

Thèse déposée à l'École des études supérieures et de la recherche en vue de  
l'obtention de la maîtrise ès arts en géographie

Département de géographie  
Faculté des arts  
Université d'Ottawa  
2003

© Éric Joly, Ottawa, Canada, 2003



National Library  
of Canada

Acquisitions and  
Bibliographic Services

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Acquisitions et  
services bibliographiques

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file Votre référence*

*Our file Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-79351-6

Canada

## Résumé

Cette thèse se veut une réflexion sur l'identité culturelle des adolescents Franco-Américains habitant Berlin, au nord du New Hampshire. Plusieurs questions animent notre recherche: est-ce que ces jeunes parlent français? Dans quels contextes utilisent-ils le français? Comment interprètent-ils leurs racines françaises? Comment s'identifient-ils à la communauté franco-américaine? Pour en arriver à mieux comprendre l'identité culturelle de ces jeunes, nous examinons de près certains de ses éléments constitutifs: la langue, la culture et le milieu.

En novembre 2000, nous avons mené une enquête auprès de 342 jeunes de Berlin par le biais d'un questionnaire qui fut rempli en salle de cours à l'unique école secondaire de cette ville. Nous avons aussi réalisé des entrevues semi-dirigées avec des chefs de file de la communauté franco-américaine de Berlin afin de récolter leurs perspectives sur les jeunes membres de leur communauté.

Les répondants se révèlent sur plusieurs sujets: la présence du français dans leur famille, les contextes du français langue parlée, leurs attitudes vis-à-vis la langue française, leur intérêt pour la culture française, les éléments clés de la culture franco-américaine et les appellations qu'ils privilégient.

Il en résulte que la majorité des adolescents ont une identité franco-américaine « symbolique » détachée en grande partie de l'usage de la langue française. Leurs parents font partie de la dernière génération à bien connaître le français. Notre enquête nous mène à conclure qu'il y a une rupture intergénérationnelle entre les jeunes « Américains » qui parlent peu français et leurs parents qui assument davantage leurs racines francophones et dont bon nombre parlent toujours français.

## Abstract

This thesis examines the cultural identity of Franco-American teenagers living in Berlin, New Hampshire. Many questions lie at the core of the research: Do these adolescents speak French? If so, in which context do they speak it? How do they interpret their French roots? How do they identify themselves in regards to the Franco-American community? These questions are answered by closely looking at the roles played by language, culture and *milieu* in cultural identity.

In November 2000, a questionnaire was distributed to 342 teenagers attending Berlin High School. Interviews of leaders of the Franco-American community were conducted to determine their views on Berlin's Franco-American youth.

The teenagers revealed many interesting details about family members who speak French, the contexts in which French is spoken, their own attitudes towards the French language, their interest for the French culture, the key elements, in their view, that comprise Franco-American culture and the way they chose to identify themselves.

The majority of the teenagers have "symbolic" Franco-American identities that are no longer rooted in the knowledge of the French language. Their parents represent Berlin's last generation who know and speak French. As a result, a cultural divide lies between the teenagers, of whom many speak only little French, and their parents, who identify much more with the French culture and of whom many still speak French.

## Remerciements

Je tiens à remercier Anne Gilbert, ma directrice de thèse, pour son aide, son encouragement, ses conseils et sa grande patience durant l'élaboration de ce projet.

Je voudrais également remercier Odette et Don Leclerc (*Moffett House*), Yves Raymond (*Northern Forest Heritage Park*), Louise Estralla et H. Guyford Steever (école secondaire de Berlin) pour leur soutien technique lors de mon séjour à Berlin. Ma gratitude va aussi aux gens qui ont participé à mon questionnaire et qui m'ont accordé le temps d'une entrevue. Merci également au Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) et au Conseil de la vie française en Amérique (CVFA) pour leur soutien financier.

Je voudrais finalement remercier ma famille pour son support et Tara Coultish pour son aide précieuse et son encouragement continu. J'en suis fort reconnaissant.

# TABLE DES MATIÈRES

Résumé .....	ii
Abstract.....	iii
Remerciements.....	iv
Avant-propos .....	viii
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
<b>1. LES CONCEPTS CLÉS EMPRUNTÉS DE LA GÉOGRAPHIE CULTURELLE ET SOCIALE .....</b>	<b>6</b>
1.1 LA CULTURE .....	6
1.2 L'IDENTITÉ CULTURELLE .....	8
1.3 LE MILIEU .....	15
<b>2. LA FRANCO-AMÉRICANIE ET BERLIN, AU NEW HAMPSHIRE.....</b>	<b>18</b>
2.1 LA GRANDE ÉMIGRATION.....	18
2.2 LES RÉACTIONS DES ÉLITES AU QUÉBEC ET AUX ÉTATS-UNIS .....	19
2.3 LA NAISSANCE DES COMMUNAUTÉS FRANCO-AMÉRICAINES .....	20
2.3.1 Les débuts de l'appellation « Franco-Américain » .....	23
2.4 LA DIMINUTION DE L'ÉMIGRATION ET SES EFFETS.....	23
2.5 LA FRANCO-AMÉRICANIE: UNE CULTURE APPELÉE À DISPARAÎTRE?.....	24
2.6 BERLIN, AU NEW HAMPSHIRE .....	28
2.6.1 Une ville érigée par l'industrie forestière .....	29
2.6.2 La mise en place des institutions canadiennes-françaises .....	32
2.6.3 La Grande Dépression: le point tournant .....	33
2.6.4 L'écroulement des institutions franco-américaines durant les années 1960-70 .....	36
2.6.5 Berlin à l'aube du 21 <sup>e</sup> siècle: une ville en déséquilibre .....	37
2.6.6 La présence du français aujourd'hui à Berlin .....	40
<b>3. LA MÉTHODOLOGIE .....</b>	<b>42</b>
3.1 LE QUESTIONNAIRE: OUTIL DE RECHERCHE.....	42
3.2 NOTRE QUESTIONNAIRE .....	43
3.3 LA STRATÉGIE D'ENQUÊTE .....	44
3.4 ENTREVUES.....	45
3.5 LA CONSTRUCTION DES GROUPES FRANCO-AMÉRICAIN ET AUTRE .....	45
3.6 OPÉRATIONS STATISTIQUES.....	48
<b>4. LA FAMILLE: LIEU DE FRANCITÉ .....</b>	<b>49</b>
4.1 UN APERÇU BIOGRAPHIQUE DES RÉPONDANTS.....	49
4.1.1 Les noms et prénoms.....	49
4.1.2 La date et le lieu de naissance.....	51
4.2 LES PARENTS À TRAVERS LES YEUX DES RÉPONDANTS .....	52
4.2.1 Lieu de naissance .....	53
4.2.2 Vos parents parlent-ils français? .....	53
4.2.3 S'identifient-ils comme Franco-Américains? .....	55
4.3 LES GRANDS-PARENTS ET LA FAMILLE ÉLARGIE .....	56
4.3.1 La présence du français chez les grands-parents .....	56
4.3.2 La présence du français chez la famille élargie de part et d'autre de la frontière.....	57
4.3.3 Les autres liens avec le Québec/Canada .....	58

<b>5. LE FRANÇAIS, LANGUE D'USAGE: CONTEXTES ET POINTS DE VUE.....</b>	<b>61</b>
5.1 LE FRANÇAIS: LANGUE PARLÉE CHEZ LES RÉPONDANTS?.....	61
5.2 LE FRANÇAIS: UNE COMPARAISON INTERGÉNÉRATIONNELLE .....	62
5.3 LE FRANÇAIS: LANGUE QUE L'ON DÉSIRE APPRENDRE?.....	65
5.4 LES INTERLOCUTEURS EN FRANÇAIS .....	66
5.4.1 Les parents.....	67
5.4.2 Les grands-parents .....	69
5.4.3 Les personnes hors du noyau familial.....	71
5.5 LES CONTEXTES DU FRANÇAIS LANGUE PARLÉE .....	72
5.6 LA PRÉSENCE DU FRANÇAIS DANS LES COMPORTEMENTS .....	73
5.7 LE FRANÇAIS ET LES SENTIMENTS .....	75
5.8 LA QUALITÉ DU FRANÇAIS À BERLIN.....	77
5.9 LES ATTITUDES VIS-À-VIS LA LANGUE FRANÇAISE .....	78
5.9.1 La langue française: relique du passé? .....	78
5.9.2 La place réservée au français dans la société américaine .....	79
5.9.3 L'utilité du français.....	80
<b>6. LA CULTURE ET L'IDENTITÉ FRANCO-AMÉRICAINES.....</b>	<b>82</b>
6.1 L'INTÉRÊT POUR LA CULTURE FRANÇAISE .....	82
6.1.1 La télévision: un outil assimilateur .....	82
6.1.2 Radio-Canada: un canal français à Berlin.....	83
6.1.3 Le français: langue d'affichage? .....	90
6.1.4 Le français et Internet.....	92
6.1.5 La musique française .....	92
6.2 LES CONTOURS DE LA CULTURE FRANCO-AMÉRICAINES.....	94
6.3 LES APPELLATIONS: UN ÉLÉMENT CLÉ DE L'IDENTITÉ CULTURELLE.....	97
6.3.1 Les identités culturelles multiples et les appellations privilégiées .....	97
6.4 L'IDENTITÉ FRANCO-AMÉRICAINES SANS LA LANGUE FRANÇAISE, EST-CE POSSIBLE? ..	100
6.5 LES FRANCO-AMÉRICAINS ET LE RÊVE AMÉRICAIN.....	108
<b>7. SYNTHÈSE ET CONCLUSION.....</b>	<b>110</b>
7.1 LA LANGUE FRANÇAISE: LES COMPORTEMENTS .....	110
7.2 LA LANGUE FRANÇAISE: LES ATTITUDES.....	112
7.3 LA CULTURE ET L'IDENTITÉ FRANCO-AMÉRICAINES .....	114
7.4 LE CLIVAGE LINGUISTIQUE ET CULTUREL INTERGÉNÉRATIONNEL.....	115
7.5 LE FUTUR DU FRANÇAIS À BERLIN .....	116
7.6 LES VICISSITUDES DE LA VIE .....	117
7.7 UNE IDENTITÉ SYMBOLIQUE .....	119
<b>RÉFÉRENCES.....</b>	<b>121</b>
<b>ANNEXE A: LE QUESTIONNAIRE .....</b>	<b>127</b>
<b>ANNEXE B: LE GUIDE D'ENTREVUE .....</b>	<b>137</b>
<b>ANNEXE C: LA LISTE DES PARTICIPANTS AUX ENTREVUES .....</b>	<b>138</b>

## LISTE DES CARTES

CARTE 1: Les centres canadiens-français en Nouvelle-Angleterre (vers 1900) .....	22
CARTE 2: Berlin, au New Hampshire .....	29

## LISTE DES FIGURES

FIGURE 1: L'évolution de la population de Berlin, au New Hampshire (1830-2000).....	34
FIGURE 2: Berlin, au New Hampshire: distribution des groupes d'âges, 2000 .....	39
FIGURE 3: Les groupes FRANCO-AMÉRICAIN et AUTRE .....	47
FIGURE 4: Les milieux à francités variables: les trois sous-groupes du groupe FRANCO-AMÉRICAIN.....	47
FIGURE 5: Le lieu de naissance des répondants du groupe FRANCO-AMÉRICAIN.....	51
FIGURE 6: Le lieu de naissance des parents .....	53
FIGURE 7: Le français parlé par les répondants et leurs parents.....	62
FIGURE 8: Les appellations privilégiées par les répondants .....	98
FIGURE 9: « Est-il possible de s'identifier Franco-Américain sans parler français? ».....	103

## LISTE DES TABLEAUX

TABLEAU 1: La population « française » de la Nouvelle-Angleterre, 1990 .....	26
TABLEAU 2: Les villes de la Nouvelle-Angleterre avec 5 000 Franco-Américains ou plus (français parlé à domicile), 1990 .....	27
TABLEAU 3: Les villes de la Nouvelle-Angleterre avec 20% de Franco-Américains ou plus (français parlé à domicile), 1990 .....	28
TABLEAU 4: La population de Berlin, au New Hampshire (1830-1930): une montée vertigineuse.....	31
TABLEAU 5: La population de Berlin, au New Hampshire (1930-2000): une descente ahurissante....	35
TABLEAU 6: Le français: langue parlée chez les parents .....	54
TABLEAU 7: Les raisons du déplacement vers le Québec/Canada .....	59
TABLEAU 8: La comparaison du français parlé entre parents et enfants.....	64
TABLEAU 9: Le français et la famille: interlocuteurs et fréquences.....	66
TABLEAU 10: Le français: langue parlée hors du noyau familial?.....	71
TABLEAU 11: « Dans quels contextes parlez-vous français? » .....	73
TABLEAU 12: Le français et les comportements .....	74
TABLEAU 13: Les émissions que les répondants regardent sur Radio-Canada .....	84
TABLEAU 14: Les principaux éléments associés à la culture franco-américaine.....	94
TABLEAU 15: « Sur une échelle de 1 à 5, indiquez comment vous vous identifiez par rapport à ces appellations. » .....	97
TABLEAU 16: Les appellations « souvent » ou « toujours » privilégiées par les répondants.....	99

## *Avant-propos*

Pour emprunter les paroles d'Éric Waddell et Jean Morisset (2000), les chercheurs de la francophonie nord-américaine se déplacent ailleurs pour voir s'ils y sont. À Berlin, j'y suis. Une fois sur les lieux, le visage français voilé de cette ville se révèle progressivement. Certains indices accrochent comme les accents que j'entends ça et là en me faulant dans la ville. Bientôt, les visages de ces résidents se révèlent à leur tour. Ce sont des êtres que j'ai déjà vus. Ce sont des visages que je pourrais reconnaître à l'autre bout du monde. Je vois des signes du français chez les plus jeunes comme chez les plus âgés. Même sans indice évident dans le paysage, l'atmosphère de Berlin est lourde en francité. Le français s'y ressent.

## Introduction

La thèse se veut une réflexion sur l'identité culturelle des adolescents Franco-Américains<sup>1</sup> habitant Berlin, au New Hampshire, site d'immigration de plusieurs Canadiens français au milieu du dix-neuvième siècle qui y ont été attirés par l'industrie des pâtes et papiers. La méthode privilégiée est l'enquête par le biais d'un questionnaire. Le groupe ciblé est la jeunesse franco-américaine (15-19 ans) qui, par les réponses qu'elle a fournies à nos questions, livre une information précieuse sur sa définition d'elle-même.

Plusieurs études ont été réalisées sur les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre dont la plupart sont d'ordre historique. Rares sont celles qui portent sur le présent. À notre connaissance, il n'existe pas d'études d'envergure sur la communauté franco-américaine de Berlin. On ne trouve ça et là que quelques mentions historiques des Canadiens français qui ont émigré en grand nombre pour venir travailler dans les moulins à Berlin. Cette thèse examine de près l'identité culturelle de jeunes Franco-Américains au tournant du 21<sup>e</sup> siècle. Elle s'aventure donc sur un terrain peu parcouru.

D'emblée, Berlin nous a semblé un choix judicieux comme terrain de recherche sur ce qu'il advient des communautés franco-américaines. Parmi les raisons qui ont motivé notre choix, il y a d'abord le fait que 40% des résidents de Berlin parlent français à la maison et que 65% de la population dit être d'ascendance française ou canadienne-

---

<sup>1</sup> La population d'ascendance « française » habitant les six États de la Nouvelle-Angleterre. Il existe au sein de ce groupe une grande diversité quant à l'origine des personnes (Canadien, Acadien, Français, Huguenot, etc.) Cependant, l'appellation « Franco-Américain » est la plus communément attribuée aux personnes qui ont quitté le Québec et se sont établies dans les « milltowns » de la Nouvelle-Angleterre.

française<sup>2</sup>. En dehors du nord de l'État du Maine, on y trouve dans cette ville le plus grand nombre de personnes qui affirment parler français à la maison, en Nouvelle-Angleterre. Également, la proximité de la frontière québécoise s'avère un fait intéressant et il sera révélateur d'en mesurer l'effet sur les identités. Un autre facteur qui explique notre choix est l'isolement relatif dans lequel vit cette petite ville industrielle, dans le nord du New Hampshire. Cet isolement peut-il servir à expliquer en partie pourquoi, en 1990, deux personnes sur cinq y parlent encore français à la maison?

Le thème fondamental qui anime notre questionnement est l'identité culturelle de la jeunesse franco-américaine habitant Berlin. Afin d'en arriver à mieux la comprendre, nous regarderons plusieurs éléments constitutifs de l'identité, soit la langue, la culture, le milieu, etc. Plusieurs questions se posent à cet effet. Qu'est devenue la culture franco-américaine depuis l'affaiblissement des « Petits Canadas »? Existe-t-elle toujours? Quel est l'effet du milieu sur l'appartenance et l'identité? Quel rôle y joue la langue?

Plus spécifiquement, nous désirons savoir comment se définissent aujourd'hui les adolescents qui sont d'ascendance française. Comment interprètent-ils leurs racines francophones? Quelle place réservent-ils à la langue et à la culture française/canadienne-française dans leur vie quotidienne? Dans quel contexte utilisent-ils le français? Entretiennent-ils des rapports privilégiés avec le Québec, avec des membres de leur famille habitant au Canada? Ainsi, notre recherche vise non seulement ceux qui parlent français mais aussi les Franco-Américains qui ne le parlent pas mais qui s'identifient à la culture. Avec l'intérêt grandissant de la généalogie et la présence

---

<sup>2</sup> Ces données sont tirées du recensement américain réalisé en 1990. Les données portant sur la langue parlée à la maison pour le recensement de l'année 2000 ne sont pas disponibles à l'heure où l'on écrit ses mots. Pour cette raison, nous allons nous baser sur les données de 1990 en gardant à l'esprit la diminution probable des effectifs entre les deux recensements.

des nombreux festivals dédiés à la langue et la culture françaises, bon nombre de Franco-Américains affichent maintenant, plus que jamais, leur fierté ethnique. Bref, le thème de l'identité suscite une multitude de questions.

Notre objectif est de cerner les éléments sur lesquels s'articule l'identité franco-américaine en nous attachant à la jeunesse franco-américaine de la ville de Berlin, au New Hampshire. Nos thèmes principaux de recherche sont la place qu'occupent la langue et la culture françaises dans leur vie et comment celles-ci contribuent à façonner leur identité.

La jeunesse franco-américaine est la cible de notre enquête, parce que sa perspective permettra de mieux comprendre l'aboutissement du fait français de la Nouvelle-Angleterre. En interrogeant la jeunesse, nous percevrons mieux ce qu'est devenue la communauté franco-américaine dans un contexte moderne et les nouvelles formes qu'adopte sa culture. Nous voulons savoir comment les jeunes se positionnent aujourd'hui face à leur identité culturelle.

De plus, nous voulons en apprendre davantage sur les jeunes, car ce sont eux qui façonnent le visage futur de la communauté franco-américaine. À une plus grande échelle, nous faisons l'hypothèse que l'identité culturelle des jeunes de Berlin ressemble à celle des jeunes d'autres communautés franco-américaines qui, à leur tour, sont héritiers de la culture franco-américaine; voilà ce qui donne une plus grande portée à notre travail.

Le premier chapitre servira à rappeler certains concepts clés de la géographie culturelle et sociale qui animent notre enquête. On y trouve trois concepts majeurs: la culture, le

milieu et l'identité culturelle. Dans cette section de la thèse, on décrit notre orientation théorique en s'inspirant des écrits de géographes qui se sont penchés sur ces questions.

Le deuxième chapitre est divisé en deux. Nous effectuons un retour historique dans la première partie afin d'ancrer notre étude dans un contexte précis. On introduit l'histoire des Franco-Américains qui débute lors de la Grande Émigration des Canadiens français aux environs des années 1840. On fait un survol de l'histoire franco-américaine: les débuts de l'émigration, la naissance des communautés franco-américaines, l'apogée de le Franco-Américanie, la diminution de l'émigration vers les années 1930 et l'assimilation à la société américaine. Dans la deuxième partie du chapitre, on retrace l'histoire de Berlin, une communauté franco-américaine du nord de l'État du New Hampshire. On trace le portrait historique de la ville forestière: l'arrivée des Canadiens français, la mise en place du réseau institutionnel canadien-français, l'apogée de la communauté, l'écroulement de ces institutions durant les années 1960-70 et la ville telle qu'elle est aujourd'hui.

Notre troisième chapitre porte sur la méthodologie de l'enquête. Nous discutons des mérites du questionnaire comme outil de recherche et des questionnaires qui nous ont inspirés dans la rédaction du nôtre. On présente notre questionnaire et les modalités de notre enquête. En dernier lieu, nous discutons de certaines opérations qui nous ont permis de mieux cibler, parmi les jeunes qui ont participé à l'enquête, ceux qui sont Franco-Américains. On présente aussi les analyses qui ont été conduites.

Dans le quatrième chapitre, on se penche sur les répondants et leur famille. On esquisse un bref portrait biographique des répondants: noms, prénoms, dates et lieux de

naissance. On examine ensuite la présence du français chez les parents, les grands-parents et la famille élargie afin de mieux comprendre le milieu dans lequel évoluent les répondants. On dresse ainsi un arrière plan culturel/linguistique qui animera notre analyse de l'identité des répondants.

Le cinquième chapitre porte sur les contextes du français langue parlée chez les répondants et de leurs points de vue sur son usage. On révèle d'abord les proportions des répondants qui parlent français. On se penche ensuite sur les contextes propres au français parlé, les interlocuteurs et les sentiments des répondants vis-à-vis la langue française. Les attitudes des répondants à l'égard du français constituent la dernière partie de ce chapitre. On y voit comment les répondants se positionnent face à des énoncés portant sur l'utilité et l'importance du français aux États-Unis.

On prête attention à la culture et à l'identité franco-américaine dans le sixième chapitre. On examine l'intérêt des répondants pour la culture française dans les médias: la télévision, la musique, Internet et l'affichage commercial à Berlin. On se penche ensuite sur la culture franco-américaine tel que décrite par les répondants. En troisième lieu, on se faufile dans l'univers des appellations privilégiées par les répondants. Sont-ils Franco-Américains? Américain d'ascendance canadienne-française?, Américain? On présente les réponses obtenues à cette question. En dernier lieu, les répondants se prononcent sur l'identité franco-américaine sans la langue française et sur la place des Franco-Américains dans la société américaine.

Le dernier chapitre fait office de synthèse et de conclusion de notre étude. On y dégage l'identité culturelle des répondants en examinant de près les attitudes et les comportements des répondants au sujet de la langue française, de la culture et de l'identité franco-américaine.

# 1. LES CONCEPTS CLÉS EMPRUNTÉS DE LA GÉOGRAPHIE CULTURELLE ET SOCIALE

La majorité des concepts qui encadrent notre recherche sur la Franco-Américanie, s'ancrent dans la géographie culturelle et sociale. Notre thèse fait appel à trois concepts clés, soit la culture, le milieu et l'identité culturelle, qui guident l'approche que nous avons adoptée pour explorer la façon qu'ont les jeunes Franco-Américains de se voir et de se définir.

## 1.1 La culture

Comment définir le terme de *culture*? Plusieurs définitions ont été proposées. Malgré une certaine diversité, une revue de la littérature révèle la convergence des idées. Vidal de la Blache et son école, comme pour Ratzel et les géographes allemands, définissent la culture tout simplement comme étant « ce qui s'interpose entre l'homme et le milieu et humanise le paysage » (Claval, 1995: 24). D'après Hamers et Deshaies (1982: 39), Tylor donnait à la culture son sens actuel dès 1877. Il décrivait la culture comme « cet ensemble complexe qui comprend la connaissance, la langue, la croyance, l'art, la loi, les mœurs, les coutumes ainsi que toute forme de capacité ou d'habitude acquises par l'être humain en tant que membre de société. »

La définition de la culture proposée par Claval (1984) s'en inspire visiblement. Elle contient plusieurs idées clés qui résument bien les enjeux de la culture.

**[La culture est] l'ensemble de ce que nous avons acquis au cours de notre existence, soit qu'il nous ait été transmis par l'éducation ou par l'imitation directe des aînés, soit que nous l'ayons bâti à partir de notre expérience ou de nos réflexions. La part reçue est prédominante, mais elle n'est pas exclusive, ce qui explique que le contenu des cultures change sans cesse (Claval, 1984: 71).**

La culture est donc un ensemble complexe de connaissances acquises, de savoir-faire, de valeurs et de pratiques (Hamers et Deshaies, 1982; Claval, 1984, 1995, 1996; Johnston, 1986; Bernard, 1990). Ce bagage culturel est légué d'une génération à l'autre par l'entremise de l'apprentissage et l'imitation directe des aînés (Hamers et Deshaies, 1982; Claval, 1984, 1995, 1996). Il est important de souligner que le transfert de la culture entre générations ne se fait pas par l'entremise de la génétique mais plutôt par comportements appris et/ou imités (Hagget, 1979; Hamers et Deshaies, 1982; Claval, 1995).

La culture est une construction inachevée, profondément dynamique, provisoire, reprise et actualisée, changeante et perpétuellement refaçonée par les individus et les groupes (Goodall, 1987; Waddell, 1992; Claval 1995, 1996). Elle ressemble aux grandes métropoles: toujours en construction et jamais complètement achevées.

Comme le mentionne Claval, ce qui nous est légué est loin d'être un système absolu et figé. Le bagage lui-même demeure en mutation perpétuelle. La culture n'est pas subie passivement par les héritiers. Ces derniers réagissent à ce qui leur est proposé. Ils intériorisent certains éléments et rejettent les autres. « Ils inventent, au cours de leur existence, de nouvelles façons de faire, donnent des couleurs fraîches à leurs rêves et à leurs cauchemars, et critiquent les valeurs en usage quand elles ne correspondent pas à leurs aspirations » (Claval, 1984: 6).

Les réalités saisies par les individus ne sont jamais naturelles. Au contraire, elles sont des produits de la nature et de la société et sont pensées à travers des moules culturels (Claval, 2000). L'analyse des trajectoires de vie des individus nous aidera à mieux comprendre comment ces derniers se représentent la réalité.

**Il faut reconstituer l'itinéraire qu'ont suivi pas à pas les personnes qui vivent à un moment donné en un lieu donné pour comprendre comment leur manière de percevoir ce qui les entoure s'est forgée, ce qu'elle doit à l'expérience directe et ce qu'elle reçoit des groupes dans lesquelles elle se découle (Claval, 1998: 16).**

La langue maternelle est souvent perçue comme étant la pierre angulaire de la culture. Hagget (1979) est d'avis que la langue maternelle est un signe culturel indélébile. D'après Bernard (1990), elle n'est pas seulement un outil de communication mais également la porte d'entrée de la culture. Le fait de connaître une langue, c'est déjà commencer à comprendre la culture (Bernard, 1990; Doucet, 1999). Gilbert (1998) décrit la culture comme étant l'ensemble des façons de penser et d'agir qui encadrent l'usage de la langue.

La langue est donc un outil de communication qui véhicule une culture. « En d'autres termes, la langue est non seulement le véhicule privilégié d'une culture, mais c'est par elle que les individus peuvent recevoir, décoder et interpréter les réalités matérielles et intellectuelles » (Bernard, 1990: 11). Bref, chaque langue représente une façon différente d'être et de se représenter la réalité.

## **1.2 L'identité culturelle**

Où commencer pour définir ce terme qui est au cœur même de notre existence? Un examen de la définition offerte dans *Le Petit Larousse* (1994: 530) révèle que l'identité

est « une conviction d'un individu d'appartenir à un groupe social, reposant sur le sentiment d'une communauté géographique, linguistique, culturelle et entraînant certains comportements spécifiques ».

Le concept de l'identité culturelle tire son origine de la psychologie sociale au début du vingtième siècle (Hamers et Deshaies, 1982). Les psychologues se sont penchés à l'époque sur l'importance des différences de groupes qui se distinguent entre eux selon divers traits (la race, la religion, la langue, une histoire différente, une différente géographie, etc.) et sur l'influence de ces différences sur le développement de la personnalité, notamment sur l'identité sociale (Hamers et Deshaies, 1982). L'identité culturelle serait donc pour eux un construit psychologique, qui serait formé à partir de la connaissance de l'Autre.

En plus d'être perçu comme une réalité psychologique, l'identité peut aussi être vue comme une construction politique (Thériault, 1995). Peterson (1994) croit, en effet, que l'identité est construite par confrontations politiques et par luttes culturelles. Le concept de l'identité culturelle est souvent ainsi lié aux groupes minoritaires qui cherchent à définir leur relation au groupe majoritaire.

Quel que soit le point de vue qu'on adopte, « l'identité ne saurait se penser comme un système absolu, figé ou hermétique, un modèle de pureté ne se reproduisant qu'à partir de lui-même » (Saez, 1995: 24). L'identité ne doit pas être perçue ni comme le point de départ ou le point d'achèvement d'un processus d'identification. C'est un processus de « construction progressive de soi au travers des oppositions et des conflits, toujours et à jamais inachevée » (Saez, 1995: 228). Notre identité culturelle évolue et se modifie tout au long de notre vie. Il est commun à divers moments de s'identifier à différents discours

identitaires et ce même si ce sont des discours contradictoires. L'intensité de nos affiliations peut également varier avec le temps (Martin, 1995).

L'identité culturelle, comme la culture, est une construction complexe, dynamique, de nature changeante et en mutation perpétuelle (Martin, 1995; Claval, 1998; Le Menestrel, 1999; Doucet, 1999). L'identité représente une hiérarchie compliquée de choix faits par l'individu (Doucet, 1999). Elle échappe donc à une définition précise et demeure souvent en partie mystérieuse à l'individu et aux autres. Claval précise ces propos en offrant une définition de l'identité qui contient plusieurs des éléments qui viennent d'être évoqués.

**Construction complexe et changeante, la culture de chacun n'apparaît cependant pas un conglomerat inorganisé: elle résulte de la combinaison d'éléments progressivement acquis, savoir-faire, connaissances ou valeurs. Celles-ci proposent des normes qui sont souvent contradictoires. Elles doivent être hiérarchisées. Ce travail, qui occupe une bonne partie de l'enfance et de l'adolescence, est rarement définitif. Il n'empêche pas les gens d'oublier parfois les principes dont ils se réclament. Mais il définit les contours du moi, permet de s'en faire une image, et donne à l'individu une identité. Celle-ci naît de l'effort d'intériorisation des valeurs reçues; elle résulte aussi de la comparaison avec autrui: c'est en construisant l'image de l'Autre, en la réinterprétant ou en la modifiant que l'on précise ce que l'on est (Claval, 1998: 16-17).**

Claval apporte ensuite quelques précisions à cette définition. « L'émergence d'une identité culturelle est un produit de l'histoire et le groupe qui en résulte peut être un jour remis en cause et traversé par de nouvelles lignes de scission » (Claval, 1995: 150).

Il est utile d'aborder la question de l'identité à différents niveaux. Chaque individu possède des caractéristiques, des goûts, des expériences, des aptitudes qui diffèrent de

l'un à l'autre. Cela est à la base de son identité personnelle. Cependant, cette identité s'inscrit dans un ensemble plus large qui est l'identité collective. Un des éléments clés qui concrétise l'identité collective est le sentiment d'appartenance qui est produit par la descendance commune d'un groupe de personnes. On retrouve cette notion dans les écrits de Selim Abou. Il définit l'identité collective comme étant;

**[U]ne identité distincte enracinée dans la conscience d'une histoire ou d'une origine commune. Ce fait de conscience est fondé sur des données objectives telles qu'une langue, une race ou une religion commune, voire un territoire, des institutions ou des traits culturels communs, quoique certaines de ces données puissent manquer (Abou, 1981: 32).**

Au départ, le concept d'identité culturelle semble plutôt du domaine personnel. Mais l'identité est aussi, et tout autant, collective. « L'identité collective est une réalité objective (réalités symboliques partagées) qui est l'objet d'une construction sociale qui précède l'identité personnelle qui se construit dans l'encadrement et par l'intériorisation de cette identité collective » (Bernard, 1994b: 160). L'identité culturelle est l'intériorisation faite par l'individu de la culture collective.

**L'identité personnelle, le précipité de la culture sociale, est à la fois l'ensemble des propriétés individuelles définies par la position dans un espace donné (l'habitus) et le sentiment d'appartenance profond qui, en dépit de notre singularité, nous rattache à une communauté. L'identité relève donc de la pratique sociale et des représentations symboliques que la communauté culturelle transmet à travers l'histoire. Si les structures mentales ne sont que des structures sociales intériorisées (Bourdieu), force est d'accepter que la réalité sociale de la collectivité et la réalité psychique de l'individu sont imbriquées dans des relations de correspondance et de réciprocité (Bernard, 1994b: 157).**

L'identité tant individuelle que collective prend son sens en la présence de l'Autre (Brosseau, 1987; Bernard, 1994b; Brault, 1995; Martin, 1995; Thériault, 1995; Claval,

1996). Il est impossible pour un individu ou un groupe de se définir sans qu'il se réfère aux autres individus ou aux autres groupes. L'identité naît de la comparaison avec l'Autre. À la base de cette comparaison réside un désir contradictoire qui se traduit par le fait que l'on veut à la fois être reconnu par l'Autre, lui ressembler et s'intégrer dans la société dominante mais être aussi différent et assumer notre propre identité. Toute identité culturelle se retrouve donc entre les pôles de l'individualisation et de l'universalisme (Thériault, 1995).

L'Autre révèle le « moi ». On se construit à partir de la présence de l'Autre et par l'intériorisation de l'Autre généralisé. « L'image de soi, réfléchie dans le miroir du regard d'autrui, est largement sociale dans ses origines et son contenu... » (Bernard, 1994b: 159). On décide ce que l'on veut être en inculquant ou en rejetant des notions que l'on observe chez l'Autre. « Par conséquent, nos actes et les actes des autres sont les deux principaux lieux de l'identité » (Bernard, 1994b: 157).

La nature de la relation qui unit un individu à la collectivité à laquelle il appartient varie d'une personne à l'autre. Si une personne s'identifie à un groupe c'est qu'elle perçoit que certaines de ses caractéristiques personnelles correspondent à celles qui forment l'identité du groupe (Breton, 1994). Les modalités et l'intensité de la relation à la collectivité seront choisies par l'individu. Certains individus s'identifient avec fierté à la communauté. Leur milieu ethnolinguistique leur donne donc un prestige social. Mais pour d'autres, être lié à la collectivité s'avère négatif car ils se sentent inférieurs et sont cibles de stéréotypes. Breton (1994) a bien saisi la dynamique de la relation entre les individus et leur communauté d'origine. Il énumère différents types de relations que peuvent entretenir les individus avec leur milieu ethnolinguistique: Dans un premier type de relations, l'individu perçoit la collectivité comme une entrave à son avancement

socio-économique ou au prestige. Il cherche donc à se dissocier de la collectivité et à devenir « ethniquement invisible ». Certains ont même honte de faire partie de leur milieu ethnolinguistique (*self-hate* culturel) et rejettent leur origine ethno-culturelle. En second lieu, Breton (1994: 64) identifie le groupe des *free riders* comme étant ceux qui « ...bénéficient de leur lien à la collectivité mais qui ne sont pas prêts à contribuer à son fonctionnement en y consacrant temps et argent ». Leur relation au groupe est pragmatique et utilitaire. Une troisième catégorie contient les individus qui ont une simple conscience de leur origine. C'est en effet une identification « nominale ». Se trouvent dans cette catégorie les individus d'origine française, par exemple, qui ne parlent plus français. Il qualifie cette relation à la collectivité comme étant « symbolique ». Pour d'autres, cependant, la relation qu'ils entretiennent avec la collectivité est « segmentaire » ou « situationnelle ». Elle n'affecte qu'une partie de leur identité et de leur vie sociale.

**Leur identité francophone n'est ressentie que dans certaines situations (par exemple lors d'un événement communautaire ou d'une prise de position antifrancophone par un groupe quelconque). Leur vie comme francophones est restreinte à certains contextes sociaux, par exemple la famille ou l'école, leur vie professionnelle, sociale et politique se déroulant entièrement à l'extérieur des frontières francophones. Ou encore elle peut être limitée à certaines associations francophones et avoir peu de rapport avec la vie familiale (le conjoint est unilingue anglophone, par exemple) et la vie professionnelle (Breton, 1994: 66).**

Breton tient à souligner que les différentes modalités d'appartenance et d'identification à la collectivité ne s'excluent pas nécessairement.

L'appartenance ethnique est souvent perçue comme une appartenance primordiale, loyale et irréductible qui suit, souvent des divisions raciales. On s'identifie à travers elle à d'autres personnes car elles sont « comme nous » (*one of us*) malgré le fait qu'elle

nous sont étrangères. Cette appartenance ethnique est généralement plus forte chez les groupes minoritaires. Un exemple bien connu aux États-Unis est celui des Américains d'ascendance africaine qui s'adressent souvent entre eux comme frères et sœurs (*brothers and sisters*).

Danielle Juteau (1999: 40) partage l'avis que « s'interroger sur l'identité ethnique, c'est se pencher sur une conscience commune, un sentiment d'appartenance à une collectivité ethnique ». Juteau approfondit le concept d'identité collective en disant que le processus d'identification se joue sur deux plans. Au premier plan, il y a l'action d'identifier (comment définir un Franco-Américain?, qui est Franco-Américain?) et ensuite, l'action de s'identifier (qui se sent Franco-Américain?). Il est possible de partager une descendance commune avec d'autres personnes sans pour autant vouloir faire partie du groupe qu'elles forment. Il se peut que certains individus, pour des raisons personnelles, décident de se tenir à l'écart de leur groupe ethnique.

Plusieurs diront que l'identité est aujourd'hui en péril, à la faveur des nouvelles technologies modernes, qui concourent à une forte uniformisation de la planète. Les nouvelles technologies, en amoindrissant les différences culturelles, ont créé dans plusieurs sociétés des problèmes d'identité. « Le monde dans lequel nous vivons est peuplé de groupes déboussolés qui se cherchent des racines: ils rejettent l'universalisme qui triomphait il y a peu, et soulignent passionnément par quoi ils diffèrent des autres » (Claval, 1996: 9). De plus en plus, on verrait apparaître une crise du « sens » qui se manifeste par une perte d'identité individuelle et sociale. « Le manque qui se répand ainsi chez l'homme des cités modernes au point de lui devenir consubstantiel est aussi à la source de quêtes d'identité disparates » (Saez, 1995: 18). Plusieurs de nos contemporains se mettent à la recherche de leur histoire, leurs racines.

Ceci a comme objectif primaire de restabiliser leur rapport au monde en les inscrivant dans une descendance commune, d'où ils viendront, par la suite, partager des caractéristiques similaires avec d'autres.

Il est possible pour un individu d'appartenir ou de s'identifier à plus d'une culture. Aujourd'hui, avec le mélange accentué des cultures, cela est la norme pour plusieurs d'entre nous d'avoir des appartenances multiples et des allégeances hybrides où l'on est simultanément incorporé dans plusieurs domaines d'organisation sociale, économique ou politique (Breton, 1994).

### **1.3 Le milieu**

Comment le milieu – « cet espace naturel ou aménagé qui entoure un groupe humain, sur lequel il agit, et dont les contraintes climatiques, biologiques, édaphiques, psychosociologiques, économiques, politiques, etc., retentissent sur le comportement et l'état de ce groupe » (George *et al.*, 1974: 277) – contribue-t-il à façonner l'identité des individus et des sociétés? C'est là une question souvent négligée, alors qu'il y a une gamme importante d'éléments du milieu qui exercent une influence sur l'identité et les appartenances. Certes, l'individu évolue dans un milieu à la fois matériel et social. Il appartient à un lieu qui n'est pas un espace abstrait mais plutôt un contexte précis et localisé (Claval, 1999: 37).

Il y a plusieurs caractéristiques du milieu physique qui méritent notre attention. À titre d'exemple, il y a le relief, le climat et la localisation. Le milieu peut être isolé ou à proximité d'autres milieux aux caractères semblables ou différents avec lesquels il peut ou non entretenir des relations étroites. Chaque milieu offre un cadre d'existence différent : rural ou urbain, plus ou moins dense, construit de façon à rapprocher ou à

éloigner les individus. Les odeurs, les bruits, les sons caractéristiques du milieu font tous appel à nos sens et sont d'une grande importance dans le rapport aux lieux. Les bruits produits par les usines et les senteurs désagréables qui résultent de l'industrialisation sont souvent associés aux villes industrielles. Les bruits produits par les nombreux automobilistes et les grandes foules nous remémorent plutôt la vie urbaine dans des grandes villes. Bref, tous ces éléments qui émanent du milieu physique contribuent à façonner l'identité individuelle et collective. Les individus et leurs milieux entretiennent donc une relation réciproque. Ils se forment chacun à leurs tours. Connaître le milieu où a évolué un individu nous en dit déjà beaucoup sur cette personne.

L'environnement social vient à son tour façonner les identités. L'individu dès sa naissance, évolue dans l'environnement social de son domicile. Les parents lèguent leurs connaissances, leurs croyances et leurs coutumes au jeune enfant. Bref, ils lui transmettent leur culture. Ce jeune enfant est également influencé par ses frère(s)/sœur(s), ses grands-parents, et d'autres membres de la famille. « C'est dans sa famille que l'adolescent est instruit des rituels et mythes propres à la religion, à l'idéologie de ses parents ou à celle qui domine dans la société dont il fait partie » (Claval, 1995: 48). Les divers médias, soit la télévision, la radio, la lecture et maintenant Internet, exercent une très grande influence sur l'enfant sans mentionner l'école, souvent perçue comme lieu important de la transmission de la culture. L'individu acquiert d'innombrables connaissances par l'entremise de l'enseignant(e) et par ses entretiens avec ses camarades de classe et ses interactions hors école avec ses amis. D'autres institutions prendront ensuite le relais de l'école : le milieu de travail, les groupes et associations auxquels il participera, etc.

Les caractères de l'économie du milieu auront des répercussions importantes sur l'identité individuelle et collective. La capacité de tirer profit des ressources locales, la richesse qui en découle, le pouvoir de décider sont autant des facteurs qui agissent sur la définition de soi et la conscience d'appartenir au groupe. L'accès au travail, le type de travail, le revenu sont partie intégrante de l'identité de l'individu. L'autonomie dont dispose la communauté au plan économique l'assure d'un pouvoir sur lequel se fonde son identité.

Sur un autre plan, la place qu'occupe un individu ou un groupe dans un milieu donné aura aussi un effet sur son identité. Ainsi il est possible pour deux individus ou deux groupes de tirer une expérience très différente du même milieu. À titre d'exemple, prenons un milieu multiethnique où divers groupes ethniques se côtoient sur un même espace ou encore un milieu où se rencontrent une majorité et une minorité. Ce milieu sera perçu différemment par l'individu qui fait partie du groupe majoritaire comparativement à celui qui évolue au sein d'une minorité.

Bref, il y a nombreux éléments à la fois sociaux, économiques et physiques qui interagissent dans le milieu et qui le rend unique. Il y a une relation de réciprocité entre l'individu et son milieu. Le milieu forme l'individu et à son tour l'individu forme son milieu. Ces éléments contribuent sans cesse à façonner et former les identités, qui ne sont jamais pleinement achevées, de l'individu, et du groupe auquel il appartient.

## 2. LA FRANCO-AMÉRICANIE ET BERLIN, AU NEW HAMPSHIRE

Ce chapitre est divisé en deux. Un survol historique de la Franco-Américanie est réalisé dans la première partie qui couvre les débuts de l'émigration canadienne-française, la naissance des communautés franco-américaines, l'apogée de la Franco-Américanie, la diminution de l'émigration vers les années 1930 et l'assimilation à la société américaine. Dans la deuxième partie, on retrace l'histoire de Berlin, une ville située au nord de l'État du New Hampshire avec une forte communauté franco-américaine, en insistant sur: la présence des Canadiens français, la mise en place du réseau institutionnel canadien-français, l'apogée de la communauté, l'écroulement de ses institutions durant les années 1960-70 et la ville telle qu'elle est aujourd'hui.

### 2.1 La Grande Émigration

De 1840 à 1930, près d'un million de Canadiens français ont quitté le Québec pour les États-Unis (Lavoie, 1979; Weil, 1989; Roby 1990, 2000; Chartier, 1991). Ces émigrés se sont dirigés majoritairement vers les six États de la Nouvelle-Angleterre, soit le Vermont, le Maine, le New Hampshire, le Massachusetts, le Rhode Island et le Connecticut.

Les Canadiens français ont mis le cap sur les États-Unis pour des raisons économiques. La majorité s'est déplacée pour profiter des emplois offerts par les manufactures de textiles de la Nouvelle-Angleterre. D'une part, le développement du capitalisme dans un contexte de surpopulation dans les campagnes québécoises provoque cette émigration. D'autre part, l'économie de la Nouvelle-Angleterre à l'époque est beaucoup plus dynamique que celle du Québec (Frenette, 2001).

L'objectif pour plusieurs émigrés était de traverser les frontières, travailler dans les manufactures pour quelques temps, économiser de l'argent et ensuite regagner le Québec avec leurs économies. Cet argent était souvent utilisé pour payer des dettes contractées par les agriculteurs. Les économies réalisées aux États-Unis aidaient à contrer l'instabilité économique du travail saisonnier qui caractérisait souvent leurs vécus au Québec. La Grande Émigration fut une stratégie de survie.

## **2.2 Les réactions des élites au Québec et aux États-Unis**

Au départ, plusieurs émigrés étaient des « oiseaux de passage » qui se faufilaient d'un côté à l'autre de la frontière. Ils allaient travailler aux « États » et regagnaient le Québec avec leurs économies. Ces déplacements de courte durée des premiers émigrants ne passent pas inaperçus par les élites américaines. Le travail aux États-Unis et le retour subséquent au Québec sans enracinement sur le sol américain ou participation active à la culture américaine étaient vu d'un mauvais œil par les élites américaines. L'épithète « Chinois des États de l'est » leur sera bientôt assignée par le colonel Carroll D. Wright en 1881 dans un rapport produit par le Bureau de statistiques du travail de l'État du Massachusetts (Frenette, 2001). Du côté québécois, les émigrés canadiens-français seront perçus par les élites comme lâches, imprévoyants, traîtres, etc. « Laissez-les partir, c'est la canaille qui s'en va », proclame George-Étienne Cartier (Roby, 2000).

Les élites québécoises prendront bientôt conscience vers le milieu des années 1870 que la majorité des Canadiens français qui émigrent ne sont plus seulement de passage, mais qu'ils s'installent à demeure sur le sol américain (Roby, 2000). À compter de cette période, l'émigration prend l'allure d'une véritable saignée démographique. Dès 1875, le gouvernement du Québec mettra en place un programme de rapatriement mais cette

tentative sera vouée à un échec éventuel. Vers le début du 20<sup>e</sup> siècle, le discours tenu par certains membres de l'élite changera de ton.

Avec le réseau institutionnel canadien-français en place, certains auront même des aspirations d'agrandir la présence des Canadiens français sur le sol de l'Amérique. Certains leaders de la communauté franco-américaine, comme Edmond de Nevers, diront que les émigrants n'ont pas quitté la patrie mais ils l'ont plutôt agrandie (Roby, 1995). On parlera donc à l'époque des deux moitiés que compose le peuple canadien-français, des deux foyers nationaux. Adolphe Garneau écrit en 1912 qu'on pourrait «...presque supputer l'heure où la Nouvelle-Angleterre française se rejoindra avec la province de Québec pour former une agglomération continue de la langue française » (Brosseau, 1992).

Cependant, l'apogée de la Franco-Américanie sera vers le début du 20<sup>e</sup> siècle. Ralph Vicero, autorité sur l'émigration des Canadiens français, estime que les Franco-Américains à ce moment représentaient 10% de la population de la Nouvelle-Angleterre (Péloquin-Faré, 1983).

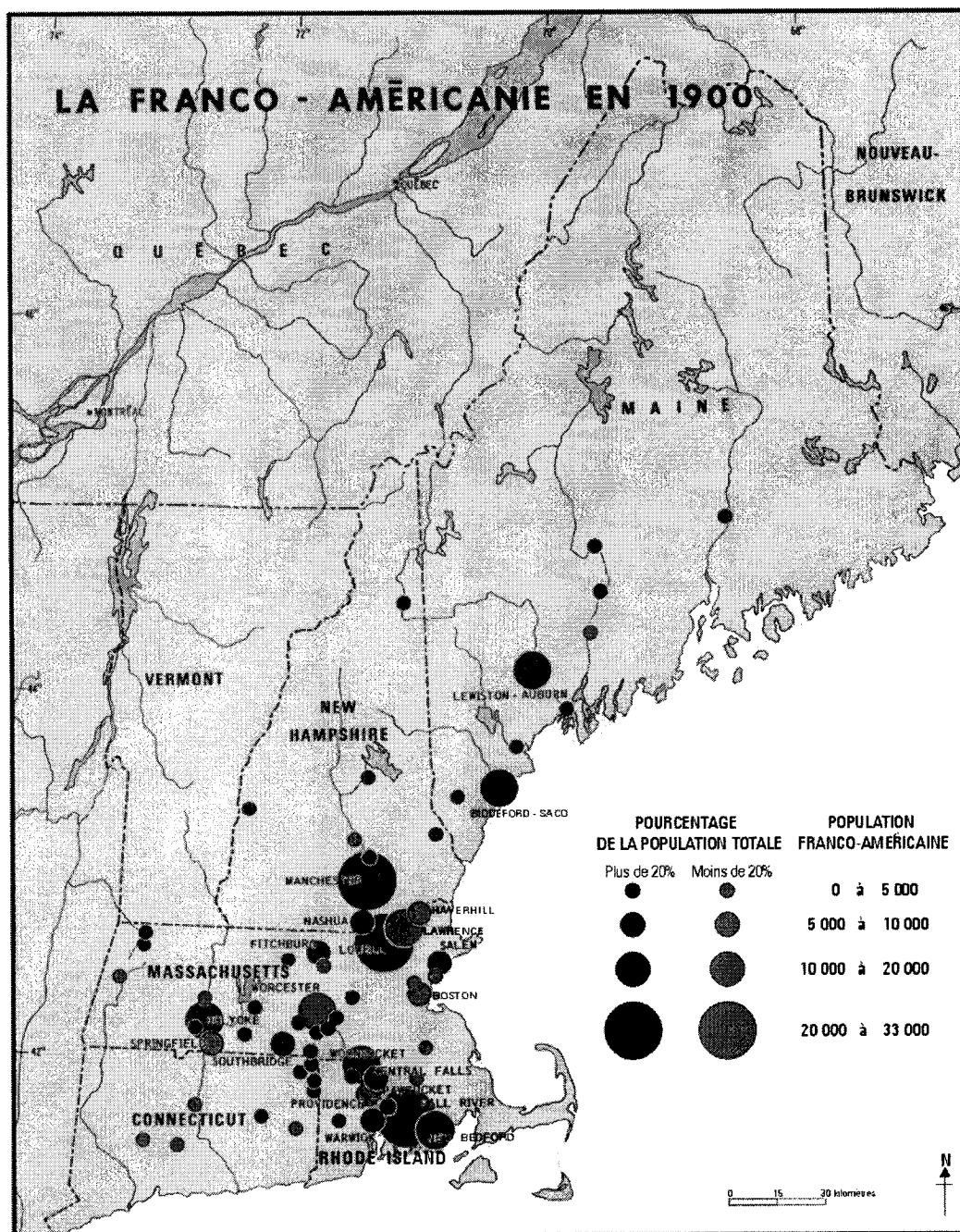
### **2.3 La naissance des communautés franco-américaines**

Plusieurs communautés canadiennes-françaises seront fondées au fur et à mesure en Nouvelle-Angleterre. La plupart d'entre elles seront situées près d'un cours d'eau, source d'énergie pour les usines et les moulins. Dans ces concentrations communément appelées des « Petits Canadas », on retrouvait plusieurs personnes qui avaient émigré « en chaîne » du même village québécois. Souvent, des familles entières habitaient le même immeuble d'appartements, soit les *tenements*, à proximité du lieu de travail. Les émigrants canadiens-français bâtiront leurs propres églises et écoles dans leur

communauté afin de maintenir et de faire progresser la langue, la foi et la culture. Ils auront aussi leurs propres journaux de langue française.

La carte 1 démontre l'ampleur de la Franco-Américanie à cette époque. En 1900, on compte 33 000 Canadiens français dans la ville de Fall River (Massachusetts), 24 800 à Lowell (Massachusetts) et 23 000 dans la ville de Manchester (New Hampshire). Les Franco-Américains représentaient au-delà de 20% de la population de ces villes.

CARTE 1  
 Les centres canadiens-français en Nouvelle-Angleterre (vers 1900)



Source: VICERO, Ralph (1970), *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900*, adapté par ANCTIL, Pierre (1983), *La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas*, dans LOUDER et WADDELL (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé: le Québec et l'Amérique française*.

### **2.3.1 Les débuts de l'appellation « Franco-Américain »**

C'est aussi aux environs des années 1900 que commencera à s'imposer l'appellation « Franco-Américain » (Beaudreau et Frenette, 1995; Roby, 2000). Les émigrés de la première génération se voyaient plutôt comme des Canadiens français des États-Unis. Chez les fils d'immigrés, certains privilégiaient « Canadiens américains », d'autres « Américains français » mais au bout du compte, l'élite choisit « Franco-Américain » afin de donner au groupe son identité propre et ouverte sur le futur (Roby, 2000).

### **2.4 La diminution de l'émigration et ses effets**

La Grande Dépression des années 1930 est la cause principale de la diminution de l'émigration des Canadiens français vers les États-Unis. Après le Krach de 1929 et par conséquent la fermeture de plusieurs manufactures, l'émigration massive des Canadiens français s'arrête, ce qui vient rompre le flux de nouveaux arrivants dans la région. Cela marquera le début de l'affaiblissement des communautés franco-américaines. Plusieurs migrants prennent donc la décision de rebrousser chemin et retourner au Canada (Lavoie, 1979).

Malgré ceci, vers la fin des années 1930, la Franco-Américanie compte à l'échelle de la Nouvelle-Angleterre: 300 paroisses, 200 écoles paroissiales, 32 couvents, 5 collèges, 16 hospices, 12 hôpitaux, 6 orphelinats, 5 quotidiens, 14 hebdomadaires, 5 revues mensuelles, 5 sociétés nationales et une pléthore d'associations et clubs locaux (Roby, 2000).

Avec le déclin des manufactures, la population franco-américaine s'est dispersée à l'échelle du territoire américain ce qui a causé l'effritement des communautés « tricotées serrées » qu'elle avait formées quelques années plus tôt. Les communautés franco-américaines ont progressivement perdu leurs églises, écoles et journaux; leurs points

d'ancrage. Ainsi à partir de ce période, la communauté franco-américaine connaîtra progressivement de profonds changements. Le mouvement de la Survivance est enclenché. Pour emprunter les mots de Weil (1989: 42), « en quelques décennies, l'édifice culturel soigneusement échafaudé s'est complètement effondré. »

## **2.5 La Franco-Américanie: une culture appelée à disparaître?**

La Franco-Américanie connaît une réalité bien différente aujourd'hui. Les écoles paroissiales de langue française sont des reliques du passé, les quotidiens francophones ne sont plus en circulation et la messe est maintenant dite en anglais sauf dans quelques communautés où on l'offre en français une fois par semaine. Certains « Petits Canadas » sont maintenant habités par des communautés hispanophones.

Cette tendance à la baisse s'est maintenue malgré une « renaissance culturelle » initiée par certains chefs de file de la nouvelle garde franco-américaine des années 1970 et du début des années 1980. On pense ici par exemple à Yvon Labbé et au journal FAROG Forum créé à partir du centre de recherche sur les Franco-Américains, situé à l'Université d'Orono au Maine, et à Claire Quintal du Collège de l'Assomption (Worcester, Massachusetts). Le journal, toujours publié aujourd'hui, aura eu à l'époque un impact sur la conscience culturelle des individus. Avec lui, viendront des colloques, des publications, la création d'organismes, tous voués à l'éveil culturel chez les Franco-Américains.

Plusieurs groupes culturels aux États-Unis, dont les Franco-Américains, se sont inspirés de l'éveil culturel des Américains d'ascendance africaine durant les années 1970. La série télévisée *Roots* d'Alex Haley, diffusée pour la première fois en 1976, a fait en sorte que les gens ont commencé à s'intéresser à leurs racines et à la généalogie. Malgré la

décroissance du nombre de locuteurs francophones, la fierté de ses racines a augmenté chez plusieurs (Frenette, 2001).

Depuis plusieurs années, les recensements fédéraux des États-Unis révèlent la diminution des locuteurs francophones en Nouvelle-Angleterre. Le nombre de Franco-Américains dans l'ensemble de la Nouvelle-Angleterre passe de 906 524 en 1970 à 359 695 en 1990, soit une baisse de 60,3% (Frenette, 2001). Entre 1980 et 1990, la tendance se maintient et la proportion des locuteurs francophones en Nouvelle-Angleterre diminue de 12,6%, même si la proportion des personnes qui déclarent une origine française augmente de 18,1%. Le New Hampshire connaît la plus grande augmentation de personnes d'origine ethnique française avec un taux de 36,9% (Frenette, 2001). Puisqu'il n'y a presque plus de nouveaux arrivants provenant du Québec, cette hausse se traduit par le fait que l'intérêt à la généalogie augmente chez les Franco-Américains.

Aujourd'hui, plusieurs communautés franco-américaines célèbrent leur culture par le biais des festivals. Depuis 1971, Lowell (Massachusetts) célèbre son héritage français pendant sa semaine franco-américaine. Manchester et Nashua (New Hampshire) font de même, depuis 1981 et 1982 respectivement (Brault, 1986). Depuis 1994, la ville de Woonsocket, au Rhode Island, célèbre officiellement sa culture franco-américaine une fois l'an dans le cadre du « Jubilé Franco-Américain ». Dans le Maine, on y trouve des festivals annuels à Lewiston (Festival de la joie) et à Biddeford (La Kermesse). Ce ne sont que quelques exemples parmi plusieurs autres. Somme toute, ces festivals connaissent beaucoup de succès et bon nombre y participent. Pour emprunter les mots de Frenette (2001), les Franco-Américains sont maintenant unis par une communauté

de mémoire. Le tableau 1 révèle qu'il y a toujours une présence importante de la population d'origine ethnique française en Nouvelle-Angleterre.

TABLEAU 1  
La population « française » de la Nouvelle-Angleterre, 1990

État	Population totale	La population parlant français à domicile (% de la pop. totale)	La population d'origine ethnique française (% de la pop. totale)
Maine	1 142 122	81 012 (7,1%)	336 227 (29,4%)
New Hampshire	1 024 621	51 284 (5,0%)	324 569 (31,7%)
Vermont	521 521	17 171 (3,3%)	165 697 (31,8%)
Massachusetts	5 605 751	124 973 (2,2%)	946 630 (16,9%)
Connecticut	3 060 000	53 586 (1,8%)	371 274 (12,1%)
Rhode Island	936 423	31 669 (3,4%)	206 971 (22,1%)
Total	12 290 438	359 695 (2,9%)	2 351 368 (19,1%)

Source: Table ED 90-6: Languages Spoken at Home by Persons 5 Years and Above, 1990 Census of the United States.

En tout, 359 695 personnes habitant un des six États de la Nouvelle-Angleterre parlent français à la maison en 1990. Bref, seulement 15,3% de la population d'origine ethnique française parle français à domicile. Le Maine et le New Hampshire sont les États avec les plus grandes proportions de locuteurs francophones, soit 7,1% et 5% respectivement. L'assimilation ayant fait son œuvre, les proportions des résidents d'origine ethnique française excèdent de beaucoup les locuteurs francophones. En effet, une personne sur trois dans les États du Vermont (31,8%), du New Hampshire (31,7%) et du Maine (29,4%) est d'origine ethnique française. C'est là une réalité méconnue de plusieurs.

Dans la littérature, on réfère souvent aux Franco-Américains comme peuple invisible (Hendrickson, 1980; Anctil, 1983; Brault, 1986; Peterson, 1994; Bélanger, 2001). À maintes reprises, les Franco-Américains sont caractérisés comme peuple timide (Tirell-Wysocki, 2002). « *Quiet to a fault, the Franco-Americans have aided in the process of anonymity* » (Hendrickson, 1980: 77). Cette perception d'être un précipité d'une culture

marginalisée, d'être « le porteur d'une culture invisible, d'une culture sans patrie et d'une culture sans territoire propre, d'une culture niée » (Waddell, 1992: 55) repose au sein de l'identité franco-américaine. « Parmi tous les groupes ethniques qui ont émigré en Nouvelle-Angleterre, les Franco-Américains restent l'un des moins connus » (Anctil, 1983: 31). Aujourd'hui, les patronymes français sont parfois les seuls témoins d'un passé francophone actif.

En 1990, sept villes de la Nouvelle-Angleterre accueillent 5 000 Franco-Américains ou plus (Tableau 2). Les Franco-Américains représentent plus de 20% de la population totale dans trois de ces villes, soit Woonsocket, dans le Rhode Island, et Biddeford et Lewiston, tous deux situées dans le Maine. Les villes du Maine offrent le meilleur bilan au plan des nombres et des proportions.

TABLEAU 2  
**Les villes de la Nouvelle-Angleterre  
avec 5 000 Franco-Américains ou plus (français parlé à domicile), 1990**

Ville	État	Français parlé à domicile (Nombre)	Français parlé à domicile (%)
Boston	Massachusetts	19 530	4
Lewiston	Maine	12 590	34
Manchester	New Hampshire	10 960	12
Woonsocket	Rhode Island	8 610	21
Biddeford	Maine	6 730	35
Nashua	New Hampshire	5 750	8
Lowell	Massachusetts	5 360	6

Source: *Summary Tape File 3A MDG 6/94: Population and Housing, 1990 Census of the United States.*

Trois régions se distinguent ainsi, du point de vue de la présence française. La ville de Woonsocket se situe dans le sud de la Nouvelle-Angleterre. Boston, Lowell, Nashua et Manchester occupent la région centrale de la Nouvelle-Angleterre et plus au nord, on y trouve Lewiston et Biddeford dans le Maine. Le Connecticut et le Vermont n'ont pas de villes accueillant 5 000 Franco-Américains ou plus.

En tout, les Franco-Américains représentent 20% ou plus de la population dans huit villes de la Nouvelle-Angleterre. Exception faite des trois communautés acadiennes/franco-américaines du nord du Maine situées le long de la rivière Saint-Jean (Van Buren, Madawaska, Fort Kent), la ville de Berlin, dans le New Hampshire, possède la plus grande proportion de Franco-Américains à l'échelle de la Nouvelle-Angleterre (Tableau 3).

TABLEAU 3  
**Les villes de la Nouvelle-Angleterre**  
**avec 20% de Franco-Américains ou plus (français parlé à domicile), 1990**

Ville	État	Français parlé à domicile (%)	Français parlé à domicile (Nombre)
Van Buren	Maine	81	2 090
Madawaska	Maine	80	2 760
Fort Kent	Maine	73	1 470
<b>Berlin</b>	<b>New Hampshire</b>	<b>40</b>	<b>4 460</b>
Biddeford	Maine	35	6 730
Lewiston	Maine	34	12 590
Woonsocket	Rhode Island	21	8 610
Sanford	Maine	20	1 880

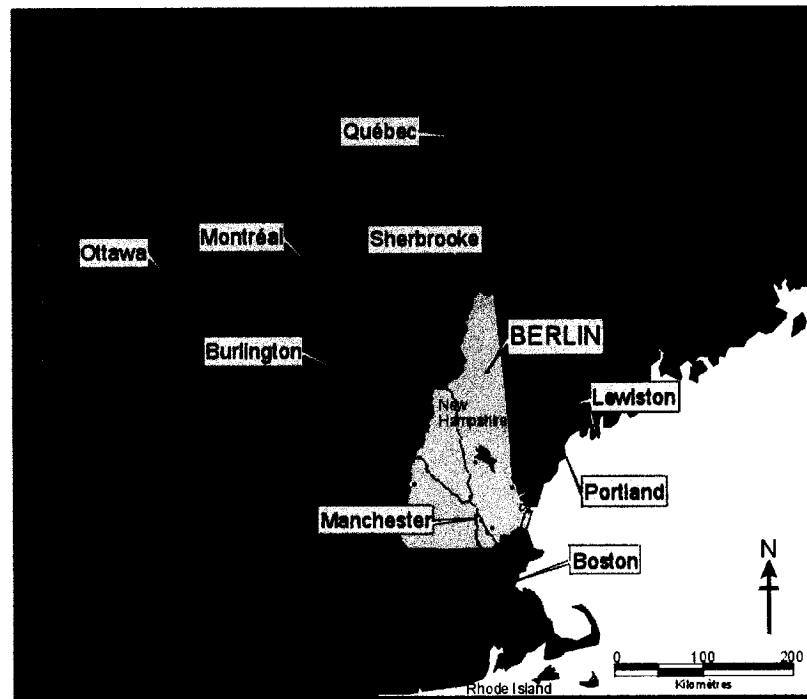
Source: *Summary Tape File 3A MDG 6/94: Population and Housing, 1990 Census of the United States.*

Avec le français parlé dans 40% de ses foyers en 1990, Berlin se réclame donc du titre de la ville la plus francophone du New Hampshire et l'une des plus francophones aux États-Unis.

## 2.6 Berlin, au New Hampshire

Cette ville, peuplée de 10 331 âmes (2000) dont 40% de ses résidents parlent français au domicile et 65% sont d'ascendance française (1990), se situe dans la partie nord-est de l'État du New Hampshire, dans la région des « Montagnes blanches », le long de la rivière Androscoggin. Isolée, elle est à 70 kilomètres de l'autoroute 93 et les villes qui l'entourent de part et d'autre de la frontière se situent au-delà d'un rayon de 120 kilomètres (Carte 2).

CARTE 2  
Berlin, au New Hampshire



Source: Données d'ArcView (version 3.2)

L'odeur qui émane des cheminées des grandes industries de pâtes et papiers symbolise la raison d'être de cette ville. Elle enrobe et colore les vicissitudes de la vie qui se déroule dans cette ville manufacturière aux allures d'un petit coin perdu à la fois charmant et sombre. Une nuisance olfactive pour certains, elle symbolise le succès et l'argent pour d'autres. Un adage bien connu persiste chez les gens du coin: « *Want to find Berlin? Just follow your nose* » (Booth, 1982: 776).

### 2.6.1 Une ville érigée par l'industrie forestière

À ces débuts en 1771, Berlin porte le nom de Maynesborough Plantation. Le 1 juillet 1829, Berlin s'incorpore sous son nom actuel. Officiellement une ville à partir de 1897, Berlin possède aujourd'hui trois sobriquets : *The Paper City*, *The City that Trees Built* et *Hockey Town USA*.

L'industrie des pâtes et papiers débute à Berlin vers 1852 lorsque la compagnie *H. Winslow & Co.* obtient le droit d'exploiter les chutes de la rivière Androscoggin et établit une compagnie forestière à Berlin<sup>3</sup>. Quelques temps après, des hommes commencent à migrer à Berlin pour travailler dans les moulins. Les Canadiens français seront parmi les premiers à s'établir à Berlin vers le début des années 1860 (*The Brown Bulletin*, 1927). Ils quittent leurs terres agricoles au Québec pour venir travailler dans cette ville industrielle. Plusieurs autres hommes d'origines diverses emboîteront le pas. Des travailleurs de la Norvège, de l'Italie, de l'Irlande, de la Russie, de l'Allemagne, de la Suède, du Liban, de la Syrie, de la Finlande, de la Grande Bretagne, du Danemark et de la Pologne s'installent à Berlin.

La population de Berlin demeure relativement faible de 1830 à 1870 (Tableau 4). Mais à partir des années 1880, elle connaît une augmentation vertigineuse. C'est au début du vingtième siècle que le rythme de développement de la ville s'accélère. Berlin devient alors un centre industriel particulièrement achalandé. Deux grandes compagnies oeuvrent dans l'industrie forestière à Berlin, soit la compagnie Brown et la compagnie *International Paper*. Combinées, elles ont à leur charge plusieurs milliers d'employés.

---

<sup>3</sup> En 1866, la compagnie change son nom à *Berlin Mills Company* et à partir de 1917, elle porte le nom *Brown Company*.

TABLEAU 4  
**La population de Berlin, au New Hampshire (1830-1930):  
une montée vertigineuse**

Années	Population	Différence (N)	Différence (%)
1830	73	--	--
1840	116	43	+58,9%
1850	173	57	+49,1%
1860	433	260	+150,3%
1870	529	96	+22,2%
1880	1 144	615	+116,3%
1890	3 729	2 585	+226,0%
1900	8 886	5 157	+138,3%
1910	11 780	2 894	+32,6%
1920	16 104	4 324	+36,7%
1930	20 018	3 914	+24,3%

*Source: Le bureau de recensement des États-Unis, 2000.*

Dynamique et multiculturelle, Berlin a ses commerces, ses hôtels, sa propre symphonie et ses salles de théâtres et d'opéras. La ville était moins isolée dans le passé qu'elle ne l'est aujourd'hui après la construction du réseau autoroutier, et la désaffection du transport ferroviaire. Aux belles années de Berlin, un train de passagers liait les résidents à Boston, New York, Portland (Maine), Montréal et les provinces maritimes. À l'époque, Berlin est aussi un endroit d'innovations. Au-delà de 600 produits y seront brevetés. On compte parmi ces produits les serviettes *Nibro*, des produits *Tupperware* et le papier *Kodac* pour des photographies (Morneau, 2000). Berlin était donc à la fois la capitale culturelle et technologique de la région.

## 2.6.2 La mise en place des institutions canadiennes-françaises

Vers le début du vingtième siècle, on voit naître à Berlin comme dans bon nombre de communautés franco-américaines en Nouvelle-Angleterre un réseau d'institutions desservant la communauté canadienne-française. Ces projets sont menés à terme avec le travail acharné des Canadiens français et la détermination des prêtres venus du Québec.

En 1867, Sainte-Anne, soit la paroisse-mère de la ville de Berlin, devient la mission de la paroisse de « Tous-les-Saints » de la ville de Lancaster, située à une trentaine de kilomètres à l'ouest de la ville. En 1876, la communauté catholique de Berlin devient une mission de la paroisse « Sainte-Famille » de Gorham, ville voisine de Berlin. L'église Sainte-Anne, achevée en 1909, et l'école Saint-Régis seront bientôt surpeuplées alors un nouveau remaniement du territoire s'impose. Sainte-Anne est divisée en 1942 donnant lieu à l'érection de la paroisse Saint-Joseph (*La paroisse Sainte-Anne de Berlin, New Hampshire, 1962*).

La paroisse de l'Ange-Gardien est fondée le 15 août 1917. Elle est la seule paroisse à l'est de la rivière Androscoggin. Il y a donc à l'époque 3 églises catholiques françaises, parmi la multitude d'églises de différentes dénominations, qui desservent la population de Berlin.

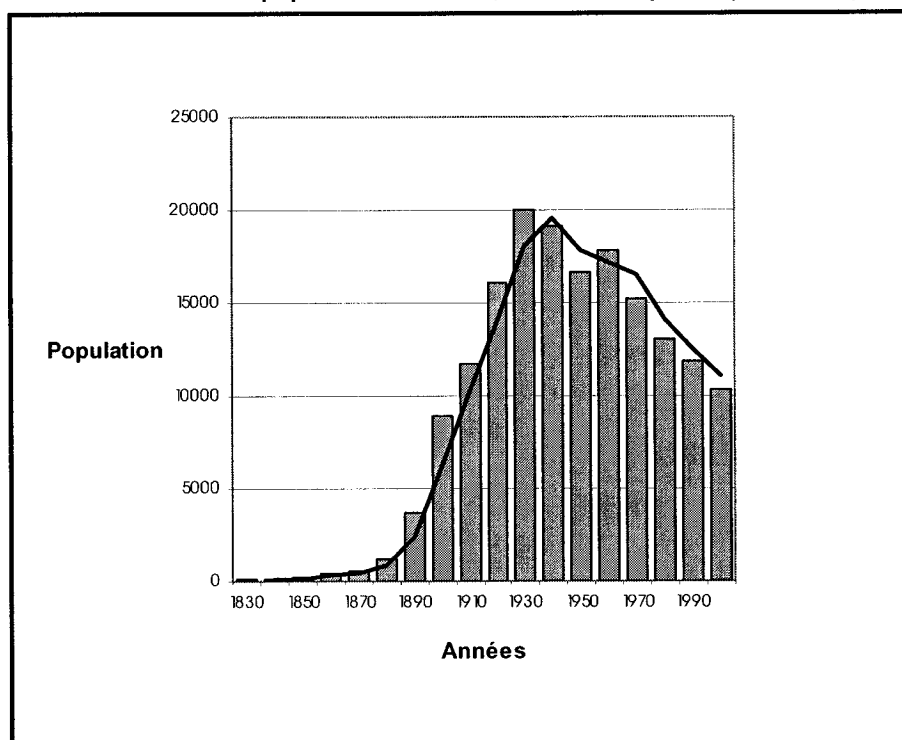
En 1911, l'Académie Saint-Régis, école intermédiaire de la 6<sup>e</sup> à la 8<sup>e</sup> année, voit le jour. La mission de cette école paroissiale est l'éducation bilingue des élèves en matières religieuses et profanes. L'école primaire de l'Ange-Gardien (1<sup>re</sup> à la 4<sup>e</sup> année) en est à ses débuts en 1918. Vers 1930, la construction de l'école élémentaire Saint-Joseph est achevée et à partir de 1941, l'école secondaire Notre Dame dessert la communauté.

En 1905, l'hôpital Saint-Louis ouvre ses portes. Les Sœurs de la Charité et les Sœurs Grises venues du Québec veilleront au bon fonctionnement de l'institution. La Caisse Populaire de l'Ange Gardien voit le jour en 1929. La Société Saint-Vincent-de-Paul et l'aréna Notre Dame seront mises en place vers la fin des années 1940. Berlin a même son propre quotidien francophone portant le nom « Le Journal » à partir des années 1940 et une station radiophonique WMOU (FM 103,7) qui offre une gamme d'émissions (nouvelles, musique, etc.) en français.

### **2.6.3 La Grande Dépression: le point tournant**

La population de la ville continuera à croître jusqu'aux environs du début des années 1930, où elle atteint son apogée de 20 000 âmes. Cependant, la Grande Dépression vient changer la donne et à partir de ce moment, la population de Berlin diminue progressivement (Figure 1). La compagnie *International Paper* ferme ses portes. Seule la compagnie Brown réussit à sortir de l'impasse. Berlin encaisse un coup dur. Ses plus beaux jours seront dorénavant choses du passé.

FIGURE 1  
L'évolution de la population de Berlin, au New Hampshire (1830-2000)



Source: Le bureau de recensement des États-Unis, 2000.

À partir de ce moment, l'industrie forestière de Berlin change de mains à plusieurs reprises. En 1968, *Gulf and Western* achète la compagnie et 12 ans plus tard elle devient la propriété de la société *James River*. *Crown Vantage* prend le contrôle des moulins en 1995 et cède ensuite la compagnie à *American Tissue (Pulp and Paper of America)* en 1999. Des difficultés financières forcent toutefois les moulins à cesser d'opérer en août 2001. Au total, environ 800 employés se retrouvent sans emploi. En juin 2002, les moulins sont achetés par *Fraser Papers Inc.* et la production recommence peu à peu. Les déboires économiques se font ressentir à travers la communauté. Bon nombre de commerces qui avaient pignon sur la rue principale ont maintenant fermé leurs portes et plusieurs travailleurs dans l'industrie des pâtes et papiers reçoivent présentement de l'assistance sociale.

Le tableau 5 révèle qu'en 1960, la population de Berlin se chiffre à 17 821 âmes. Vingt ans plus tard, elle se retrouve à 13 084. En 2000, elle est grandement réduite à 10 331 personnes. La population est maintenant la moitié de ce qu'elle était vers les années 1930. Depuis les années 1960, elle diminue en moyenne de 12,7% par décennie. La population a donc chuté de 42% durant cette période. À son apogée à la fin des années 1920, Berlin était la 3<sup>e</sup> plus grande ville du New Hampshire. Aujourd'hui elle occupe la 28<sup>e</sup> position.

TABLEAU 5  
La population de Berlin, au New Hampshire (1930-2000):  
une descente ahurissante

Années	Population	Différence (N)	Différence (%)
1930	20 018	---	---
1940	19 084	-934	-4,7%
1950	16 615	-2 469	-12,9%
1960	17 821	1 206	+7,3%
1970	15 256	-2 565	-14,4%
1980	13 084	-2 172	-14,2%
1990	11 824	-1 260	-9,6%
2000	10 331	-1 493	-12,6%

Source: Le bureau de recensement des États-Unis, 2000.

La Grande Dépression a rompu l'essor économique de Berlin. Par la suite, la réorientation de l'économie nationale qui est passée d'une économie d'extraction (matières premières) à une économie de service et d'information, a augmenté la précarité de Berlin et de son unique industrie.

#### **2.6.4 L'écroulement des institutions franco-américaines durant les années 1960-70**

Les institutions de la communauté franco-américaine encaissent un dur coup vers les années 1960-70. Le deuxième Concile du Vatican en 1962 change la donne et vient bouleverser les façons de faire de l'Église. À partir de ce moment, la messe est célébrée dans la langue du pays au lieu du latin. L'anglais s'impose rapidement dans les offices. Plusieurs membres de la communauté que nous avons interviewés sont d'accord que le deuxième Concile du Vatican a marqué le début de la fin des institutions franco-américaines.

En peu de temps, le réseau institutionnel de la communauté franco-américaine s'écroule. Le quotidien « Le Journal » cesse d'être publié durant les années 1960 (Roby, 2000). En 1972, l'école secondaire Notre-Dame et l'hôpital Saint-Louis ferment leurs portes. L'Académie Saint-Régis emboîte le pas un an plus tard.

Toutefois, durant la période de réveil culturel de la deuxième moitié des années 1970, des programmes bilingues anglais-français sont mis sur pied, grâce aux subsides fédéraux, dans quelques communautés du nord de la Nouvelle-Angleterre. En 1975, un programme bilingue voit le jour à Berlin. Cependant, il ne fait pas long feu et est aboli rapidement (Quintal et Cotnoir, 1983). Plusieurs parents, indifférents ou carrément hostiles à ces programmes, trouvaient insensé de vouloir « réimposer les murs qu'ils avaient eux-mêmes réussi péniblement à escalader (l'imposition de la langue française) » (Louder, 1986: 9). Certains parents craignaient qu'en participant à l'éducation bilingue et en mettant l'accent sur l'apprentissage de la langue française, leurs enfants allaient accuser un retard dans d'autres domaines (Brault, 1986: 174).

### 2.6.5 Berlin à l'aube du 21<sup>e</sup> siècle: une ville en déséquilibre

Au New Hampshire comme dans le Vermont et dans le Maine, un axe nord-sud socio-économique s'est progressivement imposé. Contrairement au sud, la région du nord tire difficilement son épingle du jeu. Région dynamique du passé, le *Depressed North* accuse maintenant un retard sur le plan socio-économique. Les Franco-Américains habitant le nord de la Nouvelle-Angleterre sont généralement moins éduqués et plus pauvres que le reste de la population (Frenette, 2001: 49).

Des statistiques illustrent le retard du nord: en février 2002, 12,4% de la population du comté Coos (le comté le plus au nord du New Hampshire où se retrouve Berlin) vit sous le seuil de la pauvreté. C'est le pourcentage le plus élevé au New Hampshire (*Economic and Labor Market Information Bureau*, 1998). À Berlin, chez la population âgée de 25 ans ou plus, 12,6% ont atteint un niveau de scolarisation inférieur à la 9<sup>e</sup> année et 14,8% ont terminé une année entre la 9<sup>e</sup> et la 12<sup>e</sup> mais n'ont pas obtenu de diplôme. Bref, 27,4% de la population âgée de 25 ans et plus est sans diplôme secondaire (Recensement américain, 2000). Cela ne surprend guère considérant l'économie régionale (manufacturière) de cette ville.

Berlin est vieux: environ 60% des bâtiments de la ville ont été bâtis avant 1939. Au plan résidentiel, la majorité de ses bâtiments sont des immeubles d'appartements à trois étages (*tenements*) typiques des « Petits Canadas » à l'échelle de la Nouvelle-Angleterre (Recensement américain, 2000).

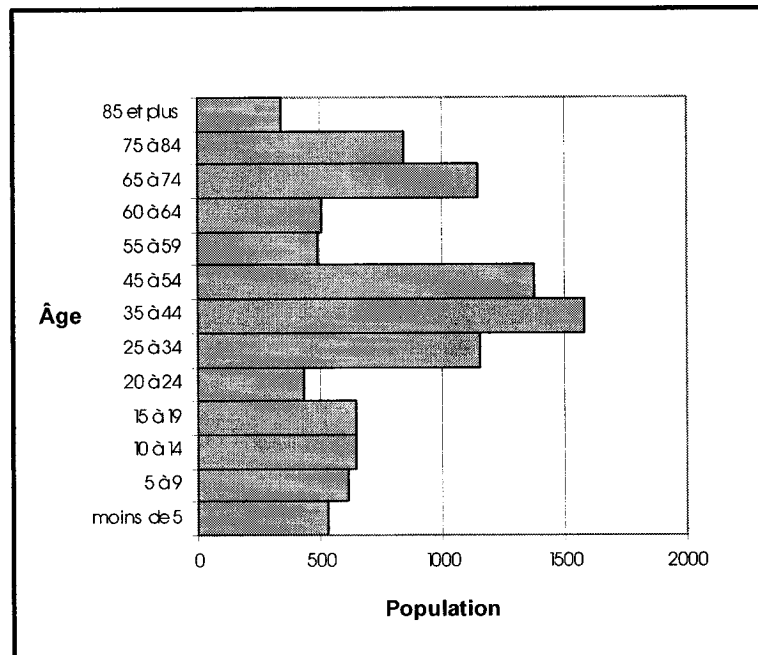
Depuis plusieurs années, Berlin se vide de ses jeunes résidents. Plusieurs quittent après l'école secondaire pour poursuivre leurs études et travailler ailleurs. On peut lire dans les annuaires scolaires les intentions de plusieurs jeunes une fois le secondaire

terminé: *Move away from here!* Bref, le Berlin d'aujourd'hui n'offre pas une grande gamme d'activités ou de possibilités d'emploi pour les jeunes. Il a été évalué en 1998, que 11% des finissants de l'école secondaire de Berlin n'ont pas été en mesure de graduer et que 16% des adolescents flânent sans aller à l'école ou travailler (*North Country Council*, 1998). Ville dynamique du passé, Berlin prend maintenant les allures d'un petit village précaire à l'aube du 21<sup>e</sup> siècle.

Une communauté en santé possède un taux de remplacement élevé ce qui se traduit par le fait que le nombre de jeunes est suffisant pour prendre la relève des membres plus âgés. Ceci assure la reproduction de la communauté. Bref, la structure démographique d'une communauté bien équilibrée épouse grosso modo la forme d'une pyramide. À la base se situent les jeunes membres de la communauté et en progressant vers le haut, la pyramide se rétrécit et on y trouve les membres les plus âgés.

À Berlin, une toute autre réalité s'impose (Figure 2). Les pyramides des âges s'inversent. La population est fortement tronquée à la base. Certains participants à nos entrevues caractérisent Berlin comme étant « une ville de vieux ». D'autres disent de Berlin que c'est « une ville de veuves ». Bref, la médiane des âges est de 42,5 ans et 61% de la population a plus de 35 ans.

FIGURE 2  
 Berlin, au New Hampshire: distribution des groupes d'âges, 2000



Source: Table DP-1 Profile of General Demographic Characteristics for Berlin City, New Hampshire, U.S. Census Bureau, 2000.

La figure 2 illustre l'ampleur du départ des jeunes dont la majorité quittent une fois l'école secondaire terminée. Ceci nous aide à mieux comprendre pourquoi le groupe d'âge des 20 à 24 ans n'est que deux tiers du groupe des 15 à 19 ans. La classe des 35 à 54 ans (soit les classes 35 à 44 ans et 45 à 54 ans, combinées) forme le plus gros groupe. Il représente la majorité des travailleurs de Berlin (la population active) et aussi les *Baby Boomers*, soit les personnes nées après la Deuxième Guerre mondiale entre 1946 et 1964. Le « trou » chez les groupes d'âges de 55 à 64 ans témoigne du fait que plusieurs personnes en quête d'emploi ont quitté Berlin à partir des années 1970.

Durant la période 1990-2000, 1 493 personnes quittent Berlin ce qui représente une perte de 12,6%. Seulement une autre ville (Portsmouth) sur les 234 communautés du New Hampshire offre un pire bilan que Berlin pour cette période.

Afin de palier à ses difficultés économiques, Berlin cherche depuis quelques temps à diversifier son économie. D'une part la ville tente de mettre l'accent sur le tourisme et de capitaliser sur sa proximité au Mont Washington. Les conseillers de la ville ont tout récemment voté contre l'idée de bâtir un casino. Cependant, les résidents ont voté en faveur de bâtir une deuxième prison à Berlin. Cette prison fédérale va créer 300 emplois.

### **2.6.6 La présence du français aujourd'hui à Berlin**

Aujourd'hui, la communauté franco-américaine est dépourvue d'institutions. La messe n'est plus offerte en français. La Caisse Populaire de l'Ange Gardien porte plutôt le nom de *Guardian Angel Credit Union* malgré le fait que l'on peut toujours lire le nom français sur le panneau d'affichage. Le journal francophone n'existe plus. Le nombre d'émissions radiophoniques a diminué. Toutefois, un canal français (Radio-Canada) qui est accessible depuis 1952 est toujours diffusé à partir du Québec.

Il y a 8 écoles à Berlin: une école pré-maternelle, 3 écoles élémentaires (deux allant de la 1<sup>re</sup> à la 3<sup>e</sup> année et une allant de la 4<sup>e</sup> à la 6<sup>e</sup> année), une école intermédiaire (7 et 8<sup>e</sup> années), une école secondaire et un collège technique post-secondaire. Il n'y a qu'une seule école catholique, soit le *Parochial-Catholic St. Michael School* qui offre des cours de la pré-maternelle à la 8<sup>e</sup> année. La langue d'enseignement est l'anglais. Le français est seulement enseigné dans ces écoles dans le cours *World Languages*. Aujourd'hui, le français n'est plus une langue d'enseignement mais plutôt une matière d'enseignement.

Il existe à Berlin une vie associative active. On y trouve parmi les associations les Chevaliers de Colomb (qui s'affiche publiquement comme *The Knights of Columbus*) et le club des Lions. Toutefois, du point de vue du français, l'organisme qui se singularise

est l'Association canado-américaine (ACA) qui s'efforce d'organiser de temps à autre des activités sociales pour les Franco-Américains.

Il est toujours possible d'entendre le français (qui se mélange souvent à l'anglais) dans les rues et les commerces de Berlin. On l'entend en public plutôt dans des lieux fréquentés par les gens plus âgées tels les salles communautaires, l'église et les restaurants (par exemple, à l'unique *Dunkin' Donuts*). Le français ne se retrouve que très rarement sur les panneaux d'affichage à Berlin. Le visage français de cette ville se révèle toutefois publiquement aujourd'hui dans les noms des commerces: *Croteau's Bicycle Store, Tremaine Opticians, Morin's Shoe Store, etc.*

### 3. LA MÉTHODOLOGIE

L'objectif de notre étude est de mener une réflexion sur l'identité culturelle des adolescents Franco-Américains habitant Berlin, au New Hampshire. La méthode que l'on a privilégiée est l'enquête par le biais d'un questionnaire. Le groupe ciblé est la jeunesse franco-américaine (15-19 ans) qui, par les réponses qu'elle a fournies à nos questions, livre une information précieuse sur sa définition d'elle-même.

Nous discutons dans les prochaines pages les mérites du questionnaire comme outil de recherche et des questionnaires qui nous ont inspirés dans la rédaction du nôtre. Nous présentons notre questionnaire et les modalités de notre enquête. En dernier lieu, nous discutons de certaines opérations qui nous ont permis de mieux cibler, parmi les jeunes qui ont participé à l'enquête, ceux qui sont Franco-Américains. On présente aussi les analyses qui ont été conduites.

#### **3.1 Le questionnaire: outil de recherche**

On a privilégié une vaste enquête par questionnaire. Cet outil de recherche nous a permis de découvrir les valeurs et attitudes de la jeunesse franco-américaine et de jeter la lumière sur ce qui contribue à son identité.

Le questionnaire a comme atout d'optimiser le processus question-réponse en ciblant des sujets précis qui, par la suite, se prêtent facilement à l'analyse. Il a l'avantage de faciliter l'enquête auprès d'un nombre plus élevé de personnes et d'arriver ainsi à des résultats, possiblement plus représentatifs du groupe visé par l'étude. Le questionnaire peut également permettre de procéder à des généralisations de façon moins risquée.

Le questionnaire composé uniquement de questions fermées se prête encore mieux au dépouillement et à l'analyse statistique (Berthier et Berthier, 1978; Mucchielli, 1989; Janveau, 1990). Ce genre de questionnaire permet en effet une analyse plus objective et quantifiable que celui qui comporte des questions ouvertes. Cependant, les questions fermées peuvent dicter les réponses à l'enquête dans la mesure où « n'autorisant aucune expression de nuances, elles risquent d'aiguiller celui-ci vers la réponse qui lui semble, non pas la plus proche de ce qu'il pense (et qui d'ailleurs peut ne pas figurer parmi les choix possibles), mais la plus conforme à l'attente des réalisateurs de l'enquête » (Janveau, 1990: 69)

Les questions ouvertes (ou semi-ouvertes) ont aussi des avantages et des désavantages. Elles sont indispensables pour aborder des sujets délicats (Mucchielli, 1989). Mais elles sont souvent difficiles à dépouiller puisque les réponses recueillies exigent souvent une véritable analyse de contenu (Mucchielli, 1989).

Notre questionnaire comporte une majorité de questions fermées. Évidemment, cette piste que nous avons privilégiée pour répondre à nos objectifs de recherche ne représente pas la seule façon de procéder. Cette étude aurait pu avoir eu une orientation beaucoup plus qualitative. Au lieu de mener une vaste enquête par le biais d'un questionnaire, il aurait été également possible de mener une série d'entrevues semi-dirigées avec des jeunes Franco-Américains afin d'en arriver à mieux comprendre leur identité culturelle. Nous sommes conscient de ce fait.

### **3.2 Notre questionnaire**

Avant de procéder à la rédaction de ce questionnaire, nous avons fait une analyse exhaustive d'enquêtes similaires et nous avons passé au crible les questionnaires sur

lesquels elles étaient basées. Nous en avons retenu huit, réalisés dans le but d'approfondir les connaissances sur des communautés franco-américaines et canadiennes-françaises<sup>4</sup>. Ceux-ci nous ont largement inspiré.

Notre questionnaire étalé sur 10 pages, contient six grands volets (voir Annexe A). Nous avons rédigé 39 questions fermées, 7 questions semi-ouvertes et 5 questions ouvertes, en anglais. La première section porte sur l'identité du répondant. Le deuxième volet contient des questions qui se rapportent à sa famille. On y trouve des questions sur le lieu de naissance des parents, le lieu de résidence de la parenté au Canada, etc. La troisième section porte sur les pratiques langagières. Ici on trouve des questions sur l'usage du français par le répondant: Parlez-vous français? Avec qui? Dans quels contextes?, etc. La section suivante se rapporte aux médias. Nous tentons ici de mesurer l'intérêt porté, par exemple, à Radio-Canada, accessible à Berlin. Le cinquième volet est destiné à explorer les attitudes à l'égard de la langue française. Enfin, la question de l'identité fait l'objet de la dernière partie du questionnaire. Les questions portant sur l'identité et la culture ont plutôt été l'objet de questions ouvertes.

### 3.3 La stratégie d'enquête

Le lundi, 13 novembre 2000, on a administré ce questionnaire auprès d'adolescents (15-19 ans) inscrits à l'unique école secondaire de Berlin, au New Hampshire. Sur les 630

---

<sup>4</sup> BÉDARD, Édith et Daniel MONNIER (1981), *Conscience linguistique des jeunes Québécois*, Québec, Éditeur officiel du Québec; BERNARD, Roger (1991), *Un avenir incertain: comportements linguistiques et conscience culturelle des jeunes Canadiens français*, Ottawa, Fédération des jeunes Canadiens français; BÉRUBÉ, Barney (1986), « L'ethnicité et la langue des Franco-Américains: inventaire de l'Arrière-Plan », tiré de sa thèse de doctorat (non publiée), dans *Les Franco-Américains et leurs institutions scolaires*, Worcester (Massachusetts), Éditions de l'Institut français; [www.albany.edu/fad/fsurvey.html](http://www.albany.edu/fad/fsurvey.html), FOX, Cynthia (2000), *Sondage sur l'usage de la langue française par les Franco-Américains*, Albany, Département de langues, littérature et cultures, Université de l'État de New York à Albany; LABBÉ, Yvon (1996), *Franco-American Program Planning Survey*, Orono (Maine), Université du Maine; MAILHOT-BERNARD, Irène (1982), *Some Social Factors Affecting the French Spoken in Lewiston, Maine*, Thèse de doctorat (publié), Ann Arbor (Michigan), University Microfilms International; SCHILCHER, Elisabeth G. (1992), *L'identité des Acadiens de la vallée du Saint-Jean*, Thèse de maîtrise (non publiée), Orono (Maine), Université du Maine; [www.albany.edu/fad/ques.htm](http://www.albany.edu/fad/ques.htm): *Franco-American Database Questionnaire (2000)*, Albany, Université de l'État de New York à Albany.

étudiants (allant de la 9<sup>e</sup> à la 12<sup>e</sup> année) inscrits à l'école, 342 ont répondu à notre questionnaire. On a donc rejoint plus de la moitié des adolescents habitant Berlin. Les répondants ont pris entre 20 à 30 minutes pour compléter le questionnaire.

En salle de cours, nous avons présenté notre projet en esquissant les points majeurs de la recherche avant que les étudiants ne commencent à remplir le questionnaire. Dans cette courte introduction, nous avons brièvement expliqué les objectifs de l'enquête et le format du questionnaire. Nous sommes restés sur les lieux durant l'administration du questionnaire afin d'éclaircir au besoin certains propos.

### **3.4 Entrevues**

Nous avons aussi mené des entrevues semi-dirigées avec des membres de la communauté franco-américaine de Berlin durant la période du 15 au 17 novembre 2000 et à nouveau du 11 au 13 avril 2001. En tout, nous avons interviewé 19 personnes, tous en français. Font partie de ce groupe des commerçants, des enseignants au niveau primaire et secondaire, des chefs de file de la communauté, des généalogistes, des historiens, etc. Nous avons réalisé ces entrevues afin de récolter les perspectives qu'ont les membres plus âgés sur la jeunesse franco-américaine et pour discuter des résultats de l'enquête. Le guide d'entrevue et la liste des personnes interviewées sont disponibles à l'Annexe B et l'Annexe C respectivement.

### **3.5 La construction des groupes FRANCO-AMÉRICAIN et AUTRE**

Un total de 342 jeunes ont répondu au questionnaire<sup>5</sup>. Évidemment, ce ne sont pas tous ces jeunes qui sont directement liés à la communauté franco-américaine de Berlin. Afin

---

<sup>5</sup> Malgré le fait que quelques questionnaires furent remplis à moitié ou visiblement sans intérêt, nous n'avons pas éliminé de copies.

de mieux nous concentrer sur ses membres potentiels, nous avons opté de distinguer parmi les 342 répondants ceux dont le français est parlé par les parents, et les autres. Deux groupes ont ainsi été formés: le groupe FRANCO-AMÉRICAIN et le groupe AUTRE. Notre critère de base pour constituer ces groupes est la connaissance du français des parents, telle que témoignée par leurs enfants. Font partie du groupe FRANCO-AMÉRICAIN tous les répondants dont au minimum un des parents parle un peu français.

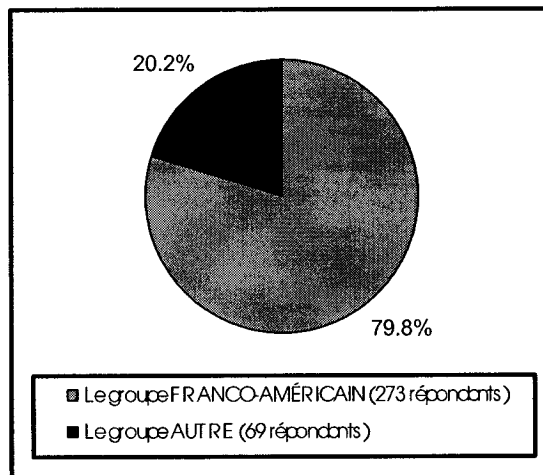
Le groupe FRANCO-AMÉRICAIN totalise donc 273 répondants<sup>6</sup> (soit 79,8% de l'échantillon initial) et le groupe AUTRE se chiffre à 69 répondants (soit 20,2% de l'échantillon initial) (Figure 3). C'est le groupe FRANCO-AMÉRICAIN qui sera au centre de notre étude.

Toutefois, le groupe AUTRE sera parfois utile aux fins de comparaison. Sans vouloir mettre l'accent sur ce groupe, nous allons jeter un regard sur ses résultats durant l'étude. Ces résultats seront parfois aussi révélateurs de ce qui fait l'essence de l'identité franco-américaine chez les jeunes que les résultats du groupe FRANCO-AMÉRICAIN.

---

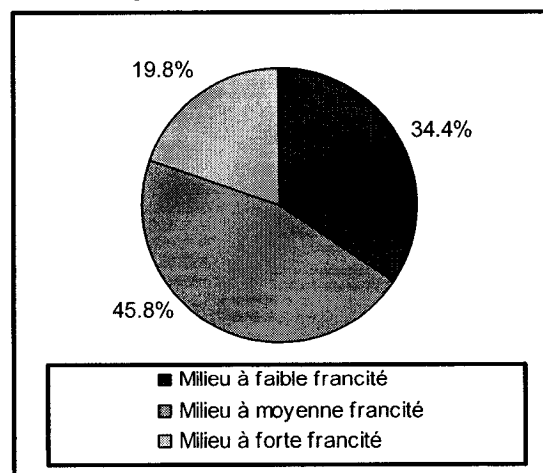
<sup>6</sup> Au départ, 254 répondants étaient admissibles au groupe FRANCO-AMÉRICAIN. Notre définition a posé problème chez 5 répondants où l'on ne retrouvait pas deux parents au domicile. Afin de palier à cette difficulté, nous avons mis l'accent sur la connaissance du français chez le parent unique. Trois de ces cas se sont rangés du côté du groupe FRANCO-AMÉRICAIN et les deux autres cas dans le groupe AUTRE. Le groupe FRANCO-AMÉRICAIN comptait maintenant 257 répondants. Toutefois, il y a 16 cas où les parents ne parlent pas français mais expriment une certaine appartenance à la communauté franco-américaine. À notre avis, ce serait une erreur de les exclure du groupe FRANCO-AMÉRICAIN. Une des hypothèses de cette étude concerne en effet l'émergence d'une identité franco-américaine qui ne s'appuie pas sur la langue française. On a donc choisi d'inclure ces personnes dans notre groupe FRANCO-AMÉRICAIN car malgré le fait que le français soit absent de leur domicile, on peut déceler chez elles une affiliation franco-américaine, aussi faible soit-elle. Le groupe FRANCO-AMÉRICAIN comptait maintenant 273 répondants.

FIGURE 3  
Les groupes FRANCO-AMÉRICAIN et AUTRE



Maintenant, examinons de plus près les répondants faisant partie du groupe FRANCO-AMÉRICAIN. C'est un groupe très diversifié du point de vue du français parlé par les parents. On propose la création de trois sous-groupes afin de mieux saisir la question du français parlé par les parents et les effets possibles que cela aura sur les comportements linguistiques des répondants et leurs identifications (Figure 4).

FIGURE 4  
Les milieux à francités variables:  
les trois sous-groupes du groupe FRANCO-AMÉRICAIN



Le premier sous-groupe contient trois cas possibles: celui où aucun parent ne parle français mais s'identifie à la communauté franco-américaine, les cas où un des parents parle un peu français et les cas où les deux parents parlent un peu français. Ce groupe définit un MILIEU À FAIBLE FRANCITÉ et contient 94 répondants. Le second sous-groupe contient deux cas possibles: celui où seulement un des parents parle français et les cas où l'un des parents parle français et l'autre, un peu. Ce groupe définit un MILIEU À MOYENNE FRANCITÉ et contient 125 répondants. Le troisième sous-groupe contient les cas dont les deux parents parlent français. C'est le MILIEU À FORTE FRANCITÉ et il contient 54 répondants. On va examiner de près ces sous-groupes dans le cadre d'une comparaison intergénérationnelle au chapitre 6.

### **3.6 Opérations statistiques**

Nous avons fait diverses opérations statistiques dans le but d'enrichir notre analyse. On a créé plusieurs tableaux croisés pour la plupart des questions portant sur les milieux à faible, moyenne et forte francités. Nous avons aussi produit des tableaux croisés en mettant l'accent sur le français langue parlée par les répondants. Toutefois, ces croisements n'ont pas livré les résultats attendus: l'incidence du français parlé par les répondants ou leur famille n'a pas beaucoup d'impact sur les résultats. À plusieurs reprises, les différences soulignées n'étaient guère significatives. Cependant, quelques croisements qui ont fait voir un véritable effet de la francité des répondants sur les autres dimensions de l'enquête seront évoqués dans les chapitres 5 et 6.

## 4. LA FAMILLE: LIEU DE FRANCITÉ

*“The only way that it [being of French descent] affects me is that nobody can say my last name correctly”  
(Répondant 170).*

Ce chapitre présente les jeunes Franco-Américains de Berlin. Par leur témoignage, les répondants révèlent la présence du français chez leurs parents, grands-parents et d'autres membres de leur famille élargie de part et d'autre de la frontière canado-américaine. L'univers socio-linguistique des répondants est révélé. Cette partie introductive agira comme toile de fond de notre étude.

### 4.1 Un aperçu biographique des répondants

Au départ, un bref portrait biographique des répondants est de mise. On vise donc à approfondir notre connaissance des adolescents Franco-Américains, sujets de notre analyse, en prêtant attention à leurs noms et prénoms, âges et lieux de naissance. Ce sont des informations de base sur les filiations et l'héritage culturel des répondants. Ceci est à la première étape qui nous permettra par la suite de dresser un portrait de l'identité culturelle des répondants.

#### 4.1.1 Les noms et prénoms

Les répondants, comme nous tous, ont hérité un nom qui leur fut imposé par l'origine de leurs parents. Ils ont hérité aussi d'un prénom qui informe sur l'identité des parents. Cette information de base est une indication du contexte culturel dans lequel ils grandissent.

La majorité des répondants (61,1%) ont des noms d'origine française. On retrouve au sein de notre échantillon des noms tels que *Baillargeon, Blanchette, Boucher, Dubé, Laflamme, Poulin, Roy, etc.*

La très grande majorité des prénoms (87,8%) sont par contre d'origine non française. D'emblée, on aurait anticipé une abondance de prénoms français compte tenu de la place du français comme langue parlée dans les foyers de Berlin ou tout au moins de prénoms qui sont utilisés dans les deux langues (par exemple: *Alexandre, Paul, Simon, etc.*) dû à l'hésitation de plusieurs familles franco-américaines entre le désir de sauvegarder leur héritage français et de s'intégrer à la majorité. Cependant, on constate au contraire la présence de prénoms très anglais tels que *Tiffany, Candace, Kimberly, Kayleigh, etc.* En tout, seulement 11,1% des prénoms (par exemple: *Joel, Melanie, Nicole, Christine, etc.*) pourraient être qualifiés de « bilingues ».

Il n'y a que quelques répondants (1,1%) qui portent des prénoms français tels que *Jacques* ou *Céline*. Dans le passé, il existait sans doute une plus grande proportion de prénoms d'origine française. Un aperçu de l'annuaire de 1972 de l'école secondaire Notre-Dame révèle en effet une plus grande proportion de prénoms français. On y retrouve des exemples tels « *Marcelle, Denise, Jacqueline, Maurice, Colette, etc.* »

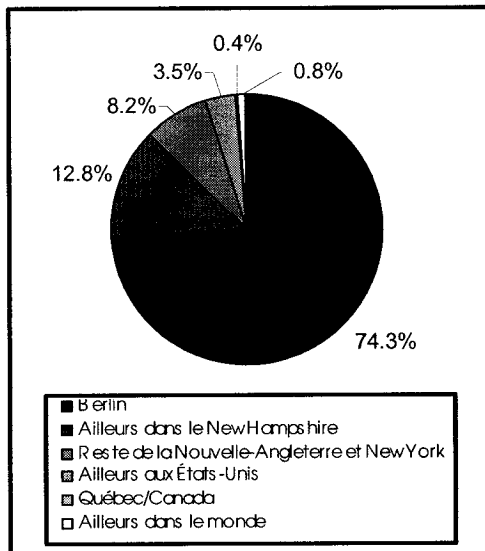
La comparaison entre les noms et les prénoms des répondants fait voir un contraste assez marqué entre l'abondance des prénoms d'origine anglaise et autre et des noms d'origine française. Elle démontre bien le détournement de la communauté, soit son assimilation à la culture américaine qui est en cours depuis la deuxième moitié du vingtième siècle et dont la cadence s'est accélérée depuis les années 1970.

Les accents de la langue française sont mis à l'écart dans la très grande majorité des cas. Ils se font rares lorsque les répondants écrivent leur nom. À titre d'exemple, des noms tels que Dubé et Gagné sont écrits sans accent. Vues comme un détail sans importance pour certains, la présence ou, dans ce cas, l'absence d'accents offre des indices au sujet de l'identité des répondants. Le fait que les accents se fassent rares, et pour les noms, et pour les prénoms, en est une indication.

#### 4.1.2 La date et le lieu de naissance

L'âge des participants varie entre 14 et 19 ans. En moyenne, le répondant ayant participé à ce questionnaire est âgé de 15,8 ans. Environ trois quart (74,3%) des répondants du groupe FRANCO-AMÉRICAIN sont nés à Berlin (Figure 5).

FIGURE 5  
Le lieu de naissance des répondants  
du groupe FRANCO-AMÉRICAIN



Parmi les autres, 12,8% sont nés ailleurs au New Hampshire (principalement dans les villes de Lancaster, Nashua, Manchester, Concord et Hanover). En tout, 87,1% des

répondants sont nés dans le New Hampshire. Enfin, 8,2% ont vu le jour dans un des États de la Nouvelle-Angleterre ou dans l'État de New York, 3,5% sont nés ailleurs aux États-Unis, 0,4% sont nés au Canada et 0,8% sont nés ailleurs dans le monde. Évidemment, l'immigration en provenance du Canada n'est plus ce qu'elle était autrefois. On ne retrouve plus la mouvance qui a caractérisé l'époque de la Grande Émigration.

Bref, le répondant typique (caractérisé à grands traits), porte un nom français, un prénom clairement anglais, est né à Berlin, est âgé de 16 ans et fait partie en moyenne de la 4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> génération née à Berlin<sup>7</sup>.

#### **4.2 Les parents à travers les yeux des répondants**

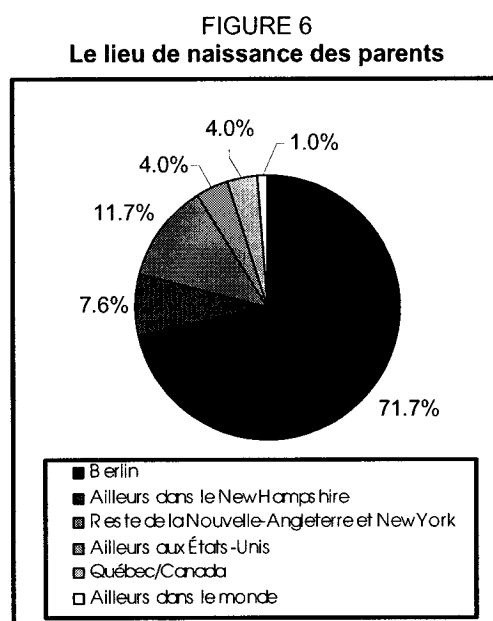
Afin de parfaire le portrait biographique des répondants, on a cru important d'inclure certaines informations biographiques sur leurs parents. L'information obtenue nous a permis de réaliser une comparaison intergénérationnelle sur le lieu de naissance et plus tard dans l'étude, sur le français parlé par les parents et sur leurs sentiments d'appartenance à la culture franco-américaine. En dernier lieu, il est important de souligner que l'information sur les parents est de source indirecte puisqu'elle provient des répondants eux-mêmes. Cela introduit sans doute un facteur de subjectivité. L'effet sera à notre avis assez minime en ce qui concerne les données sur la langue ou le lieu de naissance. Il pourrait être plus grand en ce qui concerne l'identification.

---

<sup>7</sup> Pour en arriver à ce résultat, on se base sur le fait que vers 1860, les Canadiens français habitent déjà Berlin. Cependant, le « boom » migratoire débute vers 1875. Les jeunes visés par notre questionnaire sont nés au début des années 1980. En allouant en moyenne 30 années par génération, nous concluons que ces jeunes font partie de la 4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> génération. Les racines locales des répondants sont donc anciennes.

#### 4.2.1 Lieu de naissance

Les proportions des lieux de naissance des parents sont approximativement les mêmes que celles des répondants, hormis quelques légères différences. La majorité des parents (71,7%) sont nés à Berlin, 7,6% ont vu le jour dans le New Hampshire et 11,7% sont nés ailleurs en Nouvelle-Angleterre ou dans l'État de New York. Enfin, 4,0% sont nés ailleurs aux États-Unis, 4,0% au Canada et 1,0% ailleurs dans le monde (Figure 6).



À notre avis, le peu de différence des proportions des lieux d'origine entre les répondants et leurs parents démontre que de moins en moins de personnes mettent le cap sur Berlin. Ceci ne surprend guère, lorsqu'on se rappelle que la population de cette ville à industrie unique a chuté de 42% depuis 1960.

#### 4.2.2 Vos parents parlent-ils français?

Nous avons demandé aux répondants de nous indiquer si leurs parents parlent français. Les répondants devaient choisir entre trois réponses possibles (oui, non, un peu) pour

leur mère et de même que pour leur père. Le tableau 6 trace le portrait linguistique des parents des répondants que nous avons inclus dans le groupe FRANCO-AMÉRICAIN.

TABLEAU 6  
Le français: langue parlée chez les parents

<b>PÈRE</b>	<b>MÈRE</b>			<b>Total</b>
	<b>Non</b>	<b>Un peu</b>	<b>Oui</b>	
<b>Non</b>	5,9% (16) <sup>8</sup>	11,7% (32)	12,5% (34)	30,1% (82)
<b>Un peu</b>	11,0% (30)	5,9% (16)	7,7% (21)	24,6% (67)
<b>Oui</b>	14,7% (40)	11,0% (30)	19,8% (54)	45,5% (124)
<b>Total</b>	31,6% (86)	28,6% (78)	40,0% (109)	100,0% (273)

Au total, 40% des mères parlent français, 28,6% le parlent un peu et 31,6% ne le parlent pas. On y retrouve approximativement les mêmes proportions chez les pères, soit 45,5% qui parlent français, 24,6% qui parlent un peu et 30,1% qui ne le parlent pas<sup>9</sup>.

Approximativement un répondant sur cinq (19,8%) provient d'un milieu où les deux parents parlent français, 18,7% des répondants proviennent d'un milieu où l'un des parents parle français et l'autre un peu et 27,2% des répondants proviennent d'un milieu où un des deux parents parle français. Dans 5,9% des cas, les deux parents parlent un peu français. Et en dernier lieu, 22,7% des répondants proviennent d'un milieu à faible francité où le français n'est parlé qu'un peu par un des parents.

Dans 65,6% des cas, au moins un des parents parle français. Sous cet angle, la famille s'avère donc pour plusieurs comme un lieu de francité. Le français est donc présent à intensités variables dans la majorité des foyers des jeunes. Quelle est la part de cet

<sup>8</sup> Ce sont les 16 répondants dont les parents ne parlent pas français mais expriment des liens à la communauté franco-américaine.

<sup>9</sup> Ce pourcentage devrait être plus élevé car il y a des parents qui ne parlent pas français aujourd'hui mais qui le parlaient dans leur jeunesse. Pour les mères qui ne le parlent plus (31,6%), le quart d'entre elles parlaient français lors de leur jeunesse et la moitié le parlaient un peu. Parmi les pères qui ne le parlent plus (30,1%), une faible minorité ont parlé français durant leur jeunesse mais plus de la moitié le parlaient un peu. Les témoignages des répondants révèlent donc que certains parents qui parlaient français durant leur enfance ne le font plus aujourd'hui.

héritage reçue par les répondants? Est-ce que les parents ont appris le français à leurs enfants? Quelle est la vraie place du français au domicile? Les réponses à ces questions apparaîtront plus tard dans notre étude.

#### **4.2.3 S'identifient-ils comme Franco-Américains?**

D'après les répondants, environ une mère sur quatre (25,3%) s'identifierait comme « Franco-Américaine » et 28% d'entre elles s'identifient en partie à cette appellation. Cependant, 46,7% des mères ne s'identifient pas comme « Franco-Américaine ». En ce qui concerne les pères, 33,5% se considèrent « Franco-Américain » et 22,6% s'identifient en partie à cette dénomination. Enfin, 44% ne se considèrent pas « Franco-Américain ».

En comparant ces résultats avec ceux obtenus pour la question portant sur le français langue parlée, on observe qu'il y a plus de pères et de mères qui parlent français que de parents qui s'identifient, d'après leurs enfants, comme « Franco-Américain ». Ainsi le nombre de locuteurs francophones dépasse largement celui des personnes s'identifiant à la communauté franco-américaine. Cela pourrait certes traduire une réalité selon laquelle le caractère francophone de la communauté s'exprimerait davantage par la langue que par l'identité. Toutefois, il est plus probable que les jeunes n'ont pas compris le terme « Franco-Américain » que nous leur avons imposé<sup>10</sup>.

---

<sup>10</sup> Lorsque nous leur avons posé la question, nous avons en effet privilégié le terme « Franco-Américain », qui à notre avis est plus englobant que les autres appellations (Canadien français, Américain d'ascendance canadienne-française, Américain d'ascendance française, etc.) Cependant, il est fort possible que des répondants soient de l'avis que leur mère ou leur père ne s'identifient pas comme « Franco-Américain » mais plutôt comme « Canadien français » et par la suite n'aient pas répondu positivement à la question.

### **4.3 Les grands-parents et la famille élargie**

Quelle est la présence de la langue française et la culture franco-américaine chez les grands-parents des répondants? Qu'en est-il des autres membres de la famille des répondants qui habitent de part et d'autre de la frontière canado-américaine?

#### **4.3.1 La présence du français chez les grands-parents**

Environ 39% des jeunes qui ont participé à l'enquête proviennent d'une famille où les deux grands-pères parlent français, 47,4% répondants où un des grands-pères le parle et 13,5% n'ont aucun grand-père qui parle français.

Par ailleurs, 45,7% des répondants ont deux grands-mères qui parlent français, 47,3% dont une grand-mère qui parle français et seulement 7% des répondants n'ont aucune grand-mère qui parle français.

Les grands-parents sont donc très francophones, plus francophones même que les parents des répondants. Les chiffres le démontrent: 86,4% des répondants ont au moins un grand-père qui parle français et 93% des répondants ont au moins une grand-mère qui parle français.

Il est intéressant de noter que les répondants du groupe AUTRE ont des racines canadiennes-françaises toutes aussi fortes. Un peu plus d'une personne sur trois (36,7%) possède au moins un grand-père qui parle français et 45% ont au moins une grand-mère qui parle français. On constate donc que chez le groupe AUTRE, le français est aussi très présent chez les grands-parents.

#### **4.3.2 La présence du français chez la famille élargie de part et d'autre de la frontière<sup>11</sup>**

Quelle est la présence du français dans les familles élargies des répondants? Est-elle répandue chez les autres membres de la famille: les frères, soeurs, oncles, tantes, cousins et cousines? Leur réponse à cette question révèle que la présence du français est en effet importante.

Le français est présent à intensités variables dans toutes les familles élargies des 273 répondants du groupe FRANCO-AMÉRICAIN. Plus de 70% des répondants du groupe AUTRE comptent aussi des membres francophones dans leur famille. Bref, on ne retrouve que 20 répondants au total qui n'ont pas de membres francophones dans leur famille. La majorité de ces répondants sont nés ailleurs en Nouvelle-Angleterre ou aux États-Unis et habitent Berlin depuis peu de temps. Le français est donc présent dans presque toutes les familles. On ne peut pas affirmer que cette présence est forte dans tous les cas mais il est clair que le milieu familial est lieu d'une certaine francité.

La proportion des familles où le français est présent est d'autant plus élevée qu'à travers les années, la communauté franco-américaine de Berlin s'est mélangée avec les autres groupes ethniques présents dans la ville par l'entremise des mariages mixtes. Cependant, l'exogamie représentera aussi un des facteurs principaux qui a contribué à l'assimilation de la communauté franco-américaine.

---

<sup>11</sup> Environ deux répondants sur cinq (41,1%) du groupe FRANCO-AMÉRICAIN ont de la parenté qui réside au Canada. La très grande majorité habite le Québec. Deux villes se singularisent: Montréal et Sherbrooke. Les lieux privilégiés ensuite sont l'Estrie (Coaticook, Magog et le Lac Mégantic), la Beauce et Québec. Dans une moindre mesure, les répondants ont de la parenté qui habite en Ontario et enfin quelques répondants ont de la parenté qui habite le Manitoba, l'Alberta, la Colombie-Britannique, l'Île-du-Prince-Édouard et le Nouveau-Brunswick. Toutefois, seulement 22,7% des répondants du groupe FRANCO-AMÉRICAIN vont au Québec/Canada pour visiter des membres de leur famille et ce en moyenne une fois par année.

Le fait franco-américain fait donc partie de la vie de presque tous les résidents de Berlin. Comme une pieuvre, les tentacules de la Franco-Américanie touchent la quasi-totalité de la population de cette ville industrielle d'environ 10 000 âmes.

#### **4.3.3 Les autres liens avec le Québec/Canada**

La très grande majorité des répondants (72,2%) ne s'intéressent pas aux discussions ou aux nouvelles portant sur le Québec. La majorité des répondants professent un manque d'intérêt pour ce sujet. Les informations sur le Québec ne les touchent pas et n'affectent pas leur vie alors pourquoi prêter attention à ces choses, se disent-ils? Bref, les répondants réitèrent le fait qu'ils n'habitent pas le Québec et par conséquent, ils ne s'intéressent pas aux nouvelles d'un autre pays. Cependant, une certaine curiosité alimente le désir chez quelques répondants d'en savoir davantage sur leurs voisins du nord. Ces derniers veulent approfondir leurs connaissances sur ce sujet afin de maintenir contact avec leur héritage.

Toutefois, 74,4% des répondants ont indiqué qu'ils se rendaient au Québec pour des raisons autres que des visites familiales. Leurs lieux de prédilection sont Coaticook (environ 2 heures et demi de route), Sherbrooke (environ 3 heures de route) et Montréal (environ 3 heures et demi de route). Ce sont les trois villes québécoises les plus fréquentées par les répondants.

Il y a deux raisons principales pour le déplacement des répondants vers le Québec/Canada : les voyages et le magasinage (Tableau 7). Il va sans dire que la faiblesse du dollar canadien crée un climat favorable pour les Américains qui se rendent au Canada. Les répondants indiquent que les déplacements vers le Canada sont de courte et de longues durées. Ils révèlent qu'ils y vont parfois pour des petites

randonnées d'une journée et à d'autres moments, ils vont en famille pour plus longtemps. Par ailleurs, les répondants citent des lieux de prédilection comme le Zoo de Granby et le parc d'amusement La Ronde à Montréal.

TABLEAU 7  
Les raisons du déplacement vers le Québec/Canada

	Les activités	Le nombre de mentions	%
1	Vacances, périples, visites	116	26,0
2	Magasinage	99	22,2
3	Le Zoo de Granby	36	8,1
4	L'alcool et les bars	32	7,2
5	Les parties du Canadien de Montréal	31	7,0
6	Le parc d'amusement La Ronde	24	5,4
7	Les concerts au Centre Bell	24	5,4
8	Achat de l'équipement de hockey	12	2,7
9	Des clubs de danseuses	11	2,5
10	Les Expos de Montréal	10	2,2
11	Les tournois de hockey	9	2,0
12	Autres activités	41	9,3
Total		445	100,0

Les jeunes mettent aussi le cap sur la Belle Province pour fins de consommation d'alcool. Puisque l'âge de la maturité est 21 ans au New Hampshire et 18 ans au Québec, plusieurs adolescents se dirigent vers le nord pour faire la fête. Certains admettent aussi fréquenter des bars de danseuses lorsqu'ils sont sur le territoire québécois. La présence de ces bars et le fait que l'âge légal pour les fréquenter est de 18 ans fait du Québec un endroit beaucoup plus libéral. Ces éléments contribuent sans aucun doute à l'image permissive du Québec que véhiculent les répondants. À cela s'ajoute le fait que Radio-Canada qui est en ondes à Berlin montre plus souvent que les stations américaines de la nudité, un fait qui n'échappe pas à l'attention des adolescents.

Un autre attrait du Québec est le Centre Bell et les nombreux concerts qui y sont tenus en ce lieu. On soupçonne que pour certains Berlinois, Montréal s'avère le choix idéal pour assister à des concerts de groupes *rock* de l'heure.

Enfin, Il ne faut pas passer sous silence l'importance du hockey à Berlin, ville qui possède le sobriquet *Hockey Town USA*. L'école secondaire de Berlin a des équipes masculines et féminines de hockey pour les niveaux juniors et seniors. Bon nombre d'adolescents se déplacent donc vers le Québec pour participer à des tournois, se procurer de l'équipement de hockey et pour assister aux parties du Canadien. Nous soupçonnons que chez les adeptes du hockey, deux clubs y retiennent plus particulièrement l'attention, le Canadien de Montréal et les Bruins de Boston puisque les deux métropoles se situent à peu près à la même distance de Berlin.

Les répondants mettent le cap sur le Québec principalement pour magasiner, voyager ou participer à des activités sportives. Ils vont au Québec pour s'y promener dans les villes et non nécessairement pour visiter des membres de leur famille ou pour se retremper dans la francophonie. Malgré ceci, le Québec fait partie de l'espace de vie de plusieurs répondants.

## 5. LE FRANÇAIS, LANGUE D'USAGE: CONTEXTES ET POINTS DE VUE

*"My aunts, uncles, parents and grandparents all speak French.  
I would like to be able to join in on the conversation"  
(Répondant 35).*

Les pages qui suivent portent sur les contextes du français langue parlée chez les répondants et leurs points de vue sur son usage. On révèle au départ les proportions des répondants qui parlent français. On examine ensuite les contextes propres au français parlé, les interlocuteurs des répondants et les sentiments de ces derniers au sujet de la langue française. Les attitudes des répondants à l'égard du français constituent la dernière partie de ce chapitre. On y voit comment les répondants se positionnent face à des énoncés portant sur l'utilité et l'importance du français aux États-Unis.

### **5.1 Le français: langue parlée chez les répondants?**

Les adolescents Franco-Américains parlent-ils français? Lorsque la question est posée de façon simple aux répondants du groupe FRANCO-AMÉRICAIN, 26 répondants (9,5%) déclarent qu'ils parlent français, 146 répondants (53,5%) affirment qu'ils le parlent un peu et 101 répondants (37%) ne parlent pas français. D'emblée, on voit qu'à peine un répondant sur dix parle français. C'est un résultat, de beaucoup inférieur à celui de leurs parents, qui témoigne de la perte de vitesse du français dans la communauté.

Trois réponses possibles étaient offertes à la question portant sur le français, langue parlée. La catégorie « un peu » s'avère plus difficile à interpréter. Nous sommes convaincus que parmi le bloc de 53,5% qui parlent « un peu » français, il y a des répondants qui parlent à peine français et d'autres qui le parlent beaucoup plus mais qui

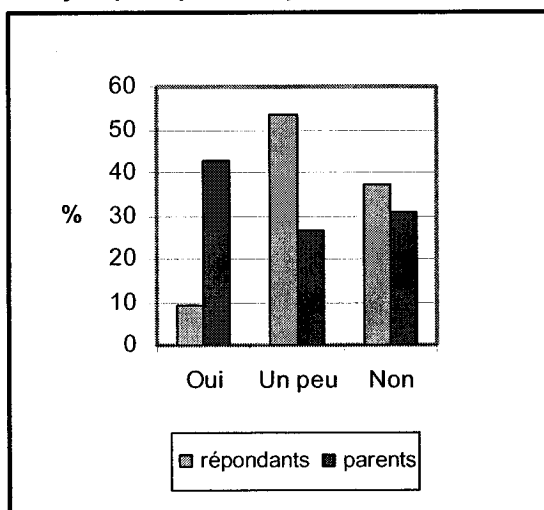
sous-estiment leurs capacités. Il faut donc utiliser les réponses à cette question avec une certaine prudence. D'autres questions nous ont heureusement permis de mesurer la connaissance du français avec plus de précision. Nous y reviendrons.

À titre de comparaison, chez le groupe AUTRE, 51 répondants (73,9%) ne parlent pas français, 17 répondants (24,6%) le parlent un peu et un seul répondant (1,5%) parle français.

## 5.2 Le français: une comparaison intergénérationnelle

Trois questions portent directement sur le français langue parlée. On demande successivement au répondant si sa mère, son père et lui-même parlent français. Ces questions livrent des résultats fort intéressants qui alimentent des comparaisons intergénérationnelles (Figure 7). Il ne faut pas oublier cependant que les réponses à ces questions sont basées sur les perceptions des répondants. Elles nous informent sur la façon dont ces derniers se représentent la réalité.

FIGURE 7  
Le français parlé par les répondants et leurs parents



Comme l'indique la figure 7, chez la totalité des parents (546 personnes), 42,7% parlent français, 26,6% le parlent un peu et 30,8% ne le parlent pas. Chez leurs enfants, par contre, les proportions ne sont pas les mêmes, puisque seulement 9,5% des répondants disent parler français, 53,5% un peu et 37% ne parlent pas français. Ces chiffres témoignent hors de tout doute du recul de la connaissance et de l'utilisation de la langue française d'une génération à l'autre. Entre la génération des parents et celle des adolescents, le pourcentage de ceux qui parlent français chute de 33,2 points de pourcentage.

À Berlin, la génération des parents est souvent perçue comme étant la dernière à bien connaître le français. Ce fait nous a été réitéré à maintes reprises lors de nos entretiens avec des chefs de file de la communauté franco-américaine qui se perçoivent comme dinosaures en voie de disparition.

La majorité des personnes de cette génération ont reçu une éducation bilingue en français et en anglais<sup>12</sup>. Les répondants, dont la majorité sont nés au milieu des années 1980, n'ont pas reçu une éducation bilingue comme leurs parents puisque la dernière école paroissiale bilingue de Berlin a fermé ses portes en 1972. La conséquence majeure se voit dans les réponses à la question sur le français, langue parlée. Faute d'institutions pour en assurer le maintien, la langue française est maintenant plutôt transmise de bouche à oreille entre générations. Sa survie est loin d'être assurée.

---

<sup>12</sup> Ceux qui sont nés à Berlin vers le milieu des années 1950 ont grandi avec les écoles paroissiales bilingues et les institutions franco-américaines. Ces institutions ont fermé leurs portes vers la fin des années 1960 et le début des années 1970. Aujourd'hui, les locuteurs francophones à Berlin sont donc âgés en moyenne de plus de 40 ans. Dans plusieurs autres communautés franco-américaines, ce ne sont que les membres du troisième âge qui parlent français. Berlin se singularise donc parmi les communautés franco-américaines.

Regardons maintenant l'influence jouée par la connaissance du français des parents sur les répondants. Les jeunes qui proviennent d'un milieu à faible francité se divisent en deux: une moitié ne parle pas français et l'autre le parle un peu (Tableau 8). Seulement 3,2% des répondants provenant d'un milieu à faible francité parlent français. On voit déjà un lien entre la connaissance du français chez les parents et leurs enfants. La majorité des répondants (51,2%) qui proviennent d'un milieu à moyenne francité parlent un peu français. On y trouve chez ce groupe, 39,2% des répondants qui ne parlent pas français alors que 9,6% le parlent. Et en dernier lieu, 20,4% des répondants provenant d'un milieu à forte francité, parlent français. Ce pourcentage, assez faible, surprend. On s'attendrait normalement à une plus forte incidence du français considérant que les deux parents parlent français.

TABLEAU 8  
La comparaison du français parlé entre parents et enfants<sup>13</sup>

<i>Français parlé, parents</i>	<i>Milieu à faible francité</i>	<i>Milieu à moyenne francité</i>	<i>Milieu à forte francité</i>	<i>Total</i>
<i>Français parlé, répondants</i>				
Non	46 (48,9%)	49 (39,2%)	6 (11,1%)	101 (37,0%)
Un peu	45 (47,9%)	64 (51,2%)	37 (68,5%)	146 (53,5%)
Oui	3 (3,2%)	12 (9,6%)	11 (20,4%)	26 (9,5%)
Total	94 (100,0%)	125 (100,0%)	54 (100,0%)	273 (100,0%)

On retrouve donc de plus fortes proportions de répondants qui parlent français dans les milieux à moyenne et à forte francité. Ces résultats démontrent clairement l'influence du milieu chez les répondants. En d'autres mots, l'influence de la famille est cruciale dans

<sup>13</sup> Tel que mentionné dans le chapitre portant sur la méthodologie, nous avons formé trois sous-groupes à partir du groupe FRANCO-AMÉRICAIN. Le premier groupe contient les cas où aucun parent ne parle français, les cas où un des parents parle un peu français et les cas où les deux parents parlent un peu français. Ce groupe porte le nom de MILIEU À FAIBLE FRANCITÉ. Le second groupe contient les cas où un des parents parle français et les cas où l'un des parents parle français et l'autre, un peu. Ce groupe porte le nom de MILIEU À MOYENNE FRANCITÉ. Le troisième groupe contient les cas dont les deux parents parlent français. C'est le MILIEU À FORTE FRANCITÉ. En tout, 94 répondants proviennent d'un MILIEU À FAIBLE FRANCITÉ, 125 d'un MILIEU À MOYENNE FRANCITÉ et 54 d'un MILIEU À FORTE FRANCITÉ.

la transmission du français. Le tableau 8 démontre le lien qui existe entre la connaissance du français chez les parents et en l'occurrence chez leurs enfants.

### 5.3 Le français: langue que l'on désire apprendre?<sup>14</sup>

Plus de la moitié des répondants (52%) qui ne parlent pas français dans le groupe FRANCO-AMÉRICAIN ne désirent pas apprendre cette langue, 18,4% veulent l'apprendre et 29,6% s'y intéressent, mais seulement si la connaissance de cette langue s'avèrera bénéfique pour leurs carrières. On constate que le français est vu comme une langue inutile, difficile et désuète chez les répondants qui ne veulent pas l'apprendre. Bref, on peut même penser que certains répondants ont honte de cette langue qui, à leur avis, appartient au passé. Parmi ceux qui veulent apprendre le français, la raison principale est pour communiquer avec les membres de leur famille.

- *"My aunts, uncles, parents and grandparents all speak French. I would like to be able to join in on the conversation."*

- *"It's my heritage and all my relatives speak French. I would really like to know what they are saying."*

- *"Because my family is **Canadien**"*

- *"...to tell what my parents are speaking."*

Le thème de la famille apparaît à maintes reprises dans les propos des répondants. Plusieurs d'entre eux veulent apprendre le français afin de l'utiliser avec des membres de leur famille, dont les parents et les grands-parents.

Enfin, il y a ceux qui sont prêts à apprendre le français mais seulement si cela s'avèrera utile. Ces répondants assignent plutôt une valeur utilitaire et non culturelle au français. Le lien entre le français et leur héritage semble être moins important pour les

---

<sup>14</sup> Cette question s'adresse aux 101 répondants du groupe FRANCO-AMÉRICAIN qui ne parlent pas français.

répondants. Dans une moindre mesure, quelques répondants disent qu'ils préfèrent apprendre l'espagnol au lieu du français car la connaissance de cette langue leur sera plus utile.

Ceci ne surprend guère. Bien sûr, l'espagnol est une langue minoritaire mais elle s'impose de plus en plus dans l'espace public nord-américain. Les Hispaniques ont aujourd'hui leurs écoles bilingues (immersion parallèle). En l'année 2000, 657 000 jeunes étudiaient l'espagnol aux États-Unis, contre 179 000 en 1960 (Piekarec, 2001). Plusieurs Américains craignent aujourd'hui la montée des Latinos comme ils ont craint les Franco-Américains durant les trois premières décennies du vingtième siècle.

#### 5.4 Les interlocuteurs en français

Qui sont les interlocuteurs des répondants lorsqu'ils s'adressent en français? Parlent-ils souvent français à leurs parents? Avec leurs grands-parents? Avec d'autres membres de la famille? Avec des amis? Le tableau 9 trace le portrait du français parlé en famille.

TABLEAU 9  
Le français et la famille: interlocuteurs et fréquences

	Toujours	Souvent	Parfois	Jamais	Total <sup>15</sup>
Mère	3,1% (4)	6,2% (8)	42,3% (55)	48,5% (63)	100% (130)
Père	2,3% (3)	9,8% (13)	42,1% (56)	45,9% (61)	100% (133)
Grand-mère	5,1% (7)	18,2% (25)	48,9% (67)	27,7% (38)	100% (137)
Grand-père	3,4% (4)	11,9% (14)	38,1% (45)	46,6% (55)	100% (118)
Frères et sœurs	0,8% (1)	3,4% (4)	20,2% (24)	75,6% (90)	100% (119)
Oncles et tantes	0% (0)	6,0% (8)	47,8% (64)	46,3% (62)	100% (134)

<sup>15</sup> Entre 118 et 137 répondants ont complété les questions de cette partie du questionnaire, qui s'adressait à ceux d'entre eux *who do speak French*. Leur nombre dépasse largement celui des 26 qui indiquaient parler français, mais il est légèrement inférieur à celui des personnes qui disaient le parler un peu (146). Ces personnes sont vraisemblablement celles qui parlent véritablement le français.

### 5.4.1 Les parents

Parmi les locuteurs du français, seulement 3,1% parlent « toujours » français avec leur mère. On y trouve sensiblement la même proportion (2,3%) en ce qui concerne les pères. Quelque 6,2% des répondants parlent « souvent » français avec leur mère comparativement à 9,8% en ce qui concerne les pères. Presque la moitié d'entre eux, soit 42,3% parlent « parfois » français avec leur mère et 42,1% avec leur père. Enfin, presque la moitié (48,5%) des répondants ne parlent « jamais » français avec leur mère. On y retrouve approximativement le même résultat en ce qui concerne les pères (45,9%).

Bref, on ne trouve que quelques répondants qui parlent français avec leurs parents sur une base régulière. Dans la majorité des cas, lorsque le français est parlé entre enfant et parent, il prend la forme d'expressions connues, de bouts de phrases ou de mots français prononcés de temps à autre.

Le tableau 9 démontre, sans l'ombre d'un doute, que chez les répondants, la présence du français au domicile est faible. Plusieurs parents qui connaissent le français ne le parlent pas avec leurs enfants. Cela est le fruit d'une décision prise dans le passé par la majorité des membres de la communauté franco-américaine (autant à Berlin que dans les autres communautés franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre) qui désiraient voir leurs enfants maîtriser l'anglais afin de s'insérer dans la société américaine et d'y participer activement. Sarah Bélanger, une jeune étudiante du Collège Colby de Waterville, au Maine, réfléchit sur le fait qu'elle a grandi dans une famille francophone sans avoir appris le français; réalité bien connue chez plusieurs jeunes Franco-Américains.

***I cannot decide who failed who. Madeline and Leo sent my mother and her three sisters to French Catholic schools. Despite the fact that my mother still speaks her “native” tongue, all I learned growing up were a few phrases that I cannot recognize as written words. For so long just being American was good enough. I wasn’t French. My family was French. Mémères and Pépères were French, but I was not French*** (Bélanger, 2001: 2).

La mobilité géographique et professionnelle va de pair avec l’assimilation linguistique. Cela est vrai pour tous les groupes minoritaires. « *Often the desire to get ahead impelled second – and third – generation Americans to dissociate themselves from a low-status ethnic group and its betraying accent* » (Brault, 1986: 170). Pour plusieurs Franco-Américains, c’était là le prix à payer pour échapper à la misère des « Petits Canadas ». Plusieurs émigrés et leurs enfants ont délibérément choisi de s’assimiler à la société américaine. Ceci n’est pas perçu par eux comme étant un échec mais bien au contraire comme étant une réussite (Roby, 2000). Plusieurs Franco-Américains n’ont pas l’impression d’avoir perdu quelque chose. Leur identité est complète et n’inclut pas une culture qui appartenait à leurs ancêtres.

Malgré le fait que les Franco-Américains se sont assimilés rapidement à la société américaine à partir de la Deuxième Guerre mondiale, ils ont été capables de maintenir leur langue plus longtemps que plusieurs autres groupes minoritaires. La religion et la famille ont sans doute aidé à maintenir la langue et la culture. Toutefois, leur culture différente a souvent contribué à leur isolement de la société américaine et a fait en sorte que les Franco-Américains ont souvent été perçus comme groupe culturel de statut socio-économique inférieur, qui accusait un retard dans la société hôte (Brault, 1986). S’efforcer de maintenir la langue française et la culture franco-américaine à partir de la deuxième moitié du vingtième siècle s’avère dans ce contexte un couteau à deux tranchants. Brault résume bien l’enjeu.

**Au début, nos chefs nous ont exhortés à construire des citadelles en Nouvelle-Angleterre. Chaque famille, chaque paroisse, chaque « Petit Canada » devait se barricader contre l'ennemi qui voulait nous faire du mal [...]. Mais, assez tôt, bon nombre de Franco-Américains ont pris la décision de ne pas devenir les Amish ou les Mennonites de la Nouvelle-Angleterre. Ils n'avaient pas émigré du Québec pour échapper à des persécutions ou pour ne pas prendre part à la vie américaine. Ils étaient venus pour améliorer leur situation pécuniaire et pour réclamer leur part de l'abondance américaine (Brault, 1995: 285).**

L'économie, rappelons-le, occupe un rôle prédominant dans les changements culturels. Certains parents ont décidé de ne pas apprendre le français à leurs enfants afin de leur éviter les mêmes difficultés qu'ils auront connues dans leur enfance. Il nous a été révélé dans nos entrevues que certains parents utilisaient même le français entre eux comme langue secrète afin de communiquer sans que leurs enfants puissent décoder le message!

#### **5.4.2 Les grands-parents**

En ce qui concerne les grands-parents, la dynamique est très différente. Les liens entretenus entre la génération des grands-parents et celle des répondants sont révélateurs des transformations linguistiques et culturelles qui s'opèrent chez la communauté franco-américaine à Berlin car dans plusieurs cas les grands-parents ont tendance à mieux s'exprimer en français et les répondants privilégient l'anglais comme langue de communication. Cependant, nos données révèlent que les répondants parlent davantage français à leurs grands-parents qu'à leurs parents. La génération des parents connaît bien l'anglais mais cela n'est pas toujours vrai pour la génération des grands-parents. Il en résulte que plusieurs répondants doivent parler français pour communiquer avec leurs grands-parents ou utiliser leurs parents comme traducteurs. Ainsi, la génération des parents évolue entre celle des grands-parents et des

répondants, soit entre le passé très francophone et l'avenir qui se déroule de plus en plus en anglais. À la lumière de ces résultats, on comprend mieux pourquoi plusieurs personnes à Berlin perçoivent la génération des parents comme étant la dernière à connaître le français.

Contre toute attente, on retrouve sensiblement les mêmes proportions de jeunes qui parlent « toujours » français avec leurs parents et grands-parents. En d'autres mots, à peine 3,4% des jeunes parlent « toujours » français avec leurs grands-pères. Cette proportion augmente à 5,1% pour les grands-mères. Nous avons vu préalablement que 6,2% des répondants parlent « souvent » français à leur mère et 9,8% à leur père. Ces taux augmentent à 18,2% pour les grands-mères et 11,9% pour les grands-pères. Alors une plus grande proportion de répondants parlent français avec leurs grands-parents qu'avec leurs parents.

Les répondants « sortent » leur français en compagnie de leurs grands-parents. Certains seront d'avis que cela démontre la nature passéiste de la langue. En combinant les résultats des choix de réponses « toujours » et « souvent » pour les grands-parents, il en résulte qu'approximativement un répondant sur quatre (23,3%) parle « souvent » ou « toujours » français avec sa grand-mère et 15,3% des répondants font de même avec leur grand-père. Ces résultats sont supérieurs au 9,3% des répondants qui parlent français avec leur mère et au 12,1% qui parlent français avec leur père.

Plusieurs raisons nous aident à comprendre pourquoi 23,3% des répondants parlent français « souvent » ou « toujours » avec leurs grands-mères. Premièrement, il est important de souligner qu'une portion importante des grands-mères sont nées au Canada et ont reçu une éducation française ou bilingue. Cela se traduit par le fait

qu'elles utilisent très souvent le français aujourd'hui et préfèrent même s'exprimer dans cette langue. Deuxièmement, ces femmes sont plus nombreuses que leurs maris à ne pas connaître l'anglais vu qu'elles ont été rares à participer au marché du travail. Et en dernier lieu, il est connu que les femmes retiennent généralement mieux la langue *maternelle* que les hommes.

Chez le groupe AUTRE, cette question produit également des résultats intéressants. Il y a 16,7% des répondants qui parlent français avec leurs grands-pères et 18,2% avec leurs grands-mères. Toutefois, puisque la taille du groupe AUTRE est beaucoup plus petite, cela ne représente que quelques individus.

#### 5.4.3 Les personnes hors du noyau familial

Est-ce que le français est parlé hors du contexte de la famille? Les répondants parlent-ils français avec leurs amis hors de l'école? Avec leurs camarades de classe? Avec leurs voisins? Avec les commerçants? Avec des co-travailleurs? Le tableau 10 révèle la portée du français hors du noyau familial.

TABLEAU 10  
Le français: langue parlée hors du noyau familial?

	Toujours	Souvent	Parfois	Jamais	Total
Amis (hors école)	0,0% (0)	1,6% (2)	31,5% (40)	66,9% (85)	100,0% (127)
Voisins	0,8% (1)	2,3% (3)	17,2% (22)	79,7% (102)	100,0% (128)
Camarades de classe	2,9% (4)	10,3% (14)	47,1% (64)	39,7% (54)	100,0% (136)
Commerçants	0,0% (0)	5,0% (6)	10,0% (12)	85,0% (102)	100,0% (120)
Co-travailleurs	0,8% (1)	0,8% (1)	17,2% (21)	81,1% (99)	100,0% (122)

D'emblée, on constate que le français est encore moins parlé par les répondants hors du noyau familial. À titre d'exemple, 81,1% des répondants ne parlent jamais français avec leurs co-travailleurs, 85% ne parlent jamais français avec des commerçants et 79,7% des répondants ne parlent jamais français avec leurs voisins. Cependant, le peu

de répondants qui parlent français hors du contexte de la famille le font avec des amis en dehors de l'école et avec des camarades de classe. Toutefois, il est important de noter que les répondants parlent français avec leurs camarades de classe durant le cours de français ce qui devient donc un comportement naturel dans ce contexte.

Les résultats démontrent que l'endroit où le français est le plus fort est sans aucun doute en famille. La langue française et la culture franco-américaine se transmettent dans ce milieu. « Dans les milieux minoritaires francophones, le bilinguisme devient très souvent diglossique: la connaissance de l'anglais et du français est étendue à l'ensemble de la communauté minoritaire, mais la langue maternelle, au statut sociopolitique inférieur, est marginalisée par rapport à l'anglais » (Bernard, 1990: 12). Pour la majorité des répondants, le français reste donc confiné dans la sphère privée de la famille.

### **5.5 Les contextes du français langue parlée**

La prochaine section se penche sur les contextes du français langue parlée chez les répondants. Les jeunes Franco-Américains parlent-ils français dans des contextes précis? Des lieux précis? À des moments précis? Le tableau 11 révèle dans quels contextes les jeunes de Berlin utilisent le français.

TABLEAU 11  
« Dans quels contextes parlez-vous français? »

Contexte	Nombre de répondants (sur 149) qui parlent français dans le contexte précisé	Pourcentage
N'importe où, n'importe quand	28	18,8%
Lors des rencontres familiales	48	32,2%
Au domicile	47	31,5%
À mon travail	15	10,1%
Dans certains restaurants et commerces	15	10,1%

Les données démontrent que 18,8% des 149 répondants qui ont répondu à la question portant sur les contextes où le français est parlé, parlent français n'importe où et n'importe quand. Environ un tiers (32,2%) parlent français pendant des rencontres familiales et 31,5% des répondants de ce groupe parlent français au domicile. Quand les jeunes parlent français, ils le font plutôt dans un contexte familial.

Le français au domicile mérite notre attention. Comme nous l'avons vu auparavant, la présence du français au foyer s'avère faible. Malgré le fait que la langue est présente, elle n'est parlée que « parfois » entre les enfants et les parents (voir la section 5.4.1). Ces résultats confirment le fait que le français n'est pas très présent au domicile.

### 5.6 La présence du français dans les comportements

Nous avons interrogé les répondants sur leurs comportements « en français ». Ces questions font appel aux réflexes d'utiliser le français inconsciemment. Ces réflexes peuvent à leur tour révéler une information précieuse au sujet de l'appartenance culturelle de l'individu. Comme nous le savons déjà, les premières connaissances acquises durant la petite enfance (comptines, compter de 1 à 10, réciter l'alphabet, etc.)

sont souvent inculquées profondément dans nos esprits et y laissent des marques indélébiles.

La première question, qui porte sur un comportement appris lors de la petite enfance, tente de découvrir si le répondant compte en français « dans sa tête ». La deuxième question porte sur les jurons bien connus du français nord-américain. Le tableau 12 révèle les résultats.

TABLEAU 12  
Le français et les comportements

	Jamais	Parfois	Souvent	Total
Compter en français	48,2% (122)	37,5% (95)	14,2% (36)	100% (253)
« Sacrer » en français	28,2% (74)	35,1% (92)	36,6% (96)	100% (262)

Presque la moitié des répondants (48,2%) ne comptent « jamais » en français, 37,5% comptent « parfois » en français et 14,2% comptent « souvent » en français dans leur tête. Bref, c'est un comportement qui touche en moyenne la moitié des répondants. Ces derniers ont probablement appris à compter en français dès un jeune âge.

Les jurons sont très bien connus par les répondants. Bref, 36,6% des répondants prononcent « souvent » des jurons français, 35,1% le font « parfois » et 28,2% ne *sacrent* « jamais » en français. Ce comportement est très répandu chez le groupe FRANCO-AMÉRICAIN.

On constate que le français occupe une place non négligeable chez plusieurs répondants à travers des comportements tels compter et sacrer. Voilà un autre indice,

un autre morceau du puzzle identitaire, qui peut, a priori, sembler banal mais qui révèle en fait une appartenance chez plusieurs répondants à un milieu francophone.

### **5.7 Le français et les sentiments**

Qu'en est-il du français sur la place publique? Quels sont les liens entretenus entre les répondants et le français parlé et entendu en public? Aiment-ils entendre le français?

Très peu de locuteurs francophones parmi les répondants du groupe FRANCO-AMÉRICAIN se sentent assez confortables pour parler français en public. À peine 21,5% révèlent qu'ils se sentent « souvent » confortables dans ces situations, 39,7% sont « parfois » confortables et 38,9% le sont « rarement »<sup>16</sup>. Il y a une certaine incertitude quand vient le temps de parler français en public.

Bref, on ne peut que faire le constat que les répondants ne sont pas très à l'aise dans ce contexte car la majorité d'entre eux ressentent une grande insécurité à parler français en public. Les répondants éprouvent vraisemblablement un sentiment d'infériorité lorsqu'ils parlent français, car il est fort probable que dans la majorité des cas, ils causent avec quelqu'un de plus âgé qui, en l'occurrence, maîtrise mieux le français. Ce sentiment d'infériorité peut être symptomatique d'un plus grand problème, soit le fait que les jeunes ne veulent pas adopter ouvertement un comportement qui démontre clairement qu'ils sont francophones.

Ailleurs dans le questionnaire, nous avons demandé aux répondants s'ils aimaient entendre le français. Nous avons posé cette question afin de mieux comprendre le rapport qu'ils entretiennent avec la langue française et la culture franco-américaine.

---

<sup>16</sup> En tout, 121 personnes ont répondu à cette question portant sur le français parlé en public.

Nous croyons que quelqu'un qui aime entendre le français à Berlin va s'identifier positivement à cette langue. Par contre, un individu qui n'aime pas entendre le français, ne s'identifie sûrement pas à cette langue ni à la culture qui l'englobe.

Les résultats sont partagés presque équitablement entre les trois choix de réponses offerts pour cette question. Une légère majorité de 34% n'aime pas entendre le français parlé, 33,5% aiment l'entendre un peu et 32,5% des répondants aiment entendre le français.

On n'obtient pas les mêmes proportions chez le groupe AUTRE. Une majorité des répondants (63,3%) n'aime pas entendre le français, Par la suite, 24,5% des répondants aiment entendre cette langue un peu et une minorité de 12,2% aiment entendre le français.

Nous croyons que par l'entremise de cette question il est possible d'en déduire beaucoup sur les attitudes et les perceptions des répondants à l'égard de la langue française. Un individu qui n'aime pas entendre le français, n'aime pas en l'occurrence parler cette langue et il est fort probable qu'il voudra éviter des situations où le français est parlé. D'un même élan, il évitera probablement aussi la consommation des produits culturels francophones comme la musique ou des émissions de télévision. Bref, nous croyons que si un individu n'aime pas entendre le français, cela se traduit par le fait qu'il perçoit la langue française et la culture franco-américaine comme étant des obstacles socio-économiques ou plus largement des obstacles à l'intégration dans la société. Cette opinion est partagée par 34% des répondants du groupe FRANCO-AMÉRICAIN et 63,3% du groupe AUTRE.

## 5.8 La qualité du français à Berlin

Une majorité des répondants (44,9%) croient que la qualité du français parlé à Berlin est médiocre, 33,6% des répondants sont d'avis qu'elle est « bonne », 10,6% croient qu'elle est « vraiment bonne » et en dernier lieu, 10,9% disent que le français à Berlin est de piètre qualité.

Il est important de souligner que les répondants qui parlent français sont généralement plus élogieux à l'égard de la qualité du français parlé à Berlin. Cependant, ceux qui ne le parlent pas offrent les plus sévères critiques de la qualité de la langue.

Sur quels critères se basent-ils pour en arriver à cette opinion? Le français qu'ils entendent au Québec lors de leurs visites? Le français « standard/parisien » enseigné à l'école secondaire? Les opinions et les témoignages de leurs parents? Leur perception de leurs propres compétences? Les propos tenus par les répondants sont, sans aucun doute, formés à partir d'une combinaison de ces éléments.

C'est une idée répandue à Berlin qu'on y parle mal le français. Ce n'est pas un concept unique à cette ville. Bon nombre de communautés des milieux minoritaires franco-américains et canadiens-français hors Québec éprouvent ce même sentiment. À maintes reprises durant les entrevues que nous avons menées, les interviewés s'excusaient pour la qualité de leur français. Ils disaient souvent qu'ils ne parlaient pas le « bon français ». Cette attitude fait malheureusement partie du tissu social (et de l'histoire) de Berlin et de plusieurs autres communautés franco-américaines. Ce complexe d'infériorité persiste à ce jour de part et d'autre de la frontière.

Il y a sans doute un lien entre la perception du répondant à l'égard de la qualité du français parlé à Berlin et la façon qu'il perçoit le fait franco-américain propre à cette ville. Si les répondants sont d'avis que le français à Berlin est de piètre qualité, c'est probablement parce qu'ils ont une opinion assez négative de leur culture et des personnes – leurs parents et grands-parents – qui la portent. Cela aura sans doute l'effet d'abaisser le statut de la langue française et de la culture franco-américaine à leurs yeux et d'augmenter leur volonté de vouloir s'écarter de cette langue et culture.

### **5.9 Les attitudes vis-à-vis la langue française**

Que pensent les jeunes Franco-Américains au sujet de la langue française? Est-elle désuète? Va-t-elle de pair avec la religion? A-t-elle sa place dans la société américaine? Quelle est son utilité? Nous avons proposé différentes affirmations visant à éclaircir ces propos<sup>17</sup>. On s'intéresse aux attitudes des répondants et aux positions qu'ils expriment sur ces sujets car celles-ci nous aideront à mieux comprendre la question identitaire des jeunes Franco-Américains.

#### **5.9.1 La langue française: relique du passé?**

Une majorité des répondants (67,7%) ne sont pas d'accord avec l'énoncé « Parler français c'est demeurer dans le passé ». Malgré le fait que plusieurs répondants ne parlent pas français, ils ne perçoivent pas cette langue comme étant un vestige du passé. Les répondants sans opinion se chiffrent à 24,9% et seulement 7,4% sont d'accord avec l'opinion exprimée.

---

<sup>17</sup> En tout, les répondants étaient appelés à réagir à sept affirmations. Il y avait cinq choix de réponses. Parmi ces réponses, nous avons admis la possibilité de choisir l'option « sans opinion ». On s'est aperçu durant l'analyse des réponses qu'en moyenne 21,6% des répondants ont choisi de ne pas exprimer leurs opinions. Cela représente une personne sur cinq qui n'a pas réagi à nos commentaires. Plusieurs répondants ont donc profité de cette porte de sortie.

Une personne sur trois (31,8%) n'est pas d'accord avec l'énoncé « La langue française va de pair avec la religion catholique » tandis que 26,2% des répondants sont d'accord avec l'opinion exprimée. Toutefois, une majorité de 41,9% se retrouvent sans opinion sur ce sujet. Les avis sont donc très partagés. C'est l'énoncé qui a été le moins contredit par les répondants. Bref, le lien entre la religion catholique et la langue française n'est pas vraiment ressenti chez les répondants.

### **5.9.2 La place réservée au français dans la société américaine**

Presque la moitié des répondants (48,4%) ne sont pas d'accord avec l'énoncé « Tous les citoyens des États-Unis devraient parler anglais. » Toutefois, une personne sur trois (33,1%) est d'accord avec l'opinion exprimée et 18,6% des répondants n'ont pas d'opinion sur ce sujet. La majorité des jeunes préconisent donc une Amérique à plusieurs cultures et langues et s'éloignent de la théorie du creuset (*melting pot*) qui caractérise l'idéologie américaine.

Une grande majorité (64,3%) des répondants ne sont pas d'accord avec l'énoncé disant qu'il ne vaut pas l'effort de préserver le français aux États-Unis puisque la majorité des personnes habitant ce pays parlent anglais. Seulement 14,1% sont d'accord avec l'opinion exprimée et 21,6% n'ont pas d'opinion. Les répondants révèlent ici l'importance qu'ils accordent à la langue française et la culture franco-américaine. La « nouvelle génération » affirme qu'il est important de sauvegarder sa langue et sa culture. Les répondants veulent préserver la langue française mais jusqu'à quel point? Est-ce simplement « politiquement correct » de répondre comme ils le font où sont-ils vraiment convaincus de la richesse de la langue française?

Une majorité imposante (84,4%) de répondants ne sont pas du tout d'accord avec l'énoncé stipulant que « si tu parles français, tu n'es pas vraiment un Américain. » Seulement 4,4% sont d'accord avec l'opinion exprimée et 11,2% des répondants n'ont pas d'opinion sur ce sujet. Cet énoncé est un des plus provocateurs et les réponses des jeunes témoignent de ce fait. La réalité que connaissent les répondants évolue à l'intersection des deux langues et cultures. Puisque la très grande majorité des répondants proviennent de familles franco-américaines, la réponse à cette question leur semble évidente.

### **5.9.3 L'utilité du français**

La majorité des répondants (60,8%) sont d'accord avec l'énoncé suivant: « Si j'apprends le français, je vais par la suite avoir plusieurs occasions pour l'employer. » Un quart (25,8%) des répondants sont en désaccord avec cet énoncé et 13,4% des répondants n'ont pas d'opinion à ce sujet. La majorité des répondants croient que l'apprentissage du français est utile et qu'il sera ensuite possible de l'utiliser dans plusieurs occasions. À notre avis, la majorité des répondants désirent apprendre le français pour communiquer avec les membres de leur famille. C'est une raison des plus valables pour apprendre le français.

La majorité des répondants (62,8%) ne sont pas d'accord avec l'énoncé suivant: « La langue française ne va pas m'aider à trouver du travail. » Cependant, 17,8% des répondants sont d'accord avec l'opinion exprimée et 19,3% n'ont pas d'opinion sur ce sujet. Nous soupçonnons que les répondants ne veulent pas nécessairement dire que connaître le français leur ouvrirait des portes à Berlin mais plutôt que la connaissance de la langue serait un atout positif qui faciliterait, par exemple, l'entrée à l'université et l'obtention d'emplois futurs dans des endroits autres que Berlin.

Au bout du compte, les attitudes des répondants vis-à-vis la langue française sont très similaires. On y retrouve presque toujours une claire majorité de répondants qui partagent la même opinion face aux énoncés que nous avons proposés. Dans la quasi-totalité des cas, les adolescents ont choisi la réponse qui s'avérait « politiquement correct ». Somme toute, les jeunes prônent, d'une voix majoritaire, l'importance de la langue française et de la culture franco-américaine.

D'après les répondants, il est faux de croire que le français est une langue morte. Il est faux de croire que tous les citoyens des États-Unis devraient parler anglais! Il est faux de croire qu'il ne vaut pas la peine de préserver le français aux États-Unis et que cette langue n'aidera pas à décrocher un poste. Mais un univers existe entre les mots et les actions. Les répondants connaissent bien les réponses « politiquement correctes » mais sont-ils convaincus de leurs propos? Passeront-ils à l'action?

## 6. LA CULTURE ET L'IDENTITÉ FRANCO-AMÉRICAINES

*"You can still be Franco-American even if you don't speak French,  
it's in your blood not your language"  
(Répondant 290).*

Comment les jeunes se représentent-ils la culture franco-américaine? Quelle est la place du français dans cette culture et comment influence-t-elle l'identité culturelle des jeunes? Est-il possible de s'afficher comme Franco-Américain sans parler français? Ce chapitre se penche sur ces questions et explore le rôle de la culture franco-américaine au sein de l'identité culturelle des répondants.

### 6.1 L'intérêt pour la culture française

Le pouvoir et l'influence des médias dans notre société ne cessent de grandir. De la télévision à Internet en passant par l'affichage et la radio, les médias nous offrent des produits et des services qui affectent nos vies quotidiennement. Les médias occupent aujourd'hui un rôle primordial dans la mondialisation (voire l'américanisation) de la culture à l'échelle de la planète. Deux questions s'imposent: Quelle est la présence de la culture française dans l'environnement médiatique des répondants? Est-ce que les répondants expriment un intérêt pour cette culture?

#### 6.1.1 La télévision: un outil assimilateur

L'invention de la télévision durant la première moitié du vingtième siècle a changé la donne. La télévision a transformé nos vies de façon permanente comme l'a fait Internet tout récemment. Après la Deuxième Guerre mondiale, la télévision est devenue un outil de communication qui unit tous les citoyens des États-Unis. D'un océan à l'autre, les Américains peuvent depuis les années 1950 visionner les mêmes émissions et vivre les mêmes expériences.

La télévision est un outil assimilateur. Il est indéniable que cette « boîte bleue » a bouleversé la dynamique des communautés. L'avènement de la télévision a accentué la rapidité de l'assimilation des Franco-Américains et de plusieurs autres groupes minoritaires à l'échelle de la planète. Plusieurs sont d'accord sur le fait que la télévision a grandement affaibli la langue française et la culture franco-américaine (Lacerte, 1976; Lafleur, 1981; Mailhot-Bernard, 1982; Weil, 1989; Frenette, 2000). La diffusion rapide des images et des valeurs américaines créera un effet homogénéisant dans la société américaine et chassera progressivement le français des foyers franco-américains. La télévision et l'automobile sont les symboles par excellence d'une société de consommation. « Ils constituaient des facteurs d'affaiblissement de l'identité culturelle, dans la mesure où ils facilitaient les déplacements hors de la communauté et transmettaient un modèle culturel destiné à l'imitation » (Weil, 1989: 204).

Lors de notre entrevue avec des membres de l'Association canado-américaine de Berlin, cette question a été soulevée. Un des membres de l'ACA, Richard Demers, élabore à ce sujet « Elle [la télévision] a tout changé pour toutes les cultures. Dans ma jeunesse, il n'y avait pas de télévision alors on se parlait à la maison. La télévision a enlevé la famille et aujourd'hui, ce n'est plus la télévision mais les ordinateurs qui enlèvent les familles » (Demers (entrevue), 11 avril 2001).

### **6.1.2 Radio-Canada: un canal français à Berlin**

Le canal de Radio-Canada (CBFT Montréal) est accessible à Berlin depuis 1952. Dans quelle mesure contribue-t-il au maintien du français et de la culture franco-américaine à Berlin? Est-il apprécié par la communauté franco-américaine? Comment est perçu ce canal par la jeunesse?

De prime abord, la majorité des répondants (82,5%) ne regardent pas Radio-Canada. Seulement 14,2% d'entre eux regardent le canal « parfois », 3% le regardent « souvent » et 0,4% le regardent « toujours ».

Nous avons demandé à ceux qui regardent Radio-Canada de dresser une liste de leurs émissions préférées (Tableau 13). Cependant, dans plusieurs cas, les répondants ne se souviennent pas du titre des émissions. En d'autres mots, ils s'arrêtent parfois sur le canal pour quelques secondes et ils regardent ce qui y est diffusé. C'est ce qu'on appelle communément en anglais *channel surfing*.

TABLEAU 13  
Les émissions que les répondants regardent sur Radio-Canada

	Genres d'émissions	%
1	(Non précisé)	25,35
2	Hockey (Le Canadien de Montréal)	17,69
3	Dessins animés/émissions pour enfants	11,89
4	Le bulletin de nouvelles	10,51
5	Des films	9,14
6	D'autres événements sportifs	6,88
7	La nudité (dans les films)	5,29
8	Des émissions d'humour	4,72
9	Les arts culinaires	3,54
10	Des émissions de jeux	2,84
11	Romans-savons	2,16
Total		100,00

Le meilleur apport du canal 9 d'après les répondants est les parties de hockey du Canadien de Montréal. L'intérêt pour le hockey est très prononcé à Berlin, une ville que l'on appelle parfois *Hockey Town USA*. Quelques répondants ont indiqué qu'ils peuvent seulement visionner des parties de la ligue nationale de hockey sur Radio-Canada ou sur son homologue anglais, CBC.

Après le hockey, ce sont les dessins animés (*cartoons*) et les émissions pour enfants qui sont populaires chez les répondants. Ce choix de genre d'émission peut surprendre. Les répondants n'ont pas précisé une émission en particulier. Ils ont seulement dit qu'ils

regardent des dessins animés. S'amuse-t-ils à regarder ce genre d'émission pour mesurer leurs connaissances du français? Probablement, sans parler de la prédilection de plusieurs adolescents pour des émissions divertissantes.

Les répondants citent aussi le bulletin de nouvelles comme étant une émission intéressante. Il est probable que certaines familles regardent les nouvelles de Radio-Canada à l'heure du souper afin de jeter un coup d'œil sur ce qui se déroule au Québec. Ce choix est très significatif car il fait preuve d'un attachement à la Belle Province. Le bulletin de nouvelles informe les Berlinois au sujet de leur région élargie, qui inclut entre autres les villes de Sherbrooke, Magog et Coaticook. Bon nombre de résidents de Berlin ont rappelés de la parenté qui réside dans ces villes québécoises. Puisqu'il y a un va-et-vient des travailleurs et des produits forestiers entre le Québec et cette région de la Nouvelle-Angleterre, les informations provenant du Québec risquent d'intéresser les Berlinois et de les informer sur les développements affectant leur industrie principale.

Les jeunes ont ensuite indiqué qu'ils privilégient les films présentés par Radio-Canada. Plusieurs répondants s'amuse-t-ils à visionner des films américains qu'ils connaissent bien avec les voix reprises en français (*overdubs*).

Les adolescents regardent aussi Radio-Canada pour la multitude d'émissions sportives qui est offerte. Le baseball et le football sont cités comme exemples. Enfin, d'après plusieurs répondants, Radio-Canada est le seul canal qui montre de la nudité. Les films érotiques qui passent de temps à autre sur les ondes tard en soirée n'échappent pas à l'attention des adolescents.

Malgré qu'il soit peu regardé, le rôle de ce canal ne passe cependant pas inaperçu. Ceci ressort des réponses qu'ont données les répondants à la question à savoir si le canal 9 devait être annulé. La majorité des répondants (59,1%) déclarent que Radio-Canada ne devrait pas être supprimé. Cependant, 19,3% sont d'avis que le canal est inutile et en dernier lieu, 21,6% désirent avoir plus d'information au sujet du canal avant de se prononcer.

La majorité des répondants affirment donc que Radio-Canada ne devrait pas être annulé car il y a plusieurs personnes à Berlin qui apprécient les émissions offertes par ce canal. Les répondants indiquent qu'ils ne regardent pas le canal 9 mais qu'ils connaissent plusieurs personnes qui le font. Les jeunes se mettent à la place des autres et exhibent un comportement altruiste. Les « autres » auxquels réfèrent les répondants sont le plus souvent des personnes du troisième âge, soit dans plusieurs cas, leurs grands-parents. Les répondants révèlent à maintes reprises que des membres de leur famille regardent ce canal. Cédons la parole aux répondants...

*"Some people like to watch it. Just because some people don't watch it doesn't mean that everyone should suffer."*

*"There are people who enjoy the French channel. If we can watch our shows they should be able to watch theirs."*

*"There are many French people and they deserve to have their own channel."*

*"Berlin is a community with a high amount of French speakers. If channel 9 were to be cancelled it would anger them. A lot of people enjoy that channel."*

D'après la majorité des répondants, plusieurs personnes habitant Berlin s'expriment uniquement en français. Ces personnes font, sans doute, partie du troisième âge et le

canal 9 leur est très cher. Il leur appartient. Plusieurs jeunes sont d'avis, qu'il serait injuste de leur enlever leur canal de prédilection...

*"There are many French speaking people living in Berlin. Many people do watch it because it's basically all my grandmother ever watches."*

*"My memere likes the channel and I also like to watch it, just to see what's up and I wish I would have learned French when I was younger."*

Le canal 9 est aussi un bon outil pour apprendre le français. On constate donc une ouverture d'esprit chez les répondants qui perçoivent Radio-Canada sous cet angle. Dans cette optique, la valeur éducationnelle du canal est mise au premier plan. Les jeunes démontrent dans ce cas qu'ils se sentent liés au canal qui leur rappelle leur origine française...

*"That's the only French channel. I find it very helpful and I think we should have one more channel with different languages."*

*"I like to watch the French channel just to get a feel for the flow of the language and to try and understand it."*

*"Because some people watch it and it's a good learning tool for people learning to speak the language."*

*"Because I watch it to see how much of the language I know."*

Certains répondants disent que Radio-Canada occupe un rôle crucial au sein de la culture franco-américaine et aide à maintenir le lien au monde francophone. Héritage, culture, traditions: ces mots caractérisent les propos des répondants qui vantent les bienfaits du canal francophone...

*"There are a lot of French people here. If they cancel it then they should cancel all the Spanish channels everywhere else. It's the same thing. It's a part of our heritage and shouldn't be taken away."*

*"French people need French connections to keep their culture going."*

*"It keeps our tradition with French alive."*

Enfin, plusieurs sont d'avis que le canal ne devrait pas être annulé car il montre des parties du Canadien de Montréal. Cela serait sans doute pénible pour les partisans du hockey.

Toutefois, un répondant sur cinq croit que l'on devrait annuler ce canal. Regardons les raisons qui motivent ce choix. La première, citée par plus de la majorité de ces répondants est tout simplement que Radio-Canada est inutile. On devrait y trouver un canal américain à sa place...

*"Because it's useless, more people speak English."*

*"Because in Berlin if you know French you know English."*

Les auteurs de ces propos portent pourtant patronymes français et ont tous deux un parent qui parle français. Ces citations offrent des preuves supplémentaires de la rupture culturelle qui s'opère entre les générations. Les propos injurieux tenus par quelques répondants montrent la profondeur du fossé qui les sépare parfois.

*“Because I hate the French language.”*

*“I hate listening to French! We are in the USA, not Canada!!”*

*“Because it’s a bunch [of] Frenchies!”*

Somme toute, les jeunes qui regardent Radio-Canada sont peu nombreux. Les répondants privilégient plutôt les émissions américaines. À ce propos, il est important de souligner que la Franco-Américanie est très peu reflétée par la télévision américaine *mainstream*. Bref, les adolescents Franco-Américains ne voient pas leur patrimoine à la télévision. Il n’y a pas de jeunes Franco-Américains comme eux sur *MTV* ou dans les films populaires américains. Ils y sont absents. Cela témoigne d’un problème plus important: les jeunes n’ont pas de héros franco-américain contemporain. Il n’y a pas de vedette, artiste, humoriste, comédien ou musicien *cool* franco-américain qui pourrait par son exemple inculquer une certaine fierté chez les jeunes Franco-Américains. À la limite, il y a des joueurs québécois du Canadien de Montréal ou Céline Dion qui remplissent ce rôle à l’heure actuelle mais on sait pertinemment que ces francophones appartiennent à une francophonie différente de la leur. À notre avis, le seul Franco-Américain qui pourrait figurer en tant que héros est Jack Kérouac (1922-1969), écrivain d’une très grande renommée internationale qui a vu le jour dans le « Petit Canada » de Lowell, Massachusetts et qui est devenu célèbre au sein du mouvement *beat* après la parution du roman *On the Road* en 1957. Mais malgré son énorme talent, Kérouac a mené une vie troublée et il n’est pas clair qu’il soit un exemple positif pour la jeunesse franco-américaine.

La question de Radio-Canada a soulevé un fait très important: la majorité des répondants ne regardent pas ce canal, mais ils reconnaissent toutefois sa valeur.

Plusieurs jeunes constatent l'importance de Radio-Canada chez les résidents de Berlin qui s'expriment mieux en français. Dans plusieurs cas, ces résidents sont les grands-parents des répondants.

### **6.1.3 Le français: langue d'affichage?**

Il n'y a presque pas d'affichage en français aujourd'hui à Berlin. Hormis quelques exceptions comme l'église Sainte-Anne ou la caisse populaire de l'Ange-Gardien qui affichent dans les deux langues, le français se fait rare sur les panneaux.

Nous avons demandé aux répondants si Berlin devait afficher davantage en français. D'emblée, il est important de noter que la formulation de la question n'était pas la meilleure. Notre objectif était de récolter les opinions des répondants au sujet de l'affichage bilingue. Cependant, plusieurs personnes ont cru que l'on proposait l'affichage uniquement en français, ce qui a provoqué beaucoup d'émoi. Les propos tenus par les répondants à cette question se sont néanmoins avérés fort intéressants. Nous avons prêté une attention spéciale aux jeunes qui ont proposé de leur propre gré un affichage bilingue à Berlin.

Cette question a mis en évidence à nouveau le fait que la majorité des répondants ne parlent pas français. Plusieurs jeunes ont indiqué que si les commerces affichaient uniquement en français, ils n'arriveraient pas à être compris par leur clientèle. Également, plusieurs répondants affirment que ce ne sont que les plus âgés qui parlent français à Berlin. Bref, cette question révèle le clivage culturel qui existe entre les générations.

*"They have to keep in mind that most younger people don't know French."*

*"I'm half French myself but I don't understand a word they say. The French channel is enough!!! If they want more French they should move to Canada."*

*"The only people around here that only speak French are the elderly."*

Toutefois, quelques répondants proposent un affichage bilingue. Ils disent tout simplement que Berlin est une communauté française où habitent plusieurs Franco-Américains, dont certains parlent uniquement français. À leur avis, l'affichage devrait se faire aussi en français pour répondre aux besoins de ces individus. Certains répondants font le lien entre l'affichage en français et la préservation de la culture franco-américaine.

*"Then what was once a very French community won't die. I think that soon no one will speak French anymore."*

*"It reminds people of their French background and some people enjoy seeing it."*

*"[M]any people who live here have French background and I think it would give them an opportunity to use the other language."*

*"Berlin is supposed to be a French-speaking community."*

L'affichage en français aurait sans doute des répercussions bénéfiques pour le tourisme. À titre d'exemple, plusieurs Québécois se rendent à Berlin pour visiter des membres de leur famille ou pour fréquenter des lieux touristiques comme le Mont Washington qui se situe à moins de 60 kilomètres au sud de Berlin. Certes, en affichant davantage en français, Berlin pourrait tirer profit de sa proximité au Québec.

#### **6.1.4 Le français et Internet**

Environ trois personnes sur quatre (73,5%) ont « toujours » accès à Internet, 7,4% ont « souvent » accès, 11,4% « parfois », 2,9% « rarement » et seulement 4,8% des répondants n'y ont pas accès. Cependant, une majorité imposante des répondants (77,7%) ne visitent pas de sites Internet français, 14,8% en visitent rarement et 6,4% visitent parfois ces sites. Seulement 1,1% des jeunes sont des adeptes de sites francophones. La situation varie un peu chez le groupe AUTRE d'où 94% ne visitent pas de sites Internet français. Le résultat de cette question s'impose de lui-même. Malgré l'accès facile qu'Internet offre au français, il n'a pas renversé la vapeur faisant de l'anglais la langue quasi-unique de la vie d'échanges aux États-Unis.

#### **6.1.5 La musique française**

Seulement 2,6% des répondants écoutent souvent de la musique produite par des artistes francophones. Environ une personne sur cinq (19,1%) écoute parfois de la musique française et 78,3% des répondants n'écoutent pas ce genre de musique. Mais pour les adeptes de la chanson française, quels artistes privilégient-ils?

Un peu plus du tiers des répondants admettent ne pas connaître le nom des artistes qu'ils écoutent. Toutefois, l'artiste la plus mentionnée est Céline Dion. Elle a réussi à percer le marché américain durant les années 1990 en chantant en anglais. On soupçonne que son succès phénoménal est une source de fierté chez plusieurs Franco-Américains qui la perçoivent comme faisant partie de la grande famille francophone de l'Amérique du Nord. Céline Dion n'est pas Franco-Américaine bien sûr, mais on croit que plusieurs Franco-Américains ressentent un lien à cette grande dame de la musique puisqu'elle tire son origine, comme plusieurs Berlinois et leurs ancêtres, du Québec. Elle est la seule artiste francophone contemporaine citée par les répondants.

Dans une moindre mesure, quelques répondants écoutent la musique d'Édith Piaf (1915-1963), également une grande dame de la chanson française. Les jeunes connaissent bon nombre d'artistes francophones comme Édith Piaf grâce à leurs parents et leurs grands-parents. Quelques répondants révèlent qu'ils écoutent de la « vieille musique » avec leurs « mémères » et leurs « pépères ». Les jeunes écoutent de la musique française dans l'automobile, en se dirigeant vers le Québec ou vers l'église le dimanche. Ils prêtent aussi l'oreille aux vieilles chansons traditionnelles canadiennes-françaises interprétées par des membres de leur famille lors des rencontres familiales. Bref, cette question a soulevé le fait qu'il existe un lien très étroit entre la musique française et la famille. Hormis Céline Dion, les répondants associent la musique française avec le passé, leurs parents et leurs grands-parents. Dans l'ère *MTV*, la musique française chez ces adolescents représente maintenant un produit « ethnique », ancré dans le passé et consommé en famille.

Toutefois, quelques répondants ont dit qu'ils privilégiaient ces artistes *rock*: *The Moffats*, *Alanis Morissette*, *Our Lady Peace* et *Matthew Good Band*. Ce ne sont pas des artistes d'expression française mais plutôt des artistes anglo-canadiens. Est-ce que les répondants croient que ces artistes francophones puisqu'ils tirent leurs origines du Canada? On soupçonne que certains répondants croient que le Canada est beaucoup plus francophone qu'il ne l'est en réalité. Le fait qu'ils évoluent dans une communauté franco-américaine influence, sans aucun doute, leur perception de leurs voisins du Nord. Plusieurs artistes anglo-canadiens ont eu du succès aux États-Unis et cela se reflète dans les réponses des jeunes. Cependant, les artistes de la chanson d'expression française du Québec n'arrivent pas à percer à Berlin ou ailleurs en Nouvelle-Angleterre. Dans ce cas, la frontière politique est aussi la frontière culturelle.

## 6.2 Les contours de la culture franco-américaine

Comment définir la culture franco-américaine? Quels sont les éléments clés qui la caractérisent? Afin de mieux comprendre comment les jeunes se représentent la culture franco-américaine, nous leur avons demandé de dresser une liste des éléments typiques qu'ils lui associent. Le tableau 14 démontre l'ordre d'importance des ces éléments.

TABLEAU 14  
Les principaux éléments associés à la culture franco-américaine

	Les éléments	Nombre de mentions
1	La nourriture	83
2	La langue française	57
3	Des éléments négatifs	40
4	L'héritage	34
5	Le Québec/Canada	26
6	La famille (les rencontres familiales)	23
7	La religion	19
8	Le hockey	15
9	Des éléments positifs	13

L'élément le plus souvent associé à la culture franco-américaine est la nourriture. Les répondants nomment principalement des mets traditionnels comme la tourtière et des « mets » contemporains comme la poutine. Ils associent la nourriture à la culture franco-américaine avant même la langue française qui se place au second rang parmi les éléments constitutifs de la culture franco-américaine. Les jeunes associent également le « français » à cette culture. D'autres traits culturels énumérés par les répondants en relation à la langue sont les accents français des personnes plus âgées de la

communauté et le fait que ces personnes sont gestuelles et « parlent souvent avec leurs mains ».

Il existe aussi une liste d'éléments négatifs associés à la culture franco-américaine. Certains répondants croient que les Franco-Américains sont laids, bruyants, lents, portent trop de maquillage, ne savent pas bien conduire et sont souvent difficiles à comprendre. Ces commentaires négatifs, souvent associés aux Franco-Américains du troisième âge, mettent en évidence le clivage culturel qui existe entre la génération des adolescents qui évolue dans le « nouveau monde » et celle de leurs grands-parents qui est souvent perçue comme étant ancrée dans une époque révolue. La génération des grands-parents est beaucoup plus francophone de par la langue parlée et les pratiques culturelles comparativement aux répondants qui évoluent dans une société beaucoup plus américanisée. À la lumière de cette réflexion, les commentaires que les répondants offrent à l'égard de la culture, sont mieux saisis.

Les jeunes associent aussi le thème de l'héritage à la culture franco-américaine. Les répondants citent principalement le cas des Américains qui ont des racines françaises et/ou canadiennes-françaises. Ils font allusion au *Festival du bois* qui célèbre la langue française et la culture franco-américaine à Berlin depuis 1999.

Ensuite, les répondants associent des éléments du Québec/Canada, la mère patrie pour plusieurs, à la culture franco-américaine. Parmi les éléments associés on y trouve: la neige, le castor, l'orignal, la feuille d'érable, le système métrique, le blanc et rouge du drapeau canadien, la ville de Toronto, etc.

La famille fait l'objet de plusieurs mentions. Les répondants associent à la culture franco-américaine les rencontres des grandes familles souvent tricotées serrées. Les jeunes lient également la musique à la culture franco-américaine. Ils font allusion aux anciennes chansons à répandre et aux « jigs ». Ils réfèrent aussi à l'esprit « bon vivant » des Franco-Américains où la fête, la chanson et la danse règnent.

Il est inévitable que la religion catholique apparaisse sur cette liste. Malgré son influence réduite par les temps qui courent, elle demeure présente dans l'imaginaire collectif de Berlin. D'après certains répondants, les Franco-Américains, plutôt ceux du troisième âge, y sont toujours très religieux.

Une autre « religion » qui exerce un pouvoir considérable au sein de cette culture est le hockey. Il va sans dire que le Canadien de Montréal, associé à la culture franco-américaine, demeure le club de hockey de prédilection pour plusieurs jeunes.

En dernier lieu, des éléments positifs liés à la culture franco-américaine se retrouvent sur cette liste. D'après certains, les Franco-Américains sont reconnus comme étant gentils, fiers, polis et fiables et ils se donnent corps et âme au travail. Ces qualités apparaissent aussi à plusieurs reprises dans la littérature portant sur les Franco-Américains.

Ainsi, la majorité des éléments associés à la culture franco-américaine appartiennent à la famille et au passé. Cela traduit le fait que la majorité des répondants associent la culture franco-américaine aux membres du troisième âge de Berlin, soit les témoins d'une époque révolue. Les jeunes participent plutôt à la culture américaine populaire et c'est seulement à travers certaines activités familiales (une rencontre, une visite au

Québec, allez à la messe, etc.) qu'ils se retrempe temporairement dans la culture franco-américaine.

### 6.3 Les appellations: un élément clé de l'identité culturelle

Les appellations résultent de la tentative de décrire succinctement une identité culturelle. Elles sont les portes d'entrées sur les univers culturels des individus. Au bout du chemin sinueux qui est l'exploration de l'identité, résident les appellations privilégiées. Chez les individus à identités culturelles multiples, on y retrouve souvent plus d'une appellation privilégiée.

#### 6.3.1 Les identités culturelles multiples et les appellations privilégiées

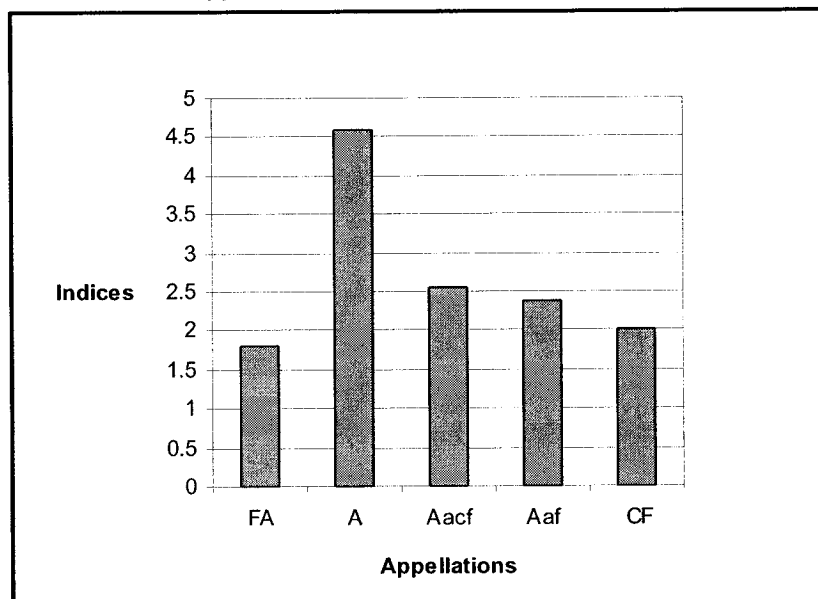
Nous avons demandé aux répondants d'indiquer, sur une échelle graduée de 1 à 5, comment ils s'identifiaient à certaines appellations. Ils devaient nous dire s'ils s'identifiaient « jamais », « rarement », « parfois », « souvent » ou « toujours » à une dénomination donnée. Il y avait cinq dénominations en tout, soit: Franco-Américain (FA), Américain (A), Américain d'ascendance canadienne-française (Aacf), Américain d'ascendance française (Aaf) et Canadien français (Cf). Le tableau 15 nous donne un aperçu du portrait identitaire des répondants.

TABLEAU 15  
« Sur une échelle de 1 à 5, indiquez comment vous vous identifiez par rapport à ces appellations. »

Fréquences	Jamais (1)	Rarement (2)	Parfois (3)	Souvent (4)	Toujours (5)	Total (%)
<i>Appellations</i>						
FA	59,4	16,4	13,5	5,3	5,3	100,0
A	4,0	2,4	3,6	7,6	82,4	100,0
Aacf	39,3	13,9	14,8	15,2	16,8	100,0
Aaf	42,9	16,0	21,0	11,8	8,4	100,0
Cf	55,5	10,6	13,6	11,4	8,9	100,0

Il ressort que les jeunes de Berlin d'ascendance française sont bel et bien des Américains. La majorité des répondants (82,4%) s'identifient à cette appellation. Cependant, la plupart des jeunes possèdent aussi une identité hybride. À titre d'exemple, 32% des répondants s'identifient également « souvent » ou « toujours » à la dénomination « Américain d'ascendance canadienne-française. » De plus, un étudiant sur cinq s'identifie « souvent » ou « toujours » aux dénominations « Américain d'ascendance française » (20,2%) et « Canadien français » (20,3%). Cependant, l'appellation « Franco-Américain » n'est pas très populaire chez les jeunes. La « vieille » génération et les anciens chefs de file de la Franco-Américanie ont privilégié ce vocable (un fait qui a été corroboré durant nos entrevues) mais l'attitude des adolescents révèle une rupture idéologique. La francité dans les appellations occupe maintenant un rôle passif chez la « jeune » génération. Le profil des réponses épouse la forme élaborée à la figure 8.

FIGURE 8  
Les appellations privilégiées par les répondants



De prime abord, on remarque à la figure 8, qu'avec un indice de 4,6, l'appellation « Américain » l'emporte aisément ce qui traduit le fait que la très grande majorité des répondants s'identifient à cette appellation. Cependant, la dénomination la moins utilisée est celle de « Franco-Américain » qui n'obtient qu'un indice de 1,8. Les répondants ne l'utilisent « jamais » ou « rarement ». En dernier lieu viennent les trois autres dénominations qui sont utilisées « rarement ».

Il importe également de souligner qu'il y a un lien (quoique faible, on l'admet) entre la connaissance du français et les appellations privilégiées. Les répondants qui parlent français vont plutôt privilégier les appellations d'origine française plus que les répondants qui ne le parlent pas (Tableau 16).

TABLEAU 16  
Les appellations « souvent » ou « toujours » privilégiées par les répondants

<i>Français parlé</i>	<i>Non</i>	<i>Un peu</i>	<i>Oui<sup>18</sup></i>	<i>Total</i>
<b>Appellations</b>				
• Franco-Américain	6,4%	11,8%	16,0%	10,6%
• Canadien français	13,4%	22,0%	25,0%	20,3%
• Américain d'ascendance canadienne-française	22,3%	33,5%	50,0%	32,0%
• Américain d'ascendance française	15,6%	23,1%	28,0%	20,2%
• Américain	89,4%	91,7%	88,0%	90,0%

Le tableau 16 révèle que l'identification aux appellations d'origine française augmente avec la connaissance du français. À titre d'exemple, 16% des répondants qui parlent français, s'identifient « souvent » ou « toujours » à l'appellation « Franco-Américain ». Seulement 6,4% des jeunes qui ne parlent pas français s'identifient à cette appellation. Parmi les locuteurs francophones, 25% s'identifient « souvent » ou « toujours » à l'appellation « Canadien français ». Cette proportion chute à 13,4% pour ceux qui ne

<sup>18</sup> Il est important de souligner qu'il y a seulement 26 répondants qui parlent français.

parlent pas français. En dernier lieu, 50% des répondants qui parlent français, s'identifient « souvent » ou « toujours » à l'appellation « Américain d'ascendance canadienne-française ». Seulement 22,3% des adolescents qui ne parlent pas français font de même.

Enfin, ce ne sont pas seulement des appellations d'origine française et/ou américaine qui persistent chez les jeunes. Or, le passé multiculturel de Berlin perdure chez quelques répondants. En dehors des cinq choix que nous avons proposés, les vocables les plus souvent choisis par les jeunes sont « Irlandais » et « Américain d'ascendance irlandaise ». Ensuite, les appellations « Allemand » et « Américain d'ascendance allemande » se taillent une place au second rang. En troisième lieu, on retrouve « Écossais » et « Américain d'ascendance écossaise » et les appellations « Amérindien » et « Américain d'ascendance amérindienne ». Enfin, l'appellation « Italien » est privilégiée par quelques répondants. Plusieurs autres origines telles que polonaise, norvégienne, grecque, hollandaise, suisse, égyptienne, lithuanienne, espagnole et portugaise sont évoquées.

#### **6.4 L'identité franco-américaine sans la langue française, est-ce possible?**

L'expression « la culture sans la langue » apparaît durant les années 1950. À ses débuts, cette idée est loin de faire l'unanimité chez les leaders de la Franco-Américanie (Roby, 2000). Pour les militants de la survivance intégrale, la langue française est la clef de voûte de l'édifice franco-américain. Si on enlève la clef, l'édifice s'écroule (Roby, 2000).

Plusieurs chefs de file de la Franco-Américanie sont d'avis que la culture franco-américaine ne pourra survivre sans la langue française. Quintal (1974) utilise un langage imagé pour exprimer son point de vue sur la question.

**Le fait de manger de la tourtière à Noël et au jour de l'An ne suffira pas à maintenir notre identité culturelle, mais le fait de pouvoir exprimer le plus profond de nous-mêmes, notre manière à nous d'être, de penser, de sentir, dans notre langue à nous, nous permet, nous permettra de devenir plus entièrement nous-mêmes [...] Nous avons donc un choix à faire. Choisirons-nous Molière ou la Tourtière? Ou pouvons-nous encore avoir et Molière et la Tourtière? Seul notre enseignement de la langue de Molière aux enfants de la Tourtière nous permettra de conserver la culture française au sein même de notre réalité ethnique (Roby, 2000: 464).**

L'existence d'une identité ethnoculturelle coupée de l'usage de la langue ancestrale est monnaie courante chez plusieurs groupes d'origines européennes aux États-Unis (Frenette, 2001). Par exemple, plusieurs membres des communautés juives et grecques habitant aux États-Unis ont développé une fierté culturelle très forte qui évolue en dehors du domaine de la langue et de la religion (Brault, 1986: 159).

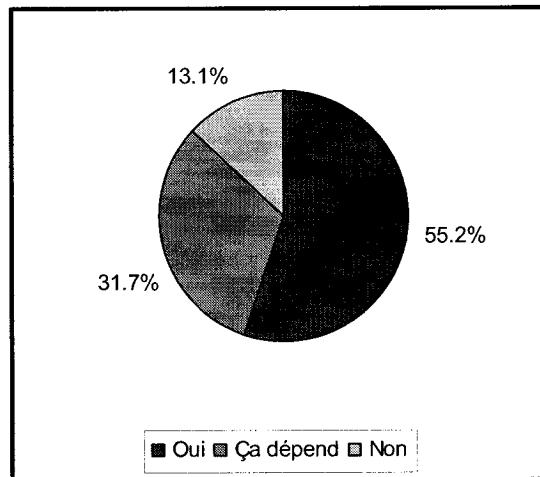
Roby (2000) jette un coup d'œil sur les définitions du titre Franco-Américain suggérées par les chefs de file. On y voit comment les définitions convergent. Normand Dubé (1976) proclame que ceux qui ne parlent pas français sont simplement des Franco-Américains « différents ». Grégoire Chabot (1976) croit que la langue ne justifie pas un groupe ethnique. En dernier lieu, Madeleine Giguère (1982) est d'avis que les Franco-Américains sont des Américains qui croient partager une ascendance française ou acadienne commune. À partir des années 1970, la langue française, d'après les propos tenus par les chefs de file, occupe dorénavant un rôle secondaire au sein de la culture franco-américaine.

Paul Laflamme (1990) tranche sur cette question en offrant une définition large du terme Franco-Américain. « Est Franco-Américain : quiconque s'intéresse à la langue et à la culture française; peut parler, lire ou comprendre le français; a un nom français; est de descendance partiellement française, quel que soit son nom » (Roby, 2000: 477).

La possibilité de l'existence de la culture franco-américaine sans la langue française est au cœur de notre étude. À l'heure actuelle, la langue française est en train de disparaître à grands pas à Berlin. Cette ville connaîtra probablement le même sort d'autres communautés franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre. Mais qu'en est-il de la culture après que la langue disparaît? Des éléments de la culture persistent, sans doute. Quels sont ces éléments? Bref, nous avons demandé aux répondants s'il est possible de s'identifier comme Franco-Américain sans toutefois parler français.

D'emblée, nous avons été surpris de noter que la très grande majorité des répondants avaient bien intégré le concept d'une culture qui perd sa langue. Même si la plupart des jeunes ne parlent français qu'un peu et que plusieurs ne le parlent plus, ils indiquent sans hésitation toutefois qu'ils sont *French* ou d'ascendance française car c'est leur héritage et c'est « dans leur sang ». La figure 9 témoigne de ce fait.

FIGURE 9  
« Est-il possible de s'identifier  
Franco-Américain sans parler français? »



Les résultats surprennent. Plus de la moitié des répondants (55,2%) ont indiqué qu'il est possible de s'identifier Franco-Américain sans parler français. Cela est très évident dans leurs écrits. Certains jeunes questionnent même la pertinence de la question posée. Environ un tiers des répondants (31,7%) sont d'avis qu'il est possible de participer à la culture franco-américaine sans parler français mais que cela dépend toutefois de l'héritage de l'individu. En d'autres mots, si cette personne ne parle pas français mais est d'ascendance franco-américaine/canadienne-française, elle peut s'afficher comme Franco-Américaine puisque c'est son héritage.

Il y a cependant une minorité qui est d'avis que la langue française demeure la pierre angulaire de l'identité franco-américaine. D'après ces personnes, la culture franco-américaine sans la langue française, perd son sens. Un peu plus de 13,1% des répondants expriment ce point de vue. Allons voir les propos des répondants qui s'expriment à ce sujet.

*"I hardly speak French at all but I'm still French. Just because I don't speak it well doesn't change the fact that it's in my blood."*

Cette citation représente bien les dires de la majorité des répondants qui sont d'avis que l'identité franco-américaine perdure sans la langue française. Dans plusieurs cas, les répondants rappellent d'entrée de jeu, qu'ils ne parlent pas (ou peu) français. Cependant, ils affirment ensuite qu'ils sont d'ascendance française, qu'ils ont un héritage français et qu'ils ont du sang franco-américain. La réponse typique de la majorité des répondants épouse cette forme. Les trois expressions clés qui caractérisent les propos de la majorité des répondants sont: *French background, French heritage et French blood.*

*« If your family is French but you weren't brought up to speak it then you're still French. It doesn't change your ethnic background just because you don't speak the language.»*

Pour plusieurs répondants, le fait de parler français importe peu. Ce qui est important est qu'ils sont Franco-Américains et ils sont fidèles à leur héritage. Toutefois, quelques-uns des répondants déplorent le fait de ne pas avoir eu le privilège d'apprendre le français. « *Some people never have the opportunity to learn French. It doesn't make you less French.* » D'emblée, on s'attendait à des commentaires plutôt négatifs à l'égard de la langue française et de la culture franco-américaine mais au contraire la majorité des réponses des jeunes se sont avérées positives. On constate que l'attitude des adolescents diffère de celle de leurs parents. Ces jeunes sont issus de la « dernière génération à bien connaître le français ». Ils sont des témoins qui regardent le tout de l'extérieur. Comme le dit si bien l'expression anglaise, *They are on the outside looking*

*in.* Ils observent la langue française et la culture franco-américaine d'un nouveau point de vue qui leur est unique. Normand Charest, un Franco-Américain militant faisant partie de la dernière génération francophone, vulgarise bien cette idée.

***I think it's going to be easier getting through to today's kids than it would ever have been for my generation [1940–1950]. And the reason for that is that they were not shamed in the process. Today in the American society you are not shamed because of that. So these kids today don't carry that baggage, do not have that anger*** (Charest (entrevue), 5 mai 2000).

Il est juste de constater qu'il y a beaucoup moins de jeunes qui parlent français aujourd'hui. Toutefois, notre enquête révèle qu'il y a une diminution des sentiments négatifs par les temps qui courent envers la langue française et la culture franco-américaine. Maintenant assimilés à la culture américaine, ces adolescents ne sont plus cibles des stéréotypes et des préjugés qu'auront connus parfois leurs parents et leurs grands-parents.

*"If you come from French descent you can consider yourself Franco-American but it seems odd because it was all in the past."*

Il ne faut pas oublier que pour plusieurs répondants, la langue et la culture françaises appartiennent à une époque révolue. Les questions évoquées dans le questionnaire quant à la culture et l'identité franco-américaines ne provoquent pas autant d'émoi chez eux que chez leurs parents car ils ne se sentent pas directement concernés. Mieux dit en langage imagé: Les jeunes regardent le train de la francité quitter la gare.

*« As far as I'm concerned Franco-American means French American. If you don't speak French or barely speak French then you're not Franco-American. I speak French but not a whole lot and not well, I'm not Franco-American.»*

Plusieurs répondants qui ont dit qu'il n'était pas possible de s'identifier Franco-Américain sans parler la langue française, partagent cette opinion selon laquelle il y a un lien étroit entre la langue et la culture. D'après eux, sans la langue française, la culture franco-américaine n'existe pas. « Qui perd sa langue, perd sa culture » proclame Claire Quintal, militante chez les Franco-Américains (Roby, 2000: 464). Toutefois, c'est une minorité de répondants qui expriment ce point de vue, et souvent sans l'explicitier. Chose certaine, et quoique disent les répondants sur le lien entre langue et culture, celle-ci est en voie de changer radicalement. Certains jeunes le voient...

*"Some of my closest friends are very much French but don't speak it. I think it was our generation that didn't grow up with it like our parents."*

Cette citation témoigne du fait qu'il y a un profond changement en cours à Berlin. Le français disparaît à grands pas et la culture franco-américaine est en train de se métamorphoser. Cette transformation se négocie à l'heure actuelle entre les deux générations. Durant les entrevues que nous avons menées, la rareté du français parlé entre les parents et leurs enfants est un fait qui a été réitéré à maintes reprises.

**Ça fait mal au cœur des fois quand je vois la jeunesse qui s'occupe pu de rien, la langue ça ne fait plus de différence. Ah oui, mon père, ma mère c'est français, qu'importe, you know, yeah they're French, who cares... Ça commence à disparaître (Morin (entrevue), 15 novembre 2000).**

Bob Morin, un Franco-Américain natif de Berlin, a un point de vue pessimiste à l'égard de la jeunesse franco-américaine. Il croit qu'elle ne s'intéresse plus à la langue française ni à la culture franco-américaine. Il est d'avis que la fermeture de la dernière école secondaire bilingue (Notre-Dame) en 1972 a été le point tournant pour cette communauté franco-américaine. À partir de ce moment, Berlin a entamé un nouveau chapitre dans son histoire. Sans institutions solides, la présence du français a commencé à diminuer à Berlin. Morin déplore la décision de fermer l'école mais il rajoute que ce fut une décision prise par le diocèse de Manchester et les résidents de Berlin avaient les mains liées. Ces derniers désiraient que l'école demeure ouverte mais cela s'avéra impossible et l'école ferma ses portes, provoquant chez eux beaucoup d'émoi.

Pour conclure, nous sommes d'avis que la majorité des répondants parlent peu ou pas français mais reconnaissent toutefois leur place dans la culture franco-américaine puisque c'est en effet leur héritage, leur ascendance, bref, c'est dans leur sang. Pour plusieurs, la nationalité n'est pas synonyme de citoyenneté. Elle renvoie plutôt au sang. Une personne ne peut pas la perdre car elle constitue l'essence de son être (Roby, 2000). Au milieu du vingtième siècle, Philippe-Armand Lajoie, un Franco-Américain militant, vulgarise cette idée d'identité de dernier recours. « Nous pourrions toujours nous replier sur le fait que, si anglicisés que nous soyons devenus, le sang français qui coule dans nos veines fera toujours de nous des Franco-Américains » (Roby, 2000: 404).

Mais si les jeunes ne s'identifient que partiellement à la culture franco-américaine et parlent peu ou pas français, qu'en sera-t-il de la prochaine génération? Sans aucun doute, elle maîtrisera encore moins la langue. On est porté à croire que chez les

groupes minoritaires qui s'assimilent, la langue quitte en premier, bientôt suivit de la culture. Cela risque d'être le sort réservé à la communauté franco-américaine de Berlin.

### **6.5 Les Franco-Américains et le rêve américain**

Les Franco-Américains ont-ils les mêmes chances de succès que les autres Américains? Telle fut la dernière question que nous avons posée aux jeunes de Berlin. La réponse est on ne peut plus claire. La majorité des répondants (84,5%) croient que les Franco-Américains ont autant de chances de succès si pas plus que les autres Américains. Plusieurs répondants sont d'avis que le bilinguisme est un atout. C'est ce qu'ils perçoivent. Visiblement, ces jeunes ne sont pas conscients des problèmes liés au bilinguisme lorsqu'il est le fait d'un groupe minoritaire.

Bernard (1990) s'inspire du modèle proposé par Lambert qui entrevoit différentes formes de bilinguisme. Le bilinguisme « additif » est le cas d'une personne en situation majoritaire qui apprend une langue seconde sans que cette langue menace ou modifie la maîtrise de la langue maternelle de l'individu ou son identité culturelle. Le bilinguisme « soustractif » est le cas d'une personne en situation minoritaire qui acquiert la connaissance d'une langue seconde qui remplace progressivement la langue maternelle dans son usage quotidien. Dans ce cas, le bilinguisme devient une étape transitoire entre deux unilinguismes. Cette situation décrit bien la réalité des répondants et surtout de leurs parents.

Dans un langage imagé, Morisset (2000: 24) décrit l'univers linguistique des minorités. « On a, de toute évidence, peur de se l'avouer, mais un minoritaire est effectivement investi de trois langues. Une langue maternelle à moitié égarée, une deuxième langue à

moitié inventée et une troisième à cheval sur les deux. Sauf qu'il y a toujours risque que le cheval s'affole et prenne le mors aux dents ».

Un petit groupe de répondants ont émis le commentaire à savoir que les Franco-Américains seraient désavantagés dans le monde du travail américain s'ils n'arrivaient pas à maîtriser l'anglais. Mais pour dire que cela sera le cas de n'importe qui aux États-Unis, peu importe l'ascendance.

De prime abord, on croyait que cette question aurait suscité plus de commentaires sur les difficultés d'être minoritaire qu'elle ne l'a fait. Toutefois, la plupart des jeunes n'ont vu aucun problème à l'intégration des Franco-Américains. L'argument principal des répondants est celui de l'égalité parmi les citoyens. Quelques répondants se basent aussi sur l'argument patriotique en affirmant que n'importe qui habitant les États-Unis a autant de chance que son prochain de connaître le succès. Ils décrivent donc le « rêve américain » où tout devient possible et réalisable aux États-Unis si l'on travaille assez fort et s'y donne corps et âme.

## 7. SYNTHÈSE ET CONCLUSION

L'identité culturelle des jeunes Franco-Américains est au cœur de notre étude. On arrive à mieux comprendre cette identité en comparant les attitudes et les comportements que détiennent les répondants vis-à-vis la langue française et la culture franco-américaine. Les similarités et les différences qu'on trouve souvent entre les propos tenus par les répondants et leurs actions dévoilent la nature à la fois complexe et hybride de leur identité.

### 7.1 La langue française: les comportements

La majorité des répondants parlent un peu français. On soupçonne qu'ils connaissent certains mots, quelques bouts de phrases, des expressions, etc. Cependant, peu de répondants parlent français sur une base régulière avec leurs parents. Parmi ceux qui le font, ce n'est que de temps à autre. Bref, les jeunes Franco-Américains de Berlin ont plutôt grandi dans des foyers anglophones, américanisés, malgré le fait que dans plusieurs cas, les parents connaissent le français.

Il importe de souligner que les répondants qui exhibent un « comportement plus français » que les autres proviennent de familles où l'on retrouve majoritairement les deux parents qui parlent français. Nous avons construit un indice de francité chez les répondants afin de mesurer cet effet. L'accent a été mis sur le lien entre la francité des parents et celle des répondants. Nous savons que les répondants qui exhibent peu de comportements « en français » ont plutôt grandi dans un milieu à faible francité et inversement. Il ressort aussi de notre analyse que le lieu de naissance des parents influe sur le français parlé par leurs enfants. Nos données démontrent que 3 des 5 répondants qui exhibent le plus « un comportement français » (par exemple: parler

français, regarder Radio-Canada, écouter de la musique française, etc.) proviennent d'une famille où un parent est né au Québec. Bien sûr, ces cas se font rares puisque seulement 4% des parents sont natifs du Québec/Canada, mais on voit avec eux l'effet positif que l'origine québécoise des parents a pour la langue française et la culture franco-américaine.

Toutefois, les répondants sont plus disposés à parler français avec leurs grands-parents qui s'expriment souvent mieux dans la langue de Molière. Ce comportement révèle la rupture linguistique et culturelle qui existe dans la communauté franco-américaine. Les répondants en sont les produits. Bref, dans plusieurs cas, les adolescents « sortent » leur français en compagnie de leurs grands-parents mais pas avec leurs parents. Les parents faisant partie de la dernière génération à connaître le français, sont les membres bilingues de la communauté qui se retrouvent maintenant entre deux mondes unilingues.

Parmi les répondants qui ne parlent pas français, on en trouve très peu qui comprennent cette langue et encore moins qui veulent l'apprendre. Par contre, chez ceux qui désirent connaître le français, il doit y avoir clairement un avantage pour nécessiter cet effort. La valeur culturelle de la langue est donc écartée. Pour plusieurs jeunes, apprendre le français c'est maintenant apprendre une langue étrangère. Après tout, on l'enseigne à l'école secondaire sous l'égide *World Languages*. Et finalement, pourquoi donc apprendre le français quand l'espagnol s'impose de plus en plus par les temps qui courent comme deuxième langue d'importance sur le sol de l'Oncle Sam?

## **7.2 La langue française: les attitudes**

Les propos tenus par les répondants à l'égard de la langue française nous aident à mieux comprendre leur identité culturelle. On voit à travers eux comment ils se positionnent face à cette langue.

La majorité des répondants ne sont pas confortables lorsqu'ils doivent parler français en public. On comprend facilement pourquoi ils réagissent de cette façon. Ne maîtrisant point le français, ils éprouvent sans doute certaines difficultés à s'exprimer dans cette langue. Puisque les répondants ne parlent pas français entre eux hors du contexte superficiel du cours de français, il en ressort que lorsqu'ils doivent parler cette langue, c'est très souvent avec des membres plus âgés de leur famille qui s'expriment sans doute avec une plus grande facilité.

Dans un autre ordre d'idée, environ la moitié des répondants n'aiment pas entendre la langue de Molière et, en ce qui concerne le français parlé à Berlin, la majorité des répondants sont d'avis qu'il est d'une qualité médiocre. On peut donc en conclure à l'existence d'une perception assez négative des adolescents à l'égard du français. Il est donc possible de constater que plusieurs répondants ne veulent pas adopter ouvertement un comportement qui démontre clairement qu'ils sont francophones.

Toutefois, l'enquête révèle aussi des éléments positifs en ce qui a trait aux attitudes face au français. Quand vient le temps pour les répondants de préciser leurs points de vue à l'égard de la conservation de la langue française, ils sont nombreux à assigner une certaine valeur au français. La majorité des répondants ne croient pas que cette langue soit une relique d'une époque révolue. Les jeunes expriment leur désaccord avec ceux qui énoncent que tous les citoyens des États-Unis devraient parler anglais. Les

adolescents Franco-Américains prônent donc un multiculturalisme qui s'écarte de la théorie du creuset (*melting pot*) qui, à son tour, caractérise depuis bien longtemps l'approche privilégiée par les États-Unis à l'égard des nouveaux arrivants. La majorité des jeunes sont aussi d'accord avec le fait qu'il vaut la peine de préserver le français aux États-Unis. Au plan identitaire, les répondants s'expriment clairement: il est possible de parler français tout en étant Américain. Enfin, la majorité des répondants disent qu'ils veulent apprendre le français mais seulement si cela s'avère utile pour leurs carrières. À nouveau, les répondants soulignent plutôt la valeur pragmatique et non la valeur culturelle du français. Va-t-elle m'aider à trouver un emploi? Une majorité répond oui à cette question!

De toute évidence, les comportements et les attitudes des répondants à l'égard de la langue française ne convergent pas toujours. Les répondants parlent peu français mais ils possèdent souvent des opinions positives sur la langue et son utilité. Or, les jeunes Franco-Américains aujourd'hui sont avant tout des Américains. Leur première langue est l'anglais et le français est devenu pour plusieurs « une langue seconde, une langue étrangère, une langue additionnelle, [...] une langue qui tend à [les] rattacher à un passé désormais révolu et dont il[s] veu[lent] s'éloigner de plus en plus » (Roby, 2000: 451). Les jeunes ne participent plus activement à la culture franco-américaine mais ils ont des attitudes positives à l'égard de celle-ci. Cette réalité repose à la base même de leur identité.

Ces jeunes ne possèdent presque plus la langue mais leur identité est lieu de francité. Or, ici, cette assimilation ne semble pas affecter encore l'identification qui continue d'être, en partie tout au moins, de souche française. Malgré le fait que la majorité des répondants parlent peu français, ils ont grandi dans des familles franco-américaines

dont le français est parlé par plusieurs de ses membres. Somme toute, les répondants ont une identité « française » même s'ils ne connaissent pas bien le français. L'identité ethnique française? C'est leur héritage, c'est dans leur sang! Voilà ce que les répondants révèlent à maintes reprises dans notre questionnaire. L'identité franco-américaine chez les répondants évolue maintenant sur le plan ethnique. Une identité de dernier recours?

### **7.3 La culture et l'identité franco-américaines**

Examinons l'intérêt des répondants pour la culture française. À peine quelques étudiants prêtent attention à Radio-Canada. Cependant la majorité d'entre eux ne veulent pas que ce canal soit supprimé. Les raisons invoquées sont que leurs grands-parents regardent Radio-Canada et que c'est le seul canal français dans la région. Dans une moindre mesure, les répondants affirment que le canal fait partie du patrimoine franco-américain à Berlin. Il serait dévastateur de l'abolir.

Hormis quelques adeptes de Céline Dion, les répondants n'écoutent pas de musique contemporaine française. La musique française qu'ils écoutent est celle de leurs parents et/ou de leurs grands-parents, soit plutôt des « jigs » et des chansons à répondre. C'est de la musique souvent ancienne, soit une musique que l'on associe aux grandes rencontres familiales. En dernier lieu, les répondants ne visitent pas de sites francophones sur Internet. Bref, dans l'ère *MTV*, la présence du français se fait extrêmement rare dans les médias et dans les produits culturels consommés par les adolescents.

De toute évidence, les répondants sont clairement des Américains. Mais leurs allégeances sont souvent hybrides. Ils n'hésitent pas à indiquer qu'ils sont fiers d'être

Américains mais dans une moindre mesure la majorité d'entre eux s'identifient aussi à des appellations d'origine française. À titre d'exemple, dans la plupart des cas, le répondant assigne la plus grande importance à l'appellation « Américain » mais sans taire le fait qu'il s'identifie parfois à une appellation telle Américain d'ascendance canadienne-française ou Américain d'ascendance française. Bref, l'identité culturelle du jeune Franco-Américain typique comporte une dimension française malgré le fait qu'elle peut être caractérisée comme étant ethnique et symbolique.

En s'inspirant des concepts de Breton (1994), on serait porté à dire que les répondants entretiennent donc un lien « situationnel » à la collectivité franco-américaine. En d'autres mots, ils affichent leur identité francophone dans des moments propices comme des réunions familiales, le cours de français, des randonnées au Québec, etc.

La majorité des répondants sont d'avis qu'il est possible pour un individu de s'identifier en tant que Franco-Américain sans parler français. La raison principale qui est évoquée porte sur l'héritage de l'individu. En d'autres mots, si cet individu est d'ascendance franco-américaine, il peut s'identifier comme Franco-Américain même s'il ne parle pas français ou s'exprime difficilement dans cette langue. Les répondants mettent donc l'accent sur l'appartenance ethnique.

#### **7.4 Le clivage linguistique et culturel intergénérationnel**

Notre étude souligne le clivage qui persiste au sujet de la langue française et de la culture franco-américaine entre la dernière génération à utiliser le français et la nouvelle génération « américaine ». Ceux qui font partie de la dernière génération francophone ont fréquenté des écoles paroissiales bilingues aux niveaux primaire et secondaire. Cependant, les possibilités d'éducation en français ont disparu en 1972 lorsque l'école

secondaire catholique Notre-Dame a fermé ses portes. Ceci a coupé le souffle à la communauté et a marqué le début d'une nouvelle étape pour les Franco-Américains habitant Berlin. À partir de ce moment, la survivance de la langue française n'était plus assurée par des institutions.

Les résultats de notre enquête démontrent que la majorité des parents parlent encore français, à divers degrés, du moins d'après leurs enfants. Mais les jeunes le parlent moins. Il y a donc un recul de la connaissance et de l'utilisation de la langue française. En ce qui concerne les appellations privilégiées par les jeunes et leurs parents, le clivage intergénérationnel s'agrandit. Les jeunes se disent Américains par opposition à leurs parents et leurs grands-parents Franco-Américains/Canadiens français. Bref, on a observé que la langue française et la culture franco-américaine occupent maintenant un rôle de plus en plus marginal chez la majorité des répondants.

Cette communauté franco-américaine traverse présentement la période charnière de son histoire. Le clivage qui s'opère entre les générations nous amène à nous poser un ensemble de questions quant à l'avenir de la culture franco-américaine. Enfin, quelle forme prendra cette culture si les adolescents parlent à peine le français et s'ils ne s'identifient plus comme Franco-Américains? La culture franco-américaine sans la langue française, est-ce possible?

### **7.5 Le futur du français à Berlin**

Les jeunes utilisent peu le français et la majorité d'entre eux quittent Berlin après le secondaire pour se diriger vers des milieux encore moins francophones. La mortalité va rapidement gruger les effectifs des membres de la communauté qui font un usage quotidien du français. Il n'est pas surprenant de constater qu'en amputant les effectifs

aux deux groupes extrêmes de la pyramide des âges, l'assimilation linguistique des Franco-Américains de Berlin s'achèvera dans un futur proche. Cette réalité n'échappe pas à l'attention d'un des répondants; « *The language seems to be dying out around here.* »

À Berlin, la langue française n'a jamais eu un statut légal ni la protection ou reconnaissance de l'État. Les Franco-Américains ont toujours été un peuple sans territoire. Toutefois, dans le passé, la langue française était ancrée dans un réseau d'institutions (écoles, églises, hôpitaux, caisse populaire, etc.) érigées par les Franco-Américains. Ceci n'est plus le cas aujourd'hui. Malgré le fait que ces institutions n'existent plus, plusieurs résidents, âgés de plus de 40 ans, continuent, à divers degrés, à parler français. Mais le français en est à ses derniers jours, il flotte de bouche à oreille et, n'étant plus ancré dans la communauté, s'envolera prochainement.

#### **7.6 Les vicissitudes de la vie**

La génération des parents est la dernière à bien connaître le français. Cette génération bilingue évolue entre deux mondes unilingues. C'est avec désarroi et tristesse que plusieurs militants de la communauté franco-américaine nous admettent cette réalité. « C'est un pan entier de nos cultures qui tombe. Avec la langue meurt une manière de comprendre la nature, de percevoir le monde, de le mettre en mots. Avec elle disparaît une poésie, une façon de raisonner, un mode de créativité » (Simonnet, 2001: 20).

Or, les vicissitudes de la vie l'emportent. Après tout, il faut vivre et agir naturellement dans le présent et non demeurer nostalgique des beaux jours d'antan qui hantent parfois notre mémoire. Il faut aller de l'avant. Nous devons nous remémorer le fait que les migrants ont quitté le Québec et se sont dirigés vers Berlin et maintes autres

communautés franco-américaines pour y améliorer leur sort économique. Les migrants ont adapté cette stratégie de survie pour combler leurs besoins primaires. En satisfaisant ces besoins, ils ont relégué au second plan ceux relevant de la culture. Bref, il faut donc célébrer la vie et l'humanité avant de se pencher sur ses construits: la langue, la culture et l'identité.

**Nous ne sommes pas ce que nous étions, bien entendu, et à tout considérer, c'est peut-être malheureux. Mais, il faut vivre quand même. Il ne faut pas vivre dans le passé et se lamenter sans cesse sur nos ruines! Il faut se ressaisir, rester optimiste, enthousiaste et heureux! Nous avons conservé beaucoup, malgré tout! Les prophètes de malheur nous avaient enterrés comme groupe il y a quinze ans. Et voilà que nous vivons encore! (Santerre, 1976: 27).**

Pour emprunter les mots de Pierre Anctil, la culture franco-américaine s'est repliée aujourd'hui dans « l'intimité des réunions familiales, dans les activités religieuses et sociales où il y a suffisamment d'anciens pour les soutenir » (Frenette, 1998: 195). Le français est restreint à la sphère privée des relations entre francophones et à la sphère publique dans les associations franco-américaines (par exemple, l'Association canado-américaine) (Bernard, 1994a: 324).

Par les temps qui courent, plusieurs se mettent à la quête de leurs racines et de leur identité franco-américaine par le biais de la généalogie et de l'histoire. Quant à la cohésion du groupe franco-américain en Nouvelle-Angleterre, « [E]lle est bien fragile et il faut faire un effort spécial pour rester aussi optimiste que je le suis à son égard » (Brault, 1995: 286-7).

## 7.7 Une identité symbolique

L'identité franco-américaine moderne qui est largement coupée de la culture francophone est perçue par certains auteurs comme étant symbolique (Weil, 1989; Beaudreau et Frenette, 1995; Frenette, 2000; Roby, 2000). Plusieurs individus assimilés ne désirent pas toutefois renoncer totalement à leur identité ethnique. « Ils s'attachent à certains éléments symboliques – nourriture, musique, fêtes – qui ne gênent pas leurs rapports avec la société environnante et qui leur permettent de « se sentir » plutôt que « d'être » ethniques » (Roby, 2000: 489). Mais on peut se poser la même question que Weil (1989), à savoir combien de temps l'identité symbolique franco-américaine saura-t-elle se maintenir?

Frenette (2000:11) mentionne que l'identité symbolique des dernières générations à connaître le français se manifeste à des moments précis: « [L]e dimanche matin à la messe et pendant l'heure française diffusée par plusieurs stations radiophoniques anglophones; lors des rares réunions familiales auxquelles participent les branches québécoises et franco-américaines; lors des festivals qui offrent à divers endroits chaque année une kyrielle d'activités plus ou moins associées à la culture franco-américaine. »

L'identité culturelle pour les Franco-Américains d'aujourd'hui n'est plus nécessairement une question d'héritage mais plutôt une question de choix. Choisir de conserver son « héritage français » en assistant par exemple aux festivals franco-américains et en s'intéressant à la généalogie relève de « situations et de temporalités particulières » (Weil, 1989: 218). L'identité fait maintenant partie du domaine de la stratégie personnelle (Santerre, 1976; Weil, 1989; Roby, 1995; Bélanger, 2001).

Les Franco-Américains ont-ils un futur sans la langue française? Il est difficile pour nous de le penser. Nous croyons avec Bernard (1988) que la perte de la langue constitue la première étape (et la plus importante) qui mène vers une éventuelle assimilation complète à la société majoritaire.

Dès que la langue quitte, des éléments de la culture persistent pour une période de temps limitée avant que l'assimilation soit achevée. Les jeunes visés par notre enquête sont déjà avancés dans ce cycle. La majorité ne parle qu'un peu français et la culture franco-américaine qu'ils décrivent est passéiste et plutôt ancrée dans un folklore d'une époque révolue. Bref, le français s'évapore et l'état de la culture française chez les jeunes semble très précaire. La part de l'héritage français reçue par les jeunes de Berlin se manifeste maintenant à travers une identité symbolique. Est-ce une identité de dernier recours?

## RÉFÉRENCES

ABOU, Selim (1981), *L'identité culturelle: relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Éditions Anthropos.

ANCTIL, Pierre (1983), « La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas », dans LOUDER, Dean et Éric WADDELL (dir.) *Du continent perdu à l'archipel retrouvé: le Québec et l'Amérique française*, Québec, Les Presses de l'Université Laval: 26-39.

BEAUDREAU, Sylvie et Yves FRENETTE (1995), « Historiographie et identité collective en Amérique française: le cas des élites francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1872-1991 », dans LANGLOIS, Simon (dir.), *Identité et cultures nationales: L'Amérique française en mutation*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval: 233-254.

BÉDARD, Édith et Daniel MONNIER (1981), *Conscience linguistique des jeunes Québécois*, Québec, Éditeur officiel du Québec.

BERNARD, Roger (1988), *De Québécois à Ontariens: la communauté franco-ontarienne*, Hearst, Le Nordir.

BERNARD, Roger (1990), *Le déclin d'une culture: recherche, analyse et bibliographie; Francophonie hors Québec 1980-1989 (Livre 1)*, Ottawa, Fédération des jeunes Canadiens français.

BERNARD, Roger (1991), *Un avenir incertain: comportements linguistiques et conscience culturelle des jeunes Canadiens français*, Ottawa, Fédération des jeunes Canadiens français.

BERNARD, Roger (1994a), « Comportement linguistiques et conscience culturelle des jeunes Canadiens français », dans POIRIER, Claude (dir.), *Langue, espace, société: les variétés du français en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval: 319-333.

BERNARD, Roger (1994b), « Du social à l'individuel: naissance d'une identité bilingue », dans LÉTOURNEAU, Jocelyn (dir.), *La question identitaire au Canada francophone: récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval: 155-163.

BERTHIER, Nicole et François BERTHIER (1978), *Le sondage d'opinion: connaissance du problème*, Paris, Librairies techniques, entreprise moderne d'édition et les Éditions ESF.

BÉRUBÉ, Barney (1986), « L'ethnicité et la langue des Franco-Américains: inventaire de l'Arrière-Plan », tiré de sa thèse de doctorat (non publiée), dans *Les Franco-Américains et leurs institutions scolaires*, Worcester (Massachusetts), Éditions de l'Institut français.

BOOTH, Robert (1982), « Contrary New Hampshire », dans *National Geographic*, 162 (6): 770-799.

- BRAULT, Gérard J. (1986), *The French-Canadian Heritage in New England*, Montréal, McGill-Queen's University Press.
- BRAULT, Gérard J. (1995), « Les Franco-Américains, la langue française et la construction de l'identité nationale », dans LANGLOIS, Simon (dir.), *Identité et cultures nationales: L'Amérique française en mutation*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval: 279-288.
- BRETON, Raymond (1994), « Modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires : essai de typologie », dans *Sociologie et sociétés*, 26 (1): 59-69.
- BROSSEAU, Marc (1987), « L'autre comme apport à notre identité: l'image de l'Arabe dans les récits de voyage au XIXème siècle », dans *Notes de recherches*, Ottawa, Université d'Ottawa.
- BROSSEAU, Marc (1992), « La géographie et le nationalisme canadien-français », dans *Recherches sociographiques*, 33 (3): 407-428.
- CHARTIER, Armand (1991), *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre: 1775-1990*, Sillery, Les Éditions du Septentrion.
- CLAVAL, Paul (1984), « La géographie sociale et culturelle », dans BAILLY, A. (dir.), *Les concepts de la géographie humaine*, New York, Masson: 67-73.
- CLAVAL, Paul (1995), *La géographie culturelle*, Paris, Éditions Nathan.
- CLAVAL, Paul (1995), « Réflexions sur la portée de la géographie culturelle » dans COURVILLE, Serge et Normand SÉGUIN (dir.), *Espace et culture/Space and Culture*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval: 31-42.
- CLAVAL, Paul (1996-2000), *L'approche culturelle en géographie (Groupe d'étude de l'UGI)*, Circulaires numéro 0-5.
- DOUCET, Clive (1999), *Notes From Exile: On Being Acadian*, Toronto, McClelland & Stewart.
- FRENETTE, Yves (1998), *Brève histoire des Canadiens français*, Louiseville, Les Éditions du Boréal.
- FRENETTE, Yves (2000), « La grande mutation identitaire des Franco-Américains », dans *Cap-aux-Diamants*, 61: 10-13.
- FRENETTE, Yves (2001), *Les francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1524-2000*, Montréal, INRS Urbanisation, Culture et Société.
- GEORGE, Pierre (dir.) (1974), *Dictionnaire de la géographie*, Paris, Presses universitaires de France.
- GILBERT, Anne (1998), « À propos du concept d'Amérique française », dans *Recherches sociographiques*, 39 (1): 103-120.

GOODALL, Brian (1987), *The Penguin Dictionary of Human Geography*, Markham, Penguin Books Canada Limited.

HAGGETT, Peter (1979), *Geography: A Modern Synthesis*, New York, Harper & Row.

HAMERS, Josiane F. et Denise DESHAIES (1982), « Les dimensions de l'identité culturelle chez les jeunes québécois », dans GENDRON, Jean-Denis et al. (dir.), *Identité culturelle: approches méthodologiques (Actes du colloque IDERIC-CIRB tenu à Sophia Antipolis (France) du 25 au 30 mai 1981)*, Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme.

HENDRICKSON, Dyke (1980), *Quiet Presence: Dramatic, First-Person Accounts – The True Stories of Franco-Americans in New England*, Portland (Maine), Guy Gannett Publishing Co.

JANVEAU, Claude (1990), *L'enquête par questionnaire*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

JOHNSTON, R.J. (1986), *The Dictionary of Human Geography*, Blackwell, Oxford.

JUTEAU, Danielle (1999), *L'ethnicité et ses frontières*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

LACERTE, Roger (1976), « Commentaire », dans NATIONAL MATERIALS DEVELOPMENT CENTER FOR FRENCH AND PORTUGUESE, *Les Franco-Américains: la promesse du passé et les réalités du présent (colloque tenu le 10-12 juin 1976)*, Bedford (NH), NADC publication: 131-137.

LAFLEUR, Normand (1981), *Les « Chinois » de l'est ou la vie quotidienne des Québécois émigrés aux États-Unis de 1840 à nos jours*, Ottawa, Les Éditions Leméac Inc.

LAVOIE, Yolande (1979), *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur officiel du Québec.

LE MENESTREL, Sara (1999), « Le tourisme francophone en Louisiane: un enjeu identitaire », dans *Ethnologies: régionalismes et ethnicités*, 21 (1): 133-159.

LOUDER, Dean (1986), « Les Francos au carrefour de deux mutations sociopolitiques », dans BRIÈRE, Eloïse (dir.), *Les Franco-Américains et leur héritage québécois*, Québec, Le Conseil de la vie française en Amérique: 7-15.

MAILHOT-BERNARD, Irene (1982), *Some Social Factors Affecting the French Spoken in Lewiston, Maine*, Ann Arbor (Michigan), University Microfilms International.

MARTIN, Denis-Constant (1995), « The Choices of Identity », dans *Social Identities*, 1 (1): 5-20.

MORISSET, Jean et Éric WADDELL (2000), *Amériques*, Montréal, Éditions de l'Hexagone.

- MORNEAU, Renney E. (2000), *Berlin: Images of America*, Charleston (South Carolina), Arcadia Publishing.
- MUCCHIELLI, Roger (1989), *Le questionnaire dans l'enquête psycho-sociale*, Paris, Entreprise Moderne d'Édition et Librairies Techniques.
- PÉLOQUIN-FARÉ, Louise (1983), *L'identité culturelle: les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, Paris, Didier.
- PETERSON, Eric E. (1994), «Diversity and Franco-American Identity Politics», dans *Maine Historical Society Quarterly*, 34 (1): 58-67.
- PIEKAREC, Marion (2001), « Latino Power », dans *L'actualité*, 1 juin: 54-58.
- QUINTAL, Claire et Michelle-M. COTNOIR (1983), *La situation du français aux États-Unis*, Worcester (Massachusetts), Conseil de la langue française.
- ROBY, Yves (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, Sillery, Les Éditions du Septentrion.
- ROBY, Yves (1995), « De Canadiens français des États-Unis à Franco-Américains: une analyse des discours de l'élite franco-américaine », dans LANGLOIS, Simon (dir.), *Identité et cultures nationales: L'Amérique française en mutation*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval: 207-232.
- ROBY, Yves (2000), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre: rêves et réalités*, Sillery, Les Éditions du Septentrion.
- SAEZ, Jean-Pierre (dir.) (1995), *Identités, cultures et territoires*, Paris, Desclée de Brouwer.
- SANTERRE, Richard (1976), « Les Jeunes et le Groupe Franco-Américain », dans THÉROUX, Bernard (dir.), *Le Franco-Américain au 20<sup>e</sup> siècle : études présentées au 11<sup>e</sup> congrès des Franco-Américains*, Manchester (New Hampshire), Le Comité de la Vie Franco-Américaine: 14-27.
- SCHILCHER, Elisabeth G. (1992), *L'identité des Acadiens de la vallée du Saint-Jean*, Thèse de maîtrise (non publiée), Orono (Maine), Université du Maine.
- SIMONNET, Dominique (2001), « S.O.S langues en péril », dans *L'actualité*, 1 avril: 20-22.
- THÉRIAULT, Joseph Yvon (1995), *L'identité à l'épreuve de la modernité: écrits politiques sur l'Acadie et les francophonies canadiennes minoritaires*, Moncton, Les Éditions d'Acadie.
- TIRELL-WYSOCKI, David (2002), « The Untold tale of Quebecers' role in the Civil War », dans *The Ottawa Citizen*, 20 mai: A3.
- WADDELL, Éric (1992), « Le désir géographique...et la réalité Québec-Amérique », dans *Géographie et cultures*, 1: 39-58.

WEIL, François (1989), *Les Franco-Américains: 1860-1980*, Paris, Éditions Belin.

## AUTRES RESSOURCES

### 1) Sites sur la Toile

BÉLANGER, Sarah L. (2001), « *Survivance to Submission: Franco-Americans in New England, 1608-2001* », dans <http://www.fawi.net/ezine/vol3no3/Belanger.html>, Waterville (Maine).

ECONOMIC AND LABOR MARKET INFORMATION BUREAU/NEW HAMPSHIRE EMPLOYMENT SECURITY (2002), « Economic Conditions in New Hampshire », dans <http://www.nhes.state.nh.us/elmi/>, février, 102 (2).

FOX, Cynthia (2000), *Sondage sur l'usage de la langue française par les Franco-Américains*, dans [www.albany.edu/fad/fsurvey.html](http://www.albany.edu/fad/fsurvey.html), Albany, Département de langues, littérature et cultures, Université de l'État de New York à Albany.

FRANCO-AMERICAN DATABASE QUESTIONNAIRE (2000), dans [www.albany.edu/fad/gues.htm](http://www.albany.edu/fad/gues.htm), Albany, Université de l'État de New York à Albany.

NORTH COUNTRY COUNCIL (1998), « Educational Attainment », dans <http://www.nccouncil.org/oedp/oedp5.htm>.

RECENSEMENT AMÉRICAIN (1990), <http://venus.census.gov/cdrom/lookup>.

RECENSEMENT AMÉRICAIN (2000), <http://www.census.gov/main/www/cen2000.html>.

### 2) Entrevues

CHAREST, Normand: entrevue réalisée par l'émission radiophonique *C'est la vie*, CBC, Radio 1, Ottawa, le vendredi, 5 mai 2000.

CHAREST, Normand: entrevue réalisée à Berlin, au New Hampshire le jeudi, 16 novembre 2000.

DEMERS, Richard (ACA): entrevue réalisée avec les membres de l'Association canado-américaine de Berlin, au New Hampshire le mercredi, 11 avril 2001.

MORIN, Robert: entrevue réalisée à Berlin, au New Hampshire le mercredi, 15 novembre 2000.

### 3) Autres documents

LABBÉ, Yvon (1996), *Franco-American Program Planning Survey*, Orono (Maine), Université du Maine. (Document prêté à l'auteur).

L'ANNUAIRE DE L'ÉCOLE SECONDAIRE NOTRE-DAME DE BERLIN, AU NEW HAMPSHIRE (1972).

L'ANNUAIRE DE L'ÉCOLE SECONDAIRE DE BERLIN, AU NEW HAMPSHIRE (2000).

L'ANNUAIRE DE L'ÉCOLE SECONDAIRE DE BERLIN, AU NEW HAMPSHIRE (2001).

LA PAROISSE SAINTE-ANNE DE BERLIN, AU NEW HAMPSHIRE (1962), *Programme souvenir (le 7 octobre 1962) du jubilé de diamant de la paroisse Sainte-Anne: dédicace de la nouvelle salle paroissiale*, Berlin, Smith and Town Printers.

LE PETIT LAROUSSE (1994), Paris, Les Éditions Françaises Inc.

THE BROWN BULLETIN (1927), *The French in Berlin as remembered by Mrs. Benjamin Jolicoeur*, Berlin, The Brown Company.

## ANNEXE A: Le questionnaire

### A QUESTIONNAIRE ON FRANCO-AMERICAN IDENTITY IN BERLIN, NEW HAMPSHIRE

---

#### **D) BIOGRAPHICAL BACKGROUND:**

(This section is not mandatory)

1. First name: \_\_\_\_\_
2. Family name: \_\_\_\_\_
3. Date of birth: \_\_\_\_\_ (mm/dd/yyyy)
4. Place of birth: \_\_\_\_\_
5. If you were not born in Berlin, in what year did you move here? \_\_\_\_\_

#### **ID QUESTIONS PERTAINING TO YOUR FAMILY:**

6. Please indicate your mother's place of birth: \_\_\_\_\_
7. Does your mother speak French?
  - a. Yes
  - b. No
  - c. A little
8. If the answer is "no", then to the best of your knowledge, did she ever speak French during her childhood?
  - a. Yes
  - b. No
  - c. A little
9. Does your mother consider herself to be Franco-American?
  - a. Yes
  - b. No
  - c. Partly
10. Please indicate your father's place of birth: \_\_\_\_\_
11. Does your father speak French?
  - a. Yes
  - b. No
  - c. A little

12. If the answer is “no”, then to the best of your knowledge, did he ever speak French during his childhood?

- a. Yes
- b. No
- c. A little

13. Does your father consider himself to be Franco-American?

- a. Yes
- b. No
- c. Partly

14. Please list the amount of family members that speak French? (For example, if both your grandfathers speak French, then write down “2” in the “Number” column.)

FAMILY MEMBERS	NUMBER
a. Brother(s) and sister(s)	
b. Cousins	
c. Aunts and uncles	
d. Grandfather	
e. Grandmother	
f. Others	

15. Do you have family members that reside in Canada?

- a. Yes
- b. No

16. If so, where do they live? (List the places (cities, towns))

- a. \_\_\_\_\_
- b. \_\_\_\_\_
- c. \_\_\_\_\_
- d. \_\_\_\_\_
- e. \_\_\_\_\_

17. On an annual basis, how many times do you visit them in Canada? (Please skip this question if you answered “no” to question 15)

- a. \_\_\_\_\_

18. Do you travel to Canada for other reasons?

- a. Yes
- b. No

19. If you answered "yes" to question 18, then list the reasons.

- a. \_\_\_\_\_
- b. \_\_\_\_\_
- c. \_\_\_\_\_
- d. \_\_\_\_\_
- e. \_\_\_\_\_

**III) QUESTIONS PERTAINING TO LANGUAGE USE:**

20. Do you speak French?

- a. Yes
- b. No
- c. A little

21. If you answered "no", then do you understand French when it is spoken?

- a. Yes
- b. No
- c. A little

22. If you don't speak French, is it a language that you would wish to learn?

- a. Yes
- b. No
- c. It depends

Explain the reasoning behind your answer: \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

23. If you do speak French, with whom? (Only select one option per line)

	Always	Often	Sometimes	Never	Not applicable
Mother					
Father					
Grandfather					
Grandmother					
Brother(s) or sister(s)					
Aunts and uncles					
Friends (outside of school)					
Neighbors					
Classmates					
Business people					
Fellow workers					
Others					

24. In which context do you speak French? (You can select more than one answer)

- a. Any place, any time
- b. During family gatherings and reunions
- c. At school (in my French course)
- d. At home with my immediate family
- e. At my job
- f. In certain restaurants and businesses
- g. Others           ⇒     Please elaborate: \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

25. Do you feel comfortable **when you speak French** in public?

- a. Always
- b. Often
- c. Sometimes
- d. Rarely
- e. Never
- f. I have no opinion on this question

26. Select the answer which best represents your situation (Only select one box per line.)

	<b>Never</b>	<b>Sometimes</b>	<b>Often</b>	<b>Always</b>
I count in French « in my head »				
I do my prayers in French				
I swear in French				
I dream in French				

27. Do you feel awkward if **someone speaks to you in French** in public?

- a. Always
- b. Often
- c. Sometimes
- d. Rarely
- e. Never
- f. I have no opinion on this question

28. The quality of French spoken in Berlin is:

- a. Very good
- b. Good
- c. Average
- d. Bad
- e. Very bad

29. Do you enjoy hearing people speak French?

- a. Yes
- b. No
- c. A little
- d. I have no opinion on this matter

**IV) THE MEDIA:**

30. Do you watch the French channel (channel 9) on TV?

- a. Always
- b. Often
- c. Sometimes
- d. Rarely
- e. Never

31. If you answered "a, b, c or d" to question 30, then list the shows that you watch:

- a. \_\_\_\_\_
- b. \_\_\_\_\_
- c. \_\_\_\_\_
- d. \_\_\_\_\_
- e. \_\_\_\_\_

32. Should channel 9 be cancelled?

- a. Yes
- b. No
- c. It depends

Explain the reasoning behind your answer: \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

33. Do you believe that Berlin's businesses should advertise in French?

- a. Yes
- b. No

Explain the reasoning behind your answer: \_\_\_\_\_

---

---

---

---

---

34. Do you have access to the Internet?

- a. Always
- b. Often
- c. Sometimes
- d. Rarely
- e. Never

35. For those who answered « a, b, c or d » to question 34, do you visit French web sites?

- a. Always
- b. Often
- c. Sometimes
- d. Rarely
- e. Never

36. Do you listen to French music?

- a. Often
- b. Sometimes
- c. Never

37. If you answered "a" or "b" to question 27, then list the groups/singers do you listen to?

- a. \_\_\_\_\_
- b. \_\_\_\_\_
- c. \_\_\_\_\_
- d. \_\_\_\_\_
- e. \_\_\_\_\_

**V) LINGUISTIC ATTITUDES:**

38. Attitudes towards the French language. (For each statement, select the answer that best reflects your situation. Only select one box per line)

	<b>I totally don't agree</b>	<b>I tend to disagree</b>	<b>I have no opinions pertaining to this statement.</b>	<b>I tend to agree.</b>	<b>I totally agree</b>
Speaking French means that you are living in the past.					
The French language and the catholic church go hand in hand.					
Everyone living in the USA should speak English.					
It is not worth trying to preserve French language and culture since the majority of the American population speaks English.					
If I learn French I will then be able to use it in many occasions.					
The French language will not help me find a job.					
If you speak French you are not really an American citizen.					

**VD IDENTITY:**

39. On a scale of « 1 » to « 5 », select the name that best suits your identity. (You can select the same number more than once)

- « 1 » I never identify to that name
- « 2 » I rarely identify to that name
- « 3 » I sometimes identify to that name
- « 4 » I often identify to that name
- « 5 » I always identify to that name

a. Franco-American (Franco)	1	2	3	4	5
b. American	1	2	3	4	5
c. American of French-Canadian descent	1	2	3	4	5
d. American of French Descent	1	2	3	4	5
e. French-Canadian	1	2	3	4	5

Please indicate any other name that you identify to and select a number that represents your attachment to this name.

- a. \_\_\_\_\_
- b. \_\_\_\_\_
- c. \_\_\_\_\_
- d. \_\_\_\_\_

40. According to you, what is typical of Franco-American culture? Make a list of things that you associate with Franco-Americans.

- a. \_\_\_\_\_
- b. \_\_\_\_\_
- c. \_\_\_\_\_
- d. \_\_\_\_\_
- e. \_\_\_\_\_
- f. \_\_\_\_\_
- g. \_\_\_\_\_
- h. \_\_\_\_\_
- i. \_\_\_\_\_
- j. \_\_\_\_\_

41. How do you feel when French Canadian issues are discussed in your company or on television?

- a. Interested
- b. Embarrassed
- c. Not interested
- d. Other

⇒ Please elaborate: \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

42. According to you, is it possible for someone to identify himself or herself as being Franco-American without speaking French (or barely speaking French)?

- a. Yes
- b. No
- c. It depends

Explain the reasoning behind your answer: \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

43. Do you believe that Franco-Americans have the same chances at success than other Americans?

- a. Yes
- b. No
- c. It depends

Explain the reasoning behind your answer: \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

## ANNEXE B: Le guide d'entrevue

### 1) Renseignements biographiques

1. Racontez-nous votre histoire personnelle...
2. Quelle appellation privilégiez-vous?

### 2) Perspective sur la jeunesse

1. Quelle est votre perspective sur les jeunes d'aujourd'hui?
2. Quel a été le point tournant de la communauté franco-américaine?
3. Devraient-ils y avoir des écoles bilingues à Berlin?
4. Parlez-vous français au domicile? Sinon, dans le passé?

### 3) La parenté

1. Avez-vous de la parenté au Canada?
2. Quelle est la fréquence de vos visites?

### 4) La perception de l'Autre

1. Quelle est à votre avis la perception que l'on a aujourd'hui des Franco-Américains?
2. Est-ce que cette perception a changé à travers les années?
3. Qu'en est-il des préjugés négatifs?

### 5) Questions s'adressant aux commerçants

1. Vous avez pignon sur cette rue depuis combien d'années?
2. Les Franco-Américains sont-ils fidèles à un certain magasin?
3. Existe-t-il une rivalité entre les Franco-Américains et les autres?
4. Est-ce le français se retrouvait sur les panneaux d'affichages dans le passé?
5. L'affichage devrait-il être bilingue aujourd'hui?

### 6) Le futur

1. En quoi consiste la communauté franco-américaine aujourd'hui en l'an 2000?
2. Que réserve le futur?

## ANNEXE C: La liste des participants aux entrevues

1. **BLAIS, Muriel**,  
Enseignante au primaire,  
16 novembre 2000.
2. **CHAREST, Normand**,  
Franco-Américain militant,  
16 novembre 2000.
3. **DUMOULIN, Gerald**,  
Gérant de la Caisse populaire de l'Ange-Gardien,  
12 avril 2001.
4. **FAVREAU, Anne-Marie**,  
Enseignante au primaire,  
16 novembre 2000.
5. **LAVIGNE, Anita**,  
Présidente de l'Association canado-américaine de Berlin,  
16 novembre 2000.
6. **LECLERC, Odette**,  
Membre de la société historique *Moffett House*,  
17 novembre 2000.
7. **MORIN, Robert**,  
Entrepreneur, artiste,  
15 novembre 2000.
8. **MORNEAU, Renney**,  
Auteur et membre de la société historique *Moffett House*,  
12 avril 2001.
9. **PARADIS, Lucille**,  
Propriétaire du magasin *Nicole's Shoe Store*,  
15 novembre 2000.
10. **TREMAINE, Richard**,  
Propriétaire du magasin *Tremaine Opticians*,  
15 novembre 2000.
11. Des membres de l'**Association canado-américaine (ACA)** de Berlin:  
(11 avril 2001)
  - a. BÉRUBÉ, Patti
  - b. BÉRUBÉ, Raymond
  - c. DEMERS, Richard
  - d. HARP, Tony
  - e. LANGLOIS, Laurette
  - f. PARENT, Jean-Paul
  - g. PARENT, Thérèse
  - h. PELCHAT, Jeanine
  - i. THÉRIAULT, Shirley